

Par Payne.

Franklin

RB33162



Library

of the

University of Toronto

# LE
# BON-SENS

# LE
# BON-SENS
OU
## IDÉES NATURELLES
OPPOSÉES AUX
## IDÉES SURNATURELLES.

---

*Detexit quo doloso vaticinandi furore Sacerdotes mysteria, illis sæpe ignota, audacter publicant.*

PETRONII SATYRICON.



A LONDRES.

---

MDCCLXXII.

# PRÉFACE.

QUAND *on veut examiner de ſang-froid les opinions des hommes, on eſt tout ſurpris de trouver que, dans celles même qu'ils regardent comme les plus eſſentielles, rien n'eſt plus rare que de leur voir faire uſage du bon-ſens, c'eſt-à-dire de cette portion de Jugement ſuffiſante pour connoître les vérités les plus ſimples, pour rejetter les abſurdités les plus frappantes, pour être choqué de contradictions palpables. Nous en avons un exemple dans la Théologie, ſcience révérée, en tout tems, en tout Pays, par le plus grand nombre des mortels; objet qu'ils regardent comme le plus important, le plus utile, le plus indiſpenſable au bonheur des ſociétés. En effet pour peu qu'on ſe donne la peine de ſonder les principes ſur leſquels cette ſcience prétendue s'appuie, l'on eſt forcé de reconnoître que ces principes, que l'on jugeoit inconteſtables, ne ſont que des ſuppoſitions hazardées,*

*imaginées par l'ignorance, propagées par l'enthousiasme ou la mauvaise foi, adoptées par la crédulité timide, conservées par l'habitude qui jamais ne raisonne, & révérées uniquement parce qu'on n'y comprend rien.* Les uns, *dit Montagne*, font accroire au monde qu'ils croient, ce qu'ils ne croient pas; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux mêmes, ne sachant pas pénétrer que c'est que croire.

En *un mot, quiconque daignera consulter le bon-sens sur les opinions religieuses, & portera dans cet examen l'attention que l'on donne communément aux objets qu'on présume intéressants, s'appercevra facilement que ces opinions n'ont aucuns fondemens solides; que toute religion est un édifice en l'air; que la Théologie n'est que l'ignorance des causes naturelles réduite en système; qu'elle n'est qu'un long tissu de chimeres & de contradictions; qu'elle ne présente en tout pays aux différens peuples de la terre que des Romans dépourvus de vraisemblance, dont le héros lui-même est composé de qualités impossibles à combiner;*

*ſon nom, en poſſeſſion d'exciter dans tous les cœurs le reſpect & l'effroi, ne ſe trouvera qu'un mot vague que les hommes ont continuellement à la bouche ſans pouvoir y attacher des idées ou des qualités qui ne ſoient démenties par les faits ou qui ne répugnent évidemment les unes aux autres.*

La Notion *de cet Etre ſans idées, ou plutôt le mot ſous lequel on le déſigne, ſeroit une choſe indifférente, ſi elle ne cauſoit des ravages ſans nombre ſur la terre. Prévenus de l'opinion que ce Phantôme eſt une réalité très intéreſſante pour eux, les hommes, au lieu de conclure ſagement de ſon incompréhenſibilité, qu'ils ſont diſpenſés d'y ſonger, en concluent au contraire qu'ils ne peuvent aſſez s'en occuper, qu'il faut le méditer ſans ceſſe, en raiſonner ſans fin, ne jamais le perdre de vue: l'ignorance invincible où ils ſont à cet égard, loin de les rebuter, ne fait qu'irriter leur curioſité: au lieu de les mettre en garde contre leur imagination, cette ignorance les rend déciſifs, dogmatiques, impérieux, & les porte à ſe fâcher contre tous ceux qui op-*

*posent quelques doutes aux rêveries que leurs cerveaux ont enfantées.*

QUELLE *perplexité quand il s'agit de résoudre un problême insoluble! Des méditations inquietes sur un objet impossible à saisir, & que pourtant il suppose très important pour lui, ne peuvent que mettre l'homme de très mauvaise humeur, & produire dans sa tête des transports dangereux. Pour peu que l'intérêt, la vanité, l'ambition viennent se joindre à ces dispositions chagrines, il faut nécessairement que la société soit troublée. Voilà pourquoi tant de nations sont souvent devenues les théâtres des extravagances de quelques rêveurs insensés qui, prenant ou débitant leurs spéculations creuses pour des vérités éternelles, ont allumé l'enthousiasme des Princes & des peuples, & les ont armés pour des opinions qu'ils leur représentoient comme essentielles à la gloire de la Divinité & au bonheur des Empires. On a vu mille fois dans toutes les parties de notre globe des fanatiques enivrés s'égorger les uns les autres, allumer des bûchers, commettre sans scrupule & par devoir les plus grands crimes, faire ruisseler*

*le ſang humain. Pourquoi? pour faire valoir, maintenir ou propager les conjectures impertinentes de quelques entouſiaſtes, ou pour accréditer les fourberies de quelques impoſteurs ſur le compte d'un être qui n'exiſte que dans leur imagination, & qui ne s'eſt fait connoître que par les ravages, les diſputes & les folies qu'il a cauſés ſur la terre.*

DANS *l'origine les nations ſauvages, féroces, perpétuellement en guerre, ont ſous des noms divers adoré quelque Dieu conforme à leurs idées, c'eſt-à-dire, cruel, carnaſſier, intéreſſé, avide de ſang. Nous retrouvons dans toutes les Religions de la terre un* Dieu des armées, *un Dieu* jaloux, *un Dieu* vengeur, *un Dieu* exterminateur, *un Dieu qui ſe plait au carnage, & que ſes adorateurs ſe ſont fait un devoir de ſervir à ſon goût. On lui immole des Agneaux, des taureaux, des enfants, des hommes, des hérétiques, des infideles, des Rois, des nations entieres. Les ſerviteurs zêlés de ce Dieu ſi barbare ne vont-ils pas jusqu'à ſe croire obligés de s'offrir eux-mêmes en ſacrifice à lui? Par-*

*tout on voit des forcenés qui, après avoir tristement médité leur Dieu terrible, s'imaginent que pour lui plaire il faut se faire tout le mal possible, & s'infliger en son honneur des tourmens recherchés! En un mot, par-tout les idées sinistres de la Divinité, loin de consoler les hommes des malheurs attachés à leur existence, ont porté le trouble dans les cœurs & fait éclore des folies destructives pour eux.*

COMMENT *l'esprit-humain, infesté par des phantômes effrayants & guidé par des hommes intéressés à perpétuer son ignorance & ses craintes, eût-il fait des progrès? On força l'homme de végéter dans sa stupidité primitive; on ne l'entretint que des puissances invisibles desquelles son sort étoit supposé dépendre. Uniquement occupé de ses allarmes & de ses rêveries inintelligibles, il fut toujours à la merci de ses prêtres, qui se réserverent le droit de penser pour lui & de régler sa conduite.*

AINSI *l'homme fut, & demeura toujours un enfant sans expérience, un esclave sans courage, un stupide qui craignit de raisonner, & qui ne sçut jamais se tirer du labyrinthe où l'on avoit égaré ses ancêtres: il se crut*

*forcé de gémir ſous le joug de ſes Dieux qu'il ne connut que par les récits fabuleux de leurs Miniſtres ; ceux-ci, après l'avoir garotté par les liens de l'opinion, ſont demeurés ſes Maîtres, ou bien l'ont livré ſans défenſe au pouvoir abſolu des Tyrans, non moins terribles que les Dieux, dont ils furent les repréſentans ſur la terre.*

ECRASÉS *ſous le double joug de la puiſſance ſpirituelle & temporelle, les peuples furent dans l'impoſſibilité de s'inſtruire & de travailler à leur bonheur. Ainſi que la Religion, la Politique & la Morale devinrent des ſanctuaires dans lesquels il ne fut point permis aux profanes d'entrer, les hommes n'eurent pas d'autre morale que celle que leurs légiſlateurs & leurs prêtres firent deſcendre des Régions inconnues de l'empyrée. L'eſprit humain, embrouillé par ſes opinions Théologiques, ſe méconnut lui-même, douta de ſes propres forces, ſe défia de l'expérience, craignit la vérité, dédaigna ſa raiſon & la quitta pour ſuivre aveuglément l'autorité. L'homme fut une pure machine entre les mains de ſes tyrans &*

*de ses prêtres qui seuls eurent le droit de régler ses mouvemens : conduit toujours en esclave, il en eût presque en tout tems & en tous lieux les vices & le caractere.*

VOILÀ *les véritables sources de la corruption des mœurs, à laquelle la Religion n'oppose jamais que des digues idéales & sans effet ; l'ignorance & la servitude sont faites pour rendre les hommes méchants & malheureux. La science, la raison, la liberté peuvent seules les corriger, & les rendre plus heureux ; mais tout conspire à les aveugler & à les confirmer dans leurs égaremens ; les prêtres les trompent, les Tyrans les pervertissent pour mieux les asservir, la Tyrannie fut & sera toujours la vraie source & de la dépravation des mœurs & des calamités habituelles des peuples : ceux-ci, presque toujours fascinés par leurs notions religieuses ou par des fictions métaphysiques, au-lieu de porter les yeux sur les causes naturelles & visibles de leurs miseres, attribuent leurs vices à l'imperfection de leur nature, & leurs malheurs, à la colere des Dieux : ils offrent au ciel des voeux, des sacrifices, des présens pour obtenir la fin de leurs infortunes,*

*qui ne ſont réellement dûes qu'à la négligence, à l'ignorance, à la perverſité de leurs guides, à la folie de leurs inſtitutions, à leurs uſages inſenſés, à leurs opinions fauſſes, à leurs loix peu raiſonnées, & ſur-tout au défaut de lumieres. Que l'on rempliſſe de bonne heure les eſprits d'idées vraies; qu'on cultive la raiſon des hommes; que la juſtice les gouverne, & l'on n'aura pas beſoin d'oppoſer aux paſſions la barriere impuiſſante de la crainte des Dieux. Les hommes ſeront bons quand ils ſeront bien inſtruits, bien gouvernés, châtiés ou mépriſés pour le mal, & juſtement recompenſés pour le bien qu'ils auront fait à leurs concitoyens.*

En vain *prétendroit-on guérir les mortels de leurs vices, ſi l'on ne commence par les guérir de leurs préjugés. Ce n'eſt qu'en leur montrant la vérité qu'ils connoîtront leurs intérêts les plus chers, & les motifs réels qui doivent les porter au bien. Aſſez long-tems les inſtructeurs des peuples ont fixé leurs yeux ſur le ciel, qu'ils les ramenent enfin ſur la terre. Fatigué d'une Théologie inconcevable, de fables ridicules, de myſteres impénétrables,*

*de cérémonies puériles, que l'esprit humain s'occupe de choses naturelles, d'objets intelligibles, de vérités sensibles, de connoissances utiles. Que l'on dissipe les vaines chimeres qui obsedent les peuples, & bientôt des opinions raisonnables viendront d'elles-mêmes se placer dans des têtes que l'on croyoit pour toujours déstinées à l'erreur.*

POUR *anénatir ou ébranler les préjugés religieux ne suffit-il pas de montrer que ce qui est inconcevable pour l'homme ne peut lui convenir? Faut-il donc autre chose que le simple bon-sens pour s'appercevoir qu'un être incompatible avec les notions les plus évidentes; qu'une cause continuellement opposée aux effets qu'on lui attribue; qu'un être dont on ne peut dire un mot sans tomber en contradiction; qu'un être qui, loin d'expliquer les énigmes de l'univers, ne fait que les rendre plus inexplicables; qu'un être à qui depuis tant de siecles les hommes s'adressent si vainement pour obtenir leur bonheur & la fin de leurs peines; faut-il, dis-je, plus que le simple bon-sens pour reconnoître que l'idée d'un pareil être est une idée sans modele, & qu'il n'est évidemment*

*lui-même qu'un être de raison? Faut-il plus que le sens le plus commun pour sentir du moins qu'il y a du délire & de la frénésie à se haïr & se tourmenter les uns les autres pour des opinions inintelligibles sur un être de cette espece? Enfin tout ne prouve-t-il pas que la morale & la vertu sont totalement incompatibles avec les notions d'un Dieu que ses Ministres & ses Interprêtes ont peint en tout pays comme le plus bizarre, le plus injuste, le plus cruel des Tyrans, dont pourtant les volontés prétendues doivent servir de regles & de loix aux habitans de la terre?*

POUR *démêler les vrais principes de la Morale, les hommes n'ont besoin ni de Théologie, ni de Révélation, ni de Dieux: ils n'ont besoin que du bon-sens: ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes; à réfléchir sur leur propre nature; consulter leurs intérêts sensibles; considérer le but de la société & de chacun des membres qui la composent; & ils reconnoîtront aisément que la vertu est l'avantage, & que le vice est le dommage des êtres de leur espece. Disons aux hommes d'être justes, bienfaisants, modérés, sociables, non parce que leurs Dieux l'exigent,*

*mais parce qu'il faut plaire aux hommes : disons leur de s'abstenir du vice & du crime, non parce qu'on sera puni dans l'autre monde, mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on est.* Il y a, *dit un grand homme*, des moyens pour empêcher les crimes ; ce sont les peines : il y en a pour changer les mœurs ; ce sont les bons exemples. (*)

La vérité *est simple, l'erreur est compliquée, peu sûre dans sa marche & remplie de détours ; la voix de la nature est intelligible, celle du mensonge est ambiguë, énigmatique, mystérieuse, le chemin de la vérité est droit, celui de l'imposture est oblique, & ténébreux ; cette vérité toujours nécessaire à l'homme est faite pour être sentie par tous les esprits justes ; les leçons de la raison sont faites pour être suivies par toutes les ames honnêtes, les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils sont ignorants ; ils ne sont ignorants que parce que tout conspire à les empêcher de s'éclairer ; ils ne sont si méchants que parce que leur raison n'est pas encore suffisamment développée.*

*Fin de la Préface.*

(*) Montesquieu.

# LE BON-SENS.

## §. I.

### *Apologue.*

IL EST un vaſte empire gouverné par un Monarque dont la conduite bizarre eſt très propre à confondre les eſprits de ſes ſujets. Il veut être connu, chéri, reſpecté, obéi, mais il ne ſe montre jamais, & tout conſpire à rendre incertaines les notions que l'on pourroit ſe former ſur ſon compte. Les peuples ſoumis à ſa puiſſance n'ont ſur le caractere & les loix de leur ſouverain inviſible que les idées que leur en donnent ſes Miniſtres; ceux-ci conviennent pourtant qu'ils n'ont eux-mêmes aucune idée de leur maître, que ſes voies ſont impénétrables, que ſes vûes & ſes qualités ſont totalement incompréhenſibles; d'ailleurs ces Miniſtres ne ſont nullement d'accord entre eux ſur les ordres qu'ils prétendent émanés du ſouverain dont ils ſe diſent les organes; ils les annoncent diverſement à chaque Province de l'empire; ils ſe décrient les uns les autres, & ſe traitent mutuelle-

ment d'imposteurs & de faussaires, les édits & les ordonnances qu'ils se chargent de promulguer sont obscurs; ce sont des énigmes peu faites pour être entendues ou devinées par les sujets pour l'instruction desquels on les a destinées. Les loix du Monarque caché ont besoin d'interprêtes; mais ceux qui les expliquent sont toujours en dispute entre eux sur la vraie façon de les entendre. Bien plus ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes; tout ce qu'ils racontent de leur prince caché n'est qu'un tissu de contradictions; ils n'en disent pas un seul mot qui sur le champ ne se trouve démenti. On le dit souverainement bon, cependant il n'est personne qui ne se plaigne de ses décrets. On le suppose infiniment sage, & dans son administration tout paroît contrarier la raison & le bon-sens. On vante sa justice, & les meilleurs de ses sujets sont communément les moins favorisés. On assûre qu'il voit tout, & sa présence ne remédie à rien. Il est, dit-on, ami de l'ordre, & tout dans ses états est dans la confusion & le désordre. Il fait tout par lui-même, & les événemens répondent rarement à ses projets. Il prévoit tout, mais il ne sait rien prévenir. Il souffre impatiemment qu'on l'offense, & pour-

tant il met chacun à portée de l'offenser. On admire son savoir, ses perfections dans ses ouvrages, cependant ses ouvrages remplis d'imperfections, sont de peu de durée. Il est continuellement occupé à faire, à défaire, puis à réparer ce qu'il a fait, sans jamais avoir lieu d'être content de sa besogne. Dans toutes ses entreprises il ne se propose que sa propre gloire; mais il ne parvient point à être glorifié. Il ne travaille qu'au bien-être de ses sujets, & ses sujets pour la plupart manquent du nécessaire. Ceux qu'il semble favoriser sont pour l'ordinaire les moins satisfaits de leur sort; on les voit presque tous perpétuellement révoltés contre un maître dont ils ne cessent d'admirer la grandeur, de vanter la sagesse, d'adorer la bonté, de craindre la justice, de révérer les ordres qu'ils ne suivent jamais.

Cet empire, c'est le monde: le Monarque c'est Dieu: ses Ministres sont les prêtres: ses sujets sont les hommes.

§ 2.

Il est une science qui n'a pour objet que des choses incomprehensibles. Au rebours de toutes les autres elle ne s'occupe que de ce qui ne peut pas tomber sous les sens. Hob-

bes l'appelle *le Royaume des ténebres.* C'eſt un pays où tout ſuit des loix oppoſées à celles que les hommes ſont à portée de connoître dans le monde qu'ils habitent : dans cette région merveilleuſe la lumiere n'eſt que ténebres ; l'évidence devient douteuſe ou fauſſe ; l'impoſſible devient croyable ; la raiſon eſt un guide infidele, & le bon-ſens ſe change en délire. Cette ſcience ſe nomme *Théologie*, & cette Théologie eſt une inſulte continuelle à la raiſon humaine.

§ 3.

A FORCE d'entaſſer des *ſi*, des *mais*, des *qu'en ſçait-on*, des *peut-être*, on eſt parvenu à former un ſyſtême informe & découſu, qui eſt en poſſeſſion de troubler l'eſprit des hommes au point de leur faire oublier les notions les plus claires & de rendre incertaines les vérités les plus démontrées ; à l'aide de ce galimathias ſyſtêmatique la nature entiere eſt devenue pour l'homme une énigme inexplicable, le monde viſible a diſparu pour faire place à des régions inviſibles ; la raiſon eſt obligée de céder à l'imagination, qui ſeule eſt en poſſeſſion de guider vers le pays des chimeres qu'elle a ſeule inventé.

§ 4.

LES Principes de toute Religion sont fondés sur les idées de Dieu : or il est impossible aux hommes d'avoir des idées vraies d'un être qui n'agit sur aucuns de leurs sens. Toutes nos idées sont des représentations des objets qui nous frappent; qu'est-ce que peut nous représenter l'idée de Dieu, qui est évidemment une idée sans objet? Une telle idée n'est-elle pas aussi impossible que des effets sans cause? Une idée sans prototype est-elle autre chose qu'une chimere? Cependant quelques Docteurs nous assurent que l'idée de Dieu nous est *innée*, ou que les hommes ont cette idée dès le ventre de leurs meres! Tout principe est un jugement, tout jugement est l'effet de l'expérience; l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens : d'où il suit que les principes religieux ne portent évidemment sur rien, & ne sont point innés.

§ 5.

TOUT systême Religieux ne peut être fondé que sur la nature de Dieu & de l'homme, & sur les rapports qui subsistent entre eux; mais pour juger de la réalité de ces rapports,

il faudroit avoir quelqu'idée de la nature divine : or tout le monde nous crie que l'eſſence de Dieu eſt incompréhenſible pour l'homme, en même tems qu'on ne ceſſe d'aſſigner des attributs à ce Dieu incompréhenſible, & d'aſſûrer que l'homme ne peut ſe diſpenſer de reconnoître ce Dieu impoſſible à concevoir.

LA choſe la plus importante pour les hommes eſt celle qu'ils ſont dans la plus parfaite impoſſibilité de comprendre. Si Dieu eſt incompréhenſible pour l'homme, il ſembleroit raiſonnable de n'y jamais ſonger ; mais la Religion conclut que l'homme ne peut ſans crime ceſſer un inſtant d'y rêver.

§ 6.

ON nous dit que les qualités divines ne ſont pas de nature à être ſaiſies par des eſprits bornés ; la conſéquence naturelle de ce principe devroit être que les qualités divines ne ſont pas faites pour occuper des eſprits bornés ; mais la Religion nous aſſûre que des eſprits bornés ne doivent jamais perdre de vue un être inconcevable, dont les qualités ne peuvent être ſaiſies par eux. D'où l'on voit que la Religion eſt l'art d'occuper les eſprits bornés des hommes, de ce qu'il ne leur eſt pas poſſible de comprendre.

§. 7.

La Religion unit l'homme avec Dieu, ou les met en commerce; cependant ne dites-vous pas que Dieu eſt infini? Si Dieu eſt infini, nul être fini ne peut avoir ni commerce, ni rapports avec lui. Où il n'y a pas de rapports, il ne peut y avoir ni union, ni commerce, ni devoirs. S'il n'y a pas de devoirs entre l'homme & ſon Dieu, il n'exiſte point de Religion pour l'homme. Ainſi en diſant que Dieu eſt infini, vous anéantiſſez dès-lors toute Religion pour l'homme qui eſt un être fini. L'idée de l'infinité eſt pour nous une idée ſans modele, ſans prototype, ſans objet.

§. 8.

Si Dieu eſt un être infini, il ne peut y avoir, ni dans le monde actuel ni dans un autre, aucune proportion entre l'homme & ſon Dieu; ainſi jamais la notion de Dieu n'entrera dans l'eſprit humain. Dans la ſuppoſition d'une vie où l'homme ſeroit bien plus éclairé qu'en celle-ci, l'infinité de Dieu mettra toujours une telle diſtance entre ſon idée & l'eſprit fini de l'homme, qu'il ne pourra pas plus le concevoir dans le ciel, qu'il ne le conçoit ſur

la terre. D'où il ſuit évidemment que l'idée de Dieu ne ſera pas plus faite pour l'homme dans l'autre vie, que dans la vie préſente. Il ſuit encore de là que des intelligences ſupérieures à l'homme, telles que les *Anges*, les *Archanges*, les *Séraphins* & les *Elus* ne peuvent avoir de Dieu des idées plus complettes que l'homme, qui n'y comprend rien du-tout ici bas.

§. 9.

Comment a-t-on pu parvenir à perſuader à des êtres raiſonnables que la choſe la plus impoſſible à comprendre étoit la plus eſſentielle pour eux? C'eſt qu'on les a grandement effrayés: c'eſt que quand on a peur, on ceſſe de raiſonner: c'eſt qu'on leur a ſur-tout recommandé de ſe défier de leur raiſon: c'eſt que quand la cervelle eſt troublée, l'on croit tout, & l'on n'examine plus rien.

§. 10.

L'ignorance & la peur, voilà les deux pivôts de toute religion. L'incertitude où l'homme ſe trouve par rapport à ſon Dieu eſt préciſément le motif qui l'attache à ſa religion. L'homme a peur dans les ténebres tant au phyſique qu'au moral. Sa peur de-

vient habituelle en lui & ſe change en beſoin ; il croiroit qu'il lui manqueroit quelque choſe, s'il n'avoit rien à craindre.

§. 11.

CELUI qui dès ſon enfance s'eſt fait une habitude de trembler toutes les fois qu'il entend prononcer de certains mots, a beſoin de ces mots & a beſoin de trembler : par là même il eſt plus diſpoſé à écouter celui qui l'entretient dans ſes craintes, que celui qui tenteroit de le raſſûrer. Le Superſtitieux veut avoir peur, ſon imagination le demande ; on diroit qu'il ne craint rien tant que de n'avoir rien à craindre.

LES hommes ſont des malades imaginaires, que des charlatans intéreſſés ont ſoin d'entretenir dans leur folie, afin d'avoir le débit de leurs remedes. Les médecins qui ordonnent un grand nombre de remedes ſont bien plus écoutés, que ceux qui recommandent un bon régime, ou qui laiſſent agir la nature.

§. 12.

SI la Religion étoit claire, elle auroit bien moins d'attrait pour les ignorants. Il leur faut de l'obſcurité, des myſteres, des fra-

yeurs, des fables, des prodiges, des chofes incroyables qui faffent perpétuellement travailler leurs cerveaux. Les Romans, les contes bleus, les récits des revenants & des forciers ont bien plus de charmes pour les efprits vulgaires, que les hiftoires véritables.

§. 13.

EN matiere de Religion les hommes ne font que de grands enfants. Plus une Religion eft abfurde & remplie de merveilles, plus elle acquiert de droits fur eux; le dévôt fe croit obligé de ne mettre aucun terme à fa crédulité: plus les chofes font inconcevables, plus elles lui paroiffent divines; plus elles font incroyables, & plus il s'imagine qu'il y a pour lui de mérite à les croire.

§. 14.

L'ORIGINE des opinions religieufes date pour l'ordinaire du tems où les nations fauvages étoient encore dans l'état de l'enfance. Ce fut à des hommes groffiers, ignorants & ftupides que les fondateurs de Religion s'adrefferent en tout tems pour leur donner des Dieux, des cultes, des mythologies, des

fables merveilleuſes & terribles. Ces chimeres, adoptées ſans examen par les peres, ſe ſont tranſmiſes, avec plus ou moins de changemens à leurs enfants policés, qui, ſouvent, ne raiſonnent pas plus que leurs peres.

§. 15.

LES premiers légiſlateurs des peuples eurent pour objet de les dominer: le moyen le plus facile d'y parvenir fut de les effrayer & de les empêcher de raiſonner: ils les conduiſirent par des ſentiers tortueux, afin qu'ils ne s'apperçuſſent pas des deſſeins de leurs guides; ils les forcérent de regarder en l'air, de peur qu'ils ne regardaſſent à leurs pieds: ils les amuſerent ſur la route par des contes; en un mot, ils les traiterent à la façon des nourrices qui emploient les chanſons & les menaces pour endormir les enfants, ou les forcer à ſe taire.

§. 16.

L'EXISTENCE d'un Dieu eſt la baſe de toute Religion. Peu de gens paroiſſent douter de cette exiſtence; mais cet article fondamental eſt préciſément le plus propre à arrêter tout eſprit qui raiſonne. La premiere

demande de tout Catéchisme fut & sera toujours la plus difficile à résoudre. (1)

§. 17.

PEUT-ON se dire sincérement convaincu de l'existence d'un être dont on ignore la nature, qui demeure inaccessible à tous les sens, & dont on assûre à chaque instant que les qualités sont incompréhensibles pour nous? Pour que l'on me persuade qu'un être existe ou peut exister, il faut commencer par me dire ce que c'est que cet être; pour m'engager à croire l'existence ou la possibilité d'un tel être, il faut m'en dire des choses qui ne soient pas contradictoires & qui ne se détruisent par les unes les autres. Enfin pour me convaincre pleinement de l'existence de cet être, il faut m'en dire des choses que je puisse comprendre, & me prouver qu'il est impossible que l'être, auquel on attribue ces qualités, n'existe pas.

(1) En l'année 1701 les Peres de l'Oratoire de Vendôme soutinrent dans une These cette proposition, que, suivant S. Thomas, l'existence de Dieu n'est pas; & ne peut pas être du ressort de la Foi. *Dei existentia nec ad fidem attinet, nec attinere potest juxta Sanctum Thomam.* Voyez Basnage *Hist. des ouvrages des sçavants* Tome XVII page 277.

§. 18.

UNE chofe eft impoffible quand elle renferme deux idées qui fe détruifent réciproquement, & que l'on ne peut ni concevoir ni réunir par la penfée. L'évidence ne peut fe fonder pour les hommes que fur le témoignage conftant de nos fens, qui feuls nous font naître des idées, & nous mettent à portée de juger de leur convenance ou de leur incompatibilité. Ce qui exifte néceffairement, eft ce dont la non exiftence impliqueroit contradiction. Ces principes reconnus de tout le monde font en défaut dès qu'il s'agit de l'exiftence de Dieu; tout ce qu'on en a dit jufqu'ici eft ou inintelligible, ou fe trouve parfaitement contradictoire, & par là même doit paroître impoffible à tout homme de bon fens.

§. 19.

TOUTES les connoiffances humaines fe font plus ou moins éclaircies & perfectionées. Par quelle fatalité la fcience de Dieu n'a-t-elle jamais pu s'éclaircir? Les nations les plus civilifées & les penfeurs les plus profonds en font là-deffus au même point

que les nations les plus ſauvages & les ruſtres les plus ignorants: & même en regardant la choſe de près, nous trouverons que la ſcience divine, à force de rêveries & de ſubtilités, n'a fait que s'obſcurcir de plus en plus. Juſqu'ici toute Religion ne ſe fonde que ſur ce qu'on appelle en Logique des *pétitions de principe*; elle ſuppoſe gratuitement & prouve enſuite par les ſuppoſitions qu'elle a faites.

§. 20.

A FORCE de métaphyſiquer, l'on eſt parvenu à faire de Dieu un *pur Eſprit*; mais la Théologie moderne a-t-elle fait en celà un pas de plus que la Théologie des ſauvages? Les ſauvages reconnoiſſent un *grand Eſprit* pour le maître du monde. Les ſauvages ainſi que tous les ignorants attribuent à des *eſprits* tous les effets dont leur inexpérience les empêche de démêler les vraies cauſes. Demandez à un ſauvage ce qui fait marcher votre montre? il vous répondra, *c'eſt un Eſprit*.. Demandez à nos Docteurs ce qui fait marcher l'univers? ils vous diront, *c'eſt un Eſprit*.

§. 21.

Le ſauvage, quand il parle d'un Eſprit, attache au moins quelque ſens à ce mot: il entend par là un agent ſemblable au vent, à l'air agité, au ſoufle, qui produiſent inviſiblement des effets qu'on apperçoit: à force de ſubtiliſer, le Théologien moderne devient auſſi peu intelligible pour lui même que pour les autres. Demandez lui ce qu'il entend par un Eſprit ? il vous répondra que c'eſt une ſubſtance inconnue, qui eſt parfaitement ſimple, qui n'a point d'étendue, qui n'a rien de commun avec la matiere. En bonne foi, eſt-il aucun mortel qui puiſſe ſe former la moindre idée d'une ſubſtance pareille ! un Eſprit dans le langage de la Théologie moderne eſt-il donc autre choſe qu'une abſence d'idées? L'idée de la *Spiritualité* eſt encore une idée ſans modele.

§. 22.

N'est-il pas plus naturel & plus intelligible de tirer tout ce qui exiſte du ſein de la matiere, dont l'exiſtence eſt démontrée par tous nos ſens, dont nous éprouvons les effets à chaque inſtant, que nous voyons agir, ſe

mouvoir, communiquer le mouvement & générer fans ceffe, que d'attribuer la formation des chofes à une force inconnue, à un être fpirituel qui ne peut pas tirer de fon fond ce qu'il n'a pas lui-même, & qui par l'effence fpirituelle qu'on lui donne, eft incapable & de rien faire & de rien mettre en mouvement? Rien de plus évident que l'idée, qu'on s'efforce de nous donner de l'action d'un efprit fur la matiere, ne nous repréfente aucun objet, ou eft une idée fans modele.

§. 23.

LE *Jupiter* matériel des anciens pouvoit mouvoir, compofer, détruire & engendrer des êtres analogues à lui-même: mais le Dieu de la Théologie moderne eft un être ftérile. D'après la nature qu'on lui fuppofe, il ne peut ni occuper aucun lieu dans l'efpace, ni remuer la matiere, ni produire un monde vifible, ni engendrer foit des hommes, foit des Dieux. Le Dieu métaphyfique eft un ouvrier fans mains; il n'eft propre qu'à produire des nuages, des rêveries, des folies & des querelles.

§. 24.

PUISQU'IL falloit un Dieu aux hommes, que ne s'en tenoient-ils au ſoleil, ce Dieu viſible adoré par tant de nations ? Quel être avoit plus de droits aux hommages des mortels que l'aſtre du jour, qui éclaire, échauffe, vivifie tous les êtres ; dont la préſence ranime & rajeûnit la nature; dont l'abſence ſemble la plonger dans la triſteſſe & la langueur ? Si quelqu'être annonçoit au genre humain du pouvoir, de l'activité, de la bienfaiſance, de la durée, c'étoit, ſans doute, le ſoleil qu'il devoit regarder comme le pere de la nature, comme l'ame du monde, comme la divinité. Au moins on n'eût pu ſans folie lui diſputer l'exiſtence ou refuſer de reconnoître ſon influence & ſes bienfaits.

§. 25.

LE Théologien nous crie que Dieu n'a pas beſoin de mains ou de bras pour agir. *Qu'il agit par ſa volonté.* Mais quel eſt ce Dieu qui jouit d'une volonté ? & quel peut-être le ſujet de cette volonté divine ?

EST-IL plus ridicule ou plus difficile de croire aux fées, aux ſylphes, aux revenants, aux ſorciers, aux loups-garoux, que de croire

à l'action magique ou impossible d'un Esprit sur le corps ? Dès qu'on admet un Dieu pareil, il n'est plus de fables & de rêveries qui soient en droit de révolter. Les Théologiens traitent les hommes comme des enfans, qui jamais ne chicannent sur la possibilité des contes qu'on leur fait.

§. 26.

Pour ébranler l'existence d'un Dieu, il ne faut que prier un Théologien d'en parler ; dès qu'il en dit un mot, la moindre réflexion nous fait voir que ce qu'il dit est incompatible avec l'essence qu'il attribue à son Dieu. Qu'est-ce donc que Dieu ? C'est un mot abstrait, fait pour désigner la force cachée de la nature ; ou c'est un point mathématique qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Un Philosophe a dit très ingénieusement en parlant des Théologiens, qu'*ils ont trouvé la solution du fameux problême d'Archimede ; un point dans le ciel d'où ils remuent le monde.* (2)

§. 27.

La Religion met les hommes à genoux de-

(2) Mr. David Hume.

vant un être sans étendue, & qui pourtant est infini & remplit tout de son immensité: devant un être tout puissant, qui n'exécute jamais ce qu'il desire: devant un être souverainement bon, & qui ne fait que des mécontents: devant un être ami de l'ordre, & dans le gouvernement duquel tout est dans le désordre. Que l'on devine après celà ce que c'est que le Dieu de la Théologie!

§. 28.

POUR éviter tout embarras, on nous dit „ qu'il n'est point nécessaire de savoir ce que „ c'est que Dieu, qu'il faut l'adorer sans le „ connoître, qu'il ne nous est point permis „ de porter un œil téméraire sur ses attri„ buts." Mais avant de savoir s'il faut adorer un Dieu, ne faudroit-il pas s'être assûré qu'il existe? or comment s'assûrer s'il existe, avant d'avoir examiné s'il est possible que les qualités diverses qu'on lui donne se rencontrent en lui? Dans le vrai, adorer Dieu, c'est n'adorer que les fictions de son propre cerveau, ou plutôt c'est ne rien adorer.

§. 29.

DANS la vue, sans doute, de mieux em-

brouiller les choſes, les Théologiens ont pris le parti de ne point dire ce que c'eſt que leur Dieu, ils ne nous diſent jamais que ce qu'il n'eſt pas. A force de négations & d'abſtractions, ils s'imaginent compoſer un être réel & parfait, tandis qu'il n'en peut réſulter qu'un être de raiſon. Un Eſprit eſt ce qui n'eſt point corps: un être infini, eſt un être qui n'eſt point fini: un être parfait, eſt un être qui n'eſt point imparfait: en bonne foi eſt-il quelqu'un qui puiſſe ſe faire des notions réelles d'un pareil amas de privations ou d'abſence d'idées? Ce qui exclut toute idée peut-il être autre choſe que le néant?

PRÉTENDRE que les attributs divins ſont au-deſſus de la portée de l'Eſprit humain, c'eſt convenir que Dieu n'eſt pas fait pour les hommes. Si l'on aſſûre qu'en Dieu tout eſt infini, on avoue qu'il ne peut y avoir rien de commun entre lui & ſes créatures. Dire que Dieu eſt infini, c'eſt l'anéantir pour l'homme, ou du moins c'eſt le rendre inutile pour lui.

„ DIEU, nous dira-t-on, a fait l'homme
„ intelligent, mais il ne l'a pas fait omni-
„ ſcient, c'eſt-à-dire capable de tout ſavoir;
l'on en conclut qu'il n'a pu lui donner des

fa-

facultés aſſez amples pour connoître l'eſſence divine. Dans ce cas il eſt démontré que Dieu n'a ni pu, ni voulu être connu des hommes. De quel droit ce Dieu ſe fâcheroit-il donc contre des êtres que leur eſſence propre met dans l'impoſſibilité de ſe faire aucune idée de l'eſſence divine ? Dieu ſeroit évidemment le plus injuſte & le plus bizarre des Tyrans s'il puniſſoit un athée, pour n'avoir point connu ce qu'il étoit, par ſa nature, dans l'impoſſibilité de connoître.

## §. 30.

POUR le commun des hommes, rien ne rend un argument plus convainquant que la peur. En conſéquence de ce principe, les Théologiens nous diſent qu'*il faut prendre le parti le plus ſûr* ; que rien n'eſt plus criminel que l'incrédulité ; que Dieu punira ſans pitié tous ceux qui auront la témérité de douter de ſon exiſtence ; que ſa rigueur eſt juſte, vû qu'il n'y a que la démence ou la perverſité qui puiſſe faire combattre l'exiſtence d'un Monarque courroucé qui ſe vengera cruellement des athées. Si nous examinons ces menaces de ſang froid, nous trouverons qu'elles ſuppoſent toujours la choſe

en queſtion. Il faudroit commencer par nous prouver d'une façon ſatisfaiſante l'exiſtence d'un Dieu, avant de nous dire qu'il eſt plus ſûr de la croire, & qu'il eſt affreux d'en douter ou de la nier. Enſuite, il faudroit nous prouver qu'il eſt poſſible qu'un Dieu juſte puniſſe, avec cruauté, des hommes, pour avoir été dans un état de démence qui les a empêché de croire l'exiſtence d'un être, que leur raiſon troublée ne pouvoit concevoir. En un mot, il faudroit prouver qu'un Dieu, que l'on dit tout rempli d'équité, pourra punir, outre meſure, l'ignorance invincible & néceſſaire où l'homme ſe trouve par rapport à l'eſſence divine. La façon de raiſonner des Théologiens n'eſt-elle pas bien ſinguliere? ils inventent des phantômes; ils les compoſent de contradictions; ils aſſûrent enſuite que le parti le plus ſûr eſt de ne pas douter de l'exiſtence de ces phantômes, qu'ils ont eux-mêmes inventés! En ſuivant cette méthode, il n'eſt pas d'abſurdité qu'il ne ſoit plus ſûr de croire que de ne pas croire.

Tous les enfans ſont des athées; ils n'ont aucune idée de Dieu: ſont-ils donc criminels à cauſe de cette ignorance? A quel âge commencent-ils à être obligés de croire en Dieu?

c'eſt, direz-vous, à l'âge de raiſon. Dans quel tems cet âge doit-il commencer? D'ailleurs ſi les Théologiens les plus profonds ſe perdent dans l'eſſence divine, qu'ils ne ſe vantent pas de comprendre, quelles idées peuvent en avoir les gens du monde, les femmes, les artiſans, en un mot, ceux qui compoſent la maſſe du genre humain?

§. 31.

LES hommes ne croient en Dieu que ſur la parole de ceux qui n'en ont pas plus d'idées qu'eux-mêmes. Nos nourrices ſont nos premieres Théologiennes; elles parlent aux enfans de Dieu, comme elles leur parlent de loups-garoux; elles leur apprennent, dès l'âge le plus tendre, à joindre machinalement les deux mains; les nourrices ont-elles donc des notions plus claires de Dieu que les enfants qu'elles obligent de le prier?

§. 32.

LA Religion paſſe des peres aux enfants, comme les biens de famille avec leurs charges. Très peu de gens dans le monde auroient un Dieu, ſi l'on n'eût pas pris le ſoin de le leur donner. Chacun reçoit de ſes pa-

rents & de ses instituteurs, le Dieu qu'ils ont eux-mêmes reçu des leurs ; mais suivant son tempérament propre, chacun l'arrange, le modifie, le peint à sa maniere.

§. 33.

Le cerveau de l'homme est, sur-tout dans l'enfance, une cire molle, propre à recevoir toutes les impressions qu'on y veut faire: l'éducation lui fournit presque toutes ses opinions, dans un tems où il est incapable de juger par lui-même. Nous croyons avoir reçu de la nature, ou avoir apporté en naissant les idées vraies ou fausses que, dans un âge tendre, on a fait entrer dans notre tête. Et cette persuasion est une des plus grandes sources de nos erreurs.

§. 34.

Le préjugé contribue à cimenter en nous les opinions de ceux qui ont été chargés de notre instruction. Nous les croyons bien plus habiles que nous ; nous les supposons très convaincus eux-mêmes des choses qu'ils nous apprennent. Nous avons la plus grande confiance en eux ; d'après les soins qu'ils ont pris de nous, lorsque nous étions hors d'état

de nous aider nous-mêmes, nous les jugeons incapables de vouloir nous tromper. Voilà les motifs qui nous font adopter mille erreurs, ſans autre fondement que la périlleuſe parole de ceux qui nous ont élevés: la défenſe même de ne point raiſonner ſur ce qu'ils nous diſent, ne diminue point notre confiance, & contribue ſouvent à augmenter notre reſpect pour leurs opinions.

§. 35.

Les docteurs du genre humain ſe conduiſent très prudemment, en enſeignant aux hommes leurs principes religieux, avant qu'ils ſoient en état de diſtinguer le vrai du faux ou la main gauche de la main droite. Il ſeroit tout auſſi difficile d'apprivoiſer l'eſprit d'un homme de quarante ans avec les notions diſparates qu'on nous donne de la divinité, que de bannir ces notions de la tête d'un homme qui en ſeroit imbu depuis ſa plus tendre enfance.

§. 36.

On nous aſſûre que les merveilles de la nature ſuffiſent pour nous conduire à l'exiſtence d'un Dieu, & nous con vaincre plei-

nement de cette importante vérité. Mais combien y a-t-il de personnes dans le monde qui aient le loisir, la capacité, les dispositions nécessaires pour contempler la nature, & méditer sa marche? Les hommes, pour la plupart, n'y font nulle attention. Un paysan n'est aucunement frappé de la beauté du soleil qu'il a vu tous les jours. Le matelot n'est point surpris des mouvements réguliers de l'océan, il n'en tirera jamais d'inductions théologiques. Les phénomenes de la nature ne prouvent l'existence d'un Dieu, qu'à quelques hommes prévenus, à qui l'on a montré d'avance le doigt de Dieu dans toutes les choses dont le méchanisme pouvoit les embarrasser. Dans les merveilles de la nature, le Physicien sans préjugés ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les loix permanentes & variées, que les effets nécessaires des combinaisons différentes d'une matiere prodigieusement diversifiée.

## §. 37.

EST-il rien de plus surprenant que la logique de tant de profonds docteurs qui, au lieu d'avouer leur peu de lumieres sur les agents naturels, vont chercher hors de la na-

ture, c'eſt-à-dire dans les régions imaginaires, un agent bien plus inconnu que cette nature, dont ils peuvent au moins ſe former quelques idées! dire que Dieu eſt l'auteur des phénomenes que nous voyons, n'eſt-ce pas les attribuer à une cauſe occulte? Qu'eſt-ce que Dieu? Qu'eſt-ce qu'un Eſprit? ce ſont des cauſes dont nous n'avons nulle idée. Savants! étudiez la nature & ſes loix, & lorſque vous pourrez y démêler l'action des cauſes naturelles, n'allez pas recourir à des cauſes ſurnaturelles qui, bien loin d'éclaircir vos idées, ne feront que les embrouiller de plus en plus & vous mettre dans l'impoſſibilité de vous entendre vous-mêmes.

§. 38.

La nature, dites-vous, eſt totalement inexplicable ſans un Dieu. C'eſt-à-dire que pour expliquer ce que vous entendez fort peu, vous avez beſoin d'une cauſe que vous n'entendez point du tout. Vous prétendez démêler ce qui eſt obſcur en redoublant l'obſcurité. Vous croyez défaire un nœud en multipliant les nœuds. Phyſiciens entouſiaſtes! pour nous prouver l'exiſtence d'un Dieu, copiez des traités complets de botanique; entrez dans un détail minutieux des

parties du corps humain; élancez vous dans les airs pour contempler les révolutions des aſtres; revenez enſuite ſur la terre pour admirer le cours des eaux ; extaſiez vous devant des papillons, des inſectes, des polypes, des atômes organiſés, dans leſquels vous croyez trouver la grandeur de votre Dieu; toutes ces choſes ne prouveront pas l'exiſtence de ce Dieu ; elles prouveront ſeulement que vous n'avez pas les idées que vous devriez avoir, de l'immenſe variété des matieres, & des effets que peuvent produire les combinaiſons diverſifiées à l'infini, dont l'univers eſt l'aſſemblage. Celà prouvera que vous ignorez ce que c'eſt que la nature; que vous n'avez aucune idée de ſes forces, lorſque vous la jugez incapable de produire une foule de formes & d'êtres dont vos yeux, même armés de microſcopes, ne voient jamais que la moindre partie. Enfin celà prouvera que, faute de connoître des agents ſenſibles ou poſſibles à connoître, vous trouvez plus court de recourir à un mot, ſous lequel vous déſignez un agent dont il vous ſera toujours impoſſible de vous faire aucune idée véritable.

§. 39.

On nous dit gravement *qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe*; on nous répete à tout moment que *le monde ne s'eſt pas fait lui-même.* Mais l'univers eſt une cauſe, il n'eſt point un effet, il n'eſt point un ouvrage, il n'a point été fait, parce qu'il étoit impoſſible qu'il le fût. Le monde a toujours été : ſon exiſtence eſt néceſſaire.

Il eſt ſa cauſe à lui-même. La nature dont l'eſſence eſt viſiblement d'agir & de produire, pour remplir ſes fonctions comme elle fait ſous nos yeux, n'a pas beſoin d'un moteur inviſible, bien plus inconnu qu'elle-même La matiere ſe meut par ſa propre énergie, par une ſuite néceſſaire de ſon hétérogénéité; la diverſité des mouvemens ou des façons d'agir, conſtitue ſeule la diverſité des matieres; nous ne diſtinguons les êtres les uns des autres, que par la diverſité des impreſſions ou des mouvements qu'ils communiquent à nos organes.

§. 41.

Vous voyez que tout eſt en action dans la nature, & vous prétendez que la nature par elle-même eſt morte & ſans énergie! Vous

croyez que ce tout, effentiellement agiffant, a befoin d'un moteur ! Eh ! quel eft donc ce moteur ? C'eft un efprit : c'eft-à-dire un être abfolument incompréhenfible & contradictoire. Concluez donc, vous dirai-je, que la matiere agit par elle-même, & ceffez de raifonner de votre moteur fpirituel, qui n'a rien de ce qu'il faut pour la mettre en action. Revenez de vos excurfions inutiles ; rentrez d'un monde imaginaire dans un monde réel ; tenez-vous en aux *caufes fecondes* ; laiffez aux Théologiens leur *caufe premiere* dont la nature n'a pas befoin pour produire tous les effets que vous voyez.

§. 41.

Ce ne peut être que par la diverfité des impreffions ou des effets que les matieres ou les corps font fur nous, que nous les fentons ; que nous en avons des perceptions & des idées ; que nous les diftinguons les uns des autres ; que nous leur affignons des propriétés. Or pour apperçevoir ou fentir un objet, il faut que cet objet agiffe fur nos organes ; cet objet ne peut agir fur nous, fans exciter quelque mouvement en nous ; il ne peut produire ce mouvement en nous s'il n'eft en mouvement lui-même. Dès que je

vois un objet, il faut que mes yeux en ſoient frappés: je ne puis concevoir la lumiere & la viſion, ſans un mouvement dans le corps lumineux, étendu, coloré qui ſe communique à mon œil ou qui agit ſur ma rétine. Dès que je flaire un corps, il faut que mon odorat ſoit irrité ou mis en mouvement par les parties qui s'exhalent d'un corps odorant. Dès que j'entends un ſon, il faut que le tympan de mon oreille ſoit frappé de l'air, mis en mouvement par un corps ſonore qui n'agiroit point s'il n'étoit mû lui-même. D'où il ſuit évidemment que ſans mouvement je ne puis ni ſentir, ni apperçevoir, ni diſtinguer, ni comparer, ni juger les corps, ni même occuper ma penſée d'une matiere quelconque.

ON dit dans l'école que (3) l'*eſſence d'un être eſt ce d'où découlent toutes les propriétés de l'être*. Or il eſt évident que toutes les propriétés des corps ou des matieres dont nous avons des idées, ſont dûes au mouvement, qui ſeul nous avertit de leur exiſtence & nous en donne les premiers concepts. Je ne puis être averti ou aſſûré de ma propre exiſtence que par les mouvements que j'éprouve en moi-mê-

(3) *Eſſentia eſt quid primum in re, fons & radix omnium rei proprietatum.*

me. Je ſuis donc forcé de conclure que le mouvement eſt auſſi eſſentiel à la matiere que l'étendue, & qu'elle ne peut être conçue ſans lui.

Si l'on s'obſtine à chicanner ſur les preuves évidentes qui nous indiquent que le mouvement eſt eſſentiel & propre à toute matiere, l'on ne pourra pas du moins s'empêcher de reconnoître que des matieres qui ſembloient mortes ou dépourvues de toute énergie, prennent du mouvement d'elles-mêmes, dès qu'on les met à portée d'agir les unes ſur les autres. Le *pyrophore* qui, renfermé dans une bouteille ou privé du contact de l'air, ne peut point s'allumer, ne s'embraſe-t-il pas dès qu'on l'expoſe à l'air? De la farine & de l'eau n'entrent-elles pas en fermentation dès qu'on les mêle? Ainſi des matieres mortes engendrent le mouvement d'elles-mêmes. La matiere a donc le pouvoir de ſe mouvoir; & la nature pour agir, n'a pas beſoin d'un moteur, que l'eſſence qu'on lui donne empêcheroit de rien faire.

§ 42.

D'où vient l'homme? Quelle eſt ſa premiere origine? Eſt-il donc l'effet du concours fortuit atômes? Le premier homme

eſt-il ſorti tout formé du limon de la terre? Je l'ignore. L'homme me paroît une production de la nature, comme toutes les autres qu'elle renferme. Je ſerois tout auſſi embarraſſé de vous dire d'où ſont venus les premieres pierres, les premiers arbres, les premiers lions, les premiers éléphants, les premieres fourmis, les premiers glands &c., que de vous expliquer l'origine de l'eſpece humaine.

RECONNOISSEZ, nous crie-t-on ſans ceſſe, la main d'un Dieu, d'un ouvrier infiniment intelligent & puiſſant, dans un ouvrage auſſi merveilleux que la machine humaine. Je conviendrai ſans peine que la machine humaine me paroît ſurprenante; mais puiſque l'homme exiſte dans la nature, je ne me crois pas en droit de dire que ſa formation eſt au-deſſus des forces de la nature; j'ajouterai que je concevrai bien moins la formation de la machine humaine quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un pur eſprit, qui n'a ni des yeux, ni des pieds, ni des mains, ni une tête, ni des poumons, ni une bouche, ni une haleine, a fait l'homme en prenant un peu de boue & en ſouflant deſſus.

LES habitans ſauvages du Paraguay ſe diſent deſcendus de la lune, & nous paroiſſent

des imbécilles : les Théologiens de l'Europe ſe diſent deſcendus d'un pur Eſprit. Cette prétention eſt-elle bien plus ſenſée ?

L'HOMME eſt intelligent ; on en conclut qu'il ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent, & non d'une nature dépourvue d'intelligence. Quoique rien ne ſoit plus rare que de voir l'homme faire uſage de cette intelligence, dont il paroît ſi fier, je conviendrai qu'il eſt intelligent, que ſes beſoins développent en lui cette faculté ; que la ſociété des autres hommes contribue ſur-tout à la cultiver. Mais dans la machine humaine & dans l'intelligence dont elle eſt douée, je ne vois rien qui annonce d'une façon bien préciſe l'intelligence infinie de l'ouvrier à qui l'on en fait honneur ; je vois que cette machine admirable eſt ſujette à ſe déranger ; je vois que pour lors ſon intelligence merveilleuſe eſt troublée, & diſparoît quelquefois totalement : je conclus que l'intelligence humaine dépend d'une certaine diſpoſition des organes matériels du corps, & que, de ce que l'homme eſt un être intelligent, on n'eſt pas plus fondé à conclure que Dieu doit être intelligent, que de ce que l'homme eſt matériel, on ne feroit fondé à en conclure que

Dieu eſt matériel. L'intelligence de l'homme ne prouve pas plus l'intelligence de Dieu, que la malice de l'homme ne prouve la malice de ce Dieu dont on prétend que l'homme eſt l'ouvrage. De quelque façon que la Théologie s'y prenne, Dieu ſera toujours une cauſe contredite par ſes effets, ou dont il eſt impoſſible de juger par ſes œuvres. Nous verrons toujours réſulter du mal, des imperfections, des folies, d'une cauſe que l'on dit remplie de bonté, de perfections, de ſageſſe.

§ 43.

Ainsi donc, direz-vous, l'homme intelligent, de même que l'univers & tout ce qu'il renferme, ſont les effets du *hazard!* non, vous répéterai-je; *l'univers n'eſt point un effet*; il eſt la cauſe de tous les effets: tous les êtres qu'il renferme ſont des effets néceſſaires de cette cauſe, qui quelquefois nous montre ſa façon d'agir, mais qui bien plus ſouvent nous dérobe ſa marche. Les hommes ſe ſervent du mot *hazard* pour couvrir l'ignorance où ils ſont des vraies cauſes: néanmoins, quoiqu'ils les ignorent, ces cauſes n'agiſſent pas moins d'après des loix certaines. Il n'eſt point d'effets ſans cauſes.

La nature eſt un mot dont nous nous ſervons pour déſigner l'aſſemblage immenſe des êtres, des matieres diverſes, des combinaiſons infinies, des mouvements variés dont nos yeux ſont témoins. Tous les corps, ſoit organiſés, ſoit non organiſés, ſont des réſultats néceſſaires de certaines cauſes faites pour produire néceſſairement les effets que nous voyons. Rien dans la nature ne peut ſe faire au hazard; tout y ſuit des loix fixes; ces loix ne ſont que la liaiſon néceſſaire de certains effets avec leurs cauſes. Un atôme de matiere ne rencontre pas fortuitement *ou par hazard* un autre atôme; cette rencontre eſt dûe à des loix permanentes, qui font que chaque être agit néceſſairement comme il fait, & ne peut agir autrement dans des circonſtances données. Parler du *concours fortuit des atômes*; ou attribuer quelques effets au hazard, c'eſt ne rien dire, ſinon que l'on ignore les loix par leſquelles les corps agiſſent, ſe rencontrent, ſe combinent ou ſe ſéparent.

Tout ſe fait au hazard pour ceux qui ne connoiſſent point la nature, les propriétés des êtres, & les effets qui doivent néceſſairement réſulter du concours de certaines cauſes.

ſes. Ce n'eſt point le hazard qui a placé le ſoleil au centre de notre ſyſtême Planétaire, c'eſt que par ſon eſſence même la ſubſtance dont il eſt compoſé doit occuper cette place, & de-là ſe répandre enſuite pour vivifier les êtres renfermés dans les planetes.

§. 44.

LES adorateurs d'un Dieu trouvent ſurtout dans l'ordre de l'univers une preuve invincible de l'exiſtence d'un être intelligent & ſage qui le gouverne. Mais cet ordre n'eſt qu'une ſuite de mouvements néceſſairement amenés par des cauſes ou des circonſtances qui nous ſont tantôt favorables & tantôt nuiſibles à nous-mêmes : nous approuvons les unes, & nous nous plaignons des autres.

LA nature ſuit conſtamment la même marche; c'eſt-à-dire, les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets, tant que leur action n'eſt point troublée par d'autres cauſes, qui forcent les premieres à produire des effets différents. Lorſque les cauſes dont nous éprouvons les effets, ſont troublées dans leurs actions ou mouvements par des cauſes qui, pour nous être inconnues, n'en ſont pas moins naturelles & néceſſaires, nous demeu-

rons ſtupéfaits, nous crions *au miracle*, & nous les attribuons à une cauſe bien moins connue que toutes celles que nous voyons agir ſous nos yeux.

L'UNIVERS eſt toujours dans l'ordre ; il ne peut y avoir de déſordre pour lui. Notre machine ſeule eſt en ſouffrance quand nous nous plaignons du déſordre. Les corps, les cauſes, les êtres que ce monde renferme, agiſſent néceſſairement de la maniere dont nous les voyons agir, ſoit que nous approuvions leurs effets, ſoit que nous les déſapprouvions. Les tremblements de terre, les volcans, les inondations, les contagions, les diſettes ſont des effets auſſi néceſſaires, ou ſont autant dans l'ordre de la nature, que la chûte des corps graves, que le cours des rivieres, que les mouvements périodiques des mers, que le ſoufle des vents, que les pluies fécondantes, & les effets favorables pour leſquels nous louons la providence & nous la remercions de ſes bienfaits.

ETRE émerveillé de voir régner un certain ordre dans le monde, c'eſt être ſurpris que les mêmes cauſes produiſent conſtamment les mêmes effets. Etre choqué de voir du déſordre, c'eſt oublier que les cauſes, venant à

changer ou à être troublées dans leur actions, les effets ne peuvent plus être les mêmes. S'étonner à la vue d'un ordre dans la nature, c'est être étonné qu'il puisse exister quelque chose; c'est être surpris de sa propre existence. Ce qui est ordre pour un être, est désordre pour un autre. Tous les êtres mal faisans trouvent que tout est dans l'ordre, quand ils peuvent impunément mettre tout en désordre; ils trouvent au contraire que tout est en désordre, quand on les trouble dans l'exercice de leurs méchancetés.

§. 45.

EN supposant Dieu l'auteur & le moteur de la nature, il ne pourroit y avoir aucun désordre relativement à lui; toutes les causes qu'il auroit faites n'agiroient-elles pas nécessairement d'après les propriétés, les essences & les impulsions qu'il leur auroit données? Si Dieu venoit à changer le cours ordinaire des choses, il ne feroit pas immuable. Si l'ordre de l'univers, dans lequel on croit voir la preuve la plus convaincante de son existence, de son intelligence, de sa puissance & de sa bonté, venoit à se démentir, on pourroit le soupçonner de ne point exister ou l'accuser

du moins d'inconſtance, d'impuiſſance, de défaut de prévoyance & de ſageſſe dans le premier arrangement des choſes; on ſeroit en droit de l'accuſer de mépriſe dans le choix des agents & des inſtruments qu'il fait, qu'il prépare ou qu'il met en action. Enfin ſi l'ordre de la nature prouvoit le pouvoir & l'intelligence, le déſordre devroit prouver la foibleſſe, l'inconſtance, la déraiſon de la Divinité.

Vous dites que Dieu eſt par-tout; qu'il remplit tout de ſon immenſité; que rien ne ſe fait ſans lui; que la matiere ne pourroit agir ſans l'avoir pour moteur. Mais, dans ce cas, vous convenez que votre Dieu eſt l'auteur du déſordre, que c'eſt lui qui dérange la nature, qu'il eſt le Pere de la confuſion, qu'il eſt dans l'homme, & qu'il meut l'homme au moment où il peche. Si Dieu eſt par-tout, il eſt en moi, il agit avec moi, il ſe trompe avec moi, il offenſe Dieu avec moi, il combat avec moi l'exiſtence de Dieu. O Théologiens! vous ne vous entendez jamais quand vous parlez de Dieu!

§. 46.

POUR être ce que nous nommons *intelli-*

*gent*, il faut avoir des idées, des penſées, des volontés; pour avoir des idées, des penſées, des volontés, il faut avoir des organes; pour avoir des organes, il faut avoir un corps; pour agir ſur des corps, il faut avoir un corps; pour éprouver le déſordre il faut être capable de ſouffrir. D'où il ſuit évidemment qu'un pur eſprit ne peut-être intelligent, & ne peut être affecté de ce qui ſe paſſe dans l'univers.

L'INTELLIGENCE divine, les idées divines, les vues divines, n'ont, dites-vous, rien de commun avec celles des hommes. A la bonne heure. Mais, dans ce cas, comment des hommes peuvent-ils juger, ſoit en bien ſoit en mal, de ces vues; raiſonner ſur ces idées; admirer cette intelligence? Ce ſeroit juger, admirer, adorer ce dont on ne peut ſoi-même avoir d'idées. Adorer les vues profondes de la ſageſſe Divine, n'eſt-ce pas adorer ce qu'on eſt dans l'impoſſibilité de juger? Admirer ces mêmes vues, n'eſt-ce pas admirer ſans ſavoir pourquoi? l'admiration eſt toujours la fille de l'ignorance. Les hommes n'admirent & n'adorent que ce qu'ils ne comprennent pas.

§. 47.

Toutes ces qualités qu'on donne à Dieu ne peuvent aucunement convenir à un être qui, par ſon eſſence même, eſt privé de toute analogie avec les êtres de l'eſpece humaine? Il eſt vrai que l'on croit s'en tirer en exagérant les qualités humaines dont on a orné la Divinité; on les pouſſe juſqu'à l'infini, & dès lors on ceſſe de s'entendre. Que réſulte-t-il de cette combinaiſon de l'homme avec Dieu, ou de cette *Théanthropie*? il n'en réſulte qu'une chimere dont on ne peut rien affirmer qui ne faſſe auſſitôt évanouir le phantôme qu'on avoit pris tant de peine à combiner.

Le Dante, dans ſon chant du *Paradis*, raconte que la Divinité s'étoit montrée à lui ſous la figure de trois cercles, qui formoient une Iris, dont les vives couleurs naiſſoient les unes des autres; mais qu'ayant voulu fixer ſa lumiere éblouiſſante, le Poëte ne vit plus que ſa propre figure. En adorant Dieu c'eſt lui-même que l'homme adore.

§. 48.

La réflexion la plus légere ne devroit-elle pas ſuffire pour nous prouver que Dieu ne

peut avoir aucunes des qualités, des vertus ou des perfections humaines ? Nos vertus & nos perfections ſont des ſuites de notre tempérament modifié. Dieu a-t-il donc un tempérament comme nous ? Nos bonnes qualités ſont des diſpoſitions rélatives aux êtres avec qui nous vivons en ſociété. Dieu, ſelon vous, eſt un être iſolé ; Dieu n'a point de ſemblable ; Dieu ne vit point en ſociété ; Dieu n'a beſoin de perſonne, il jouit d'une félicité que rien ne peut altérer ; convenez donc, d'après vos principes même, que Dieu ne peut avoir ce que nous appellons des vertus, & que les hommes ne peuvent être vertueux à ſon égard.

§. 49.

L'HOMME épris de ſon propre mérite s'imagine que dans la formation de l'univers ce n'eſt que l'eſpece humaine que ſon Dieu s'eſt propoſé pour objet & pour fin. Sur quoi fonde-t-il cette opinion ſi flatteuſe ? c'eſt, nous dit-on, ſur ce que l'homme eſt le ſeul être doué d'une intelligence qui le met à portée de connoître la Divinité & de lui rendre des hommages dignes d'elle. On nous aſſûre que Dieu n'a fait le monde que pour ſa propre gloire, & que l'eſpece humaine dut

entrer dans fon plan, afin qu'il y eût quelqu'un pour admirer fes ouvrages & l'en glorifier. Mais d'après ces fuppofitions, Dieu n'a-t-il pas vifiblement manqué fon but? 1° l'homme, felon vous-mêmes, fera toujours dans l'impoffibilité la plus complette de connoître fon Dieu, & dans l'ignorance la plus invincible de fon effence divine. 2o. Un être qui n'a point d'égaux ne peut être fufceptible de gloire: la gloire ne peut réfulter que de la comparaifon de fa propre excellence avec celle des autres. 3o. Si Dieu par lui-même eft infiniment heureux; s'il fe fuffit à lui-même, qu'a-t-il befoin des hommages de fes foibles créatures? 4o. Dieu, nonobftant tous fes travaux, n'eft point glorifié: au contraire, toutes les Religions du monde nous le montrent comme perpétuellement offenfé; elles n'ont toutes pour objet que de réconcilier l'homme pécheur, ingrat & rebelle avec fon Dieu courroucé.

§. 50.

Si Dieu eft infini, il eft encore moins fait pour l'homme, que l'homme pour les fourmis. Les fourmis d'un jardin raifonneroient-elles pertinemment fur le compte du jardinier, fi elles s'avifoient de s'occuper de fes inten-

tions, de ſes deſirs, de ſes projets? Auroient-elles rencontré juſte, ſi elles prétendoient que le Parc de Verſailles n'a été planté que pour elles, & que la bonté d'un Monarque faſtueux n'a eu pour objet que de les loger ſuperbement? mais, ſuivant la Théologie, l'homme eſt par rapport à Dieu bien au desſous de ce que l'inſecte le plus vil eſt par rapport à l'homme; ainſi de l'aveu de la Théologie même, la Théologie, qui ne fait que s'occuper des attributs & des vues de la Divinité, eſt la plus complette des folies.

§. 51.

ON prétend qu'en formant l'univers, Dieu n'a eu d'autre but que de rendre l'homme heureux. Mais dans un monde fait exprès pour lui, & gouverné par un Dieu tout puisſant, l'homme eſt-il en effet bien-heureux? ſes jouiſſances ſont-elles durables? ſes plaiſirs ne ſont-ils pas mêlés de peines? eſt-il beaucoup de gens qui ſoient contents de leur ſort? le genre humain n'eſt-il pas la victime continuelle des maux phyſiques & moraux? cette machine humaine, que l'on nous montre comme un chef d'œuvre de l'induſtrie du créateur, n'a-t-elle pas mille façons de ſe déranger? Serions-nous émerveillés de l'a-

dreſſe d'un Méchanicien qui nous feroit voir une machine compliquée prête à s'arrêter à tout moment, & qui finiroit au bout de quelque tems par ſe briſer d'elle-même?

§. 52.

On appelle *Providence* le ſoin généreux que la Divinité fait paroître en pourvoyant aux beſoins, & en veillant au bonheur de ſes créatures chéries. Mais, dès qu'on ouvre les yeux, on trouve que Dieu ne pourvoit à rien. La Providence s'endort ſur la portion la plus nombreuſe des habitans de ce monde; contre une très petite quantité d'hommes, que l'on ſuppoſe heureux, quelle foule immenſe d'infortunés gémiſſent ſous l'oppreſſion & languiſſent dans la miſere! des nations entieres ne ſont-elles pas forcées de s'arracher le pain de la bouche pour fournir aux extravagances de quelques ſombres tyrans qui ne ſont pas plus heureux que les eſclaves qu'ils écraſent?

En même tems que nos docteurs nous étalent avec emphaſe les bontés de la Providence, en même tems qu'ils nous exhortent à mettre en elle notre confiance; ne les voyons-nous pas s'écrier à la vue des cataſtrophes imprévues, que *la Providence ſe joue des vains projets des hommes*, qu'elle renverſe

leurs deſſeins, qu'elle ſe rit de leurs efforts; que ſa profonde ſageſſe ſe plaît à dérouter les eſprits des mortels? mais comment prendre confiance en une Providence maligne qui ſe rit, qui ſe joue du genre humain? Comment veut-on que j'admire la marche inconnue d'une ſageſſe cachée, dont la façon d'agir eſt inexplicable pour moi? Jugez-la par ſes effets, direz-vous; c'eſt par là que j'en juge; & je trouve que ces effets ſont tantôt utiles, & tantôt fâcheux pour moi.

ON croit juſtifier la Providence en diſant que dans ce monde il a beaucoup plus de biens que de maux pour chacun des individus de l'eſpece humaine. En ſuppoſant que les biens, dont cette Providence nous fait jouir ſont comme *cent*, & que les maux ſont comme *dix*, n'en réſultera-t-il pas toujours que contre cent degrés de bonté, la Providence poſſede un dixieme de malignité; ce qui eſt incompatible avec la perfection qu'on lui ſuppoſe.

TOUS les livres ſont remplis des éloges les plus flatteurs de la Providence, dont on vante les ſoins attentifs; il ſembleroit que, pour vivre heureux ici bas, l'homme n'auroit beſoin de rien mettre du ſien. Cependant ſans

ſon travail l'homme ſubſiſteroit à peine un jour. Pour vivre, je le vois obligé de ſuer, de labourer, de chaſſer, de pêcher, de travailler ſans relâche: ſans ces cauſes ſecondes, la cauſe premiere, au moins dans la plupart des contrées, ne pouvoiroit à aucuns de ſes beſoins. Si je porte mes regards ſur toutes les parties de ce globe, je vois l'homme ſauvage & l'homme civiliſé dans une lutte perpétuelle avec la Providence: il eſt dans la néceſſité de parer les coups qu'elle lui porte par les ouragans, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les ſéchereſſes & les accidents divers qui rendent ſi ſouvent tous ſes travaux inutiles. En un mot, je vois la race humaine continuellement occupée à ſe garantir des mauvais tours de cette Providence que l'on dit occupée du ſoin de ſon bonheur.

Un dévôt admiroit la Providence divine, pour avoir ſagement fait paſſer des rivieres par tous les endroits où les hommes ont placé de grandes villes. La façon de raiſonner de cet homme n'eſt-elle pas auſſi ſenſée que celle de tant de ſavants qui ne ceſſent de nous parler de *cauſes finales*, ou qui prétendent appercevoir clairement les vues bien-

faiſantes de Dieu dans la formation des choſes.

§. 53.

VOYONS-NOUS donc que la Providence divine ſe manifeſte d'une façon bien ſenſible dans la conſervation des ouvrages admirables dont on lui fait honneur ? Si c'eſt elle qui gouverne le monde, nous la trouvons autant occupée à détruire qu'à former, à exterminer qu'à produire. Ne fait-elle donc pas périr à chaque inſtant par milliers ces mêmes hommes, à la conſervation & au bien être deſquels on la ſuppoſe continuellement attentive ? A tout moment elle perd de vue ſa créature chérie : tantôt elle ébranle ſa demeure ; tantôt elle anéantit ſes moiſſons, tantôt elle inonde ſes champs ; tantôt elle les déſole par une ſéchereſſe brulante ; elle arme la nature entiere contre l'homme, elle arme l'homme lui même contre ſa propre eſpece ; elle finit communément par le faire expirer dans les douleurs. Eſt-ce donc là ce qu'on appelle conſerver l'univers ?

SI l'on enviſageoit ſans préjugé la conduite équivoque de la Providence, relativement à l'eſpece humaine, & à tous les êtres ſenſibles, on trouveroit que bien loin de

reſſembler à une mere tendre & ſoigneuſe, elle reſſemble plutot à ces meres dénaturées qui, oubliant ſur le champ les fruits infortunés de leurs amours lubriques, abandonnent leurs enfans dès qu'ils ſont nés, & qui, contentes de les avoir engendrés, les expoſent ſans ſecours aux caprices du ſort.

LES Hottentots, en celà bien plus ſages que d'autres nations qui les traitent de barbares, refuſent, dit-on, d'adorer Dieu, parce que *s'il fait ſouvent du bien, il fait ſouvent du mal.* Ce raiſonnement n'eſt-il pas plus juſte & plus conforme à l'expérience, que celui de tant d'hommes qui s'obſtinent à ne voir dans leur Dieu que bonté, que ſageſſe, que prévoyance; & qui refuſent de voir que les maux ſans nombre, dont ce monde eſt le Théâtre, doivent partir de la même main qu'ils baiſent avec tranſport.

§. 54.

LA Logique du bon-ſens nous apprend que l'on ne peut & ne doit juger d'une cauſe que par ſes effets. Une cauſe ne peut être réputée conſtamment bonne, que quand elle produit conſtamment des effets bons, utiles, agréables. Une cauſe qui produit &

du bien & du mal eſt une cauſe tantôt bonne, & tantôt mauvaiſe. Mais la Logique de la Théologie vient détruire tout celà. Selon elle, les phénomenes de la nature, ou les effets que nous voyons dans ce monde, nous prouvent l'exiſtence d'une cauſe infiniment bonne, & cette cauſe c'eſt Dieu. Quoique ce monde ſoit rempli de maux; quoique le déſordre y regne très ſouvent; quoique les hommes gémiſſent à tout moment du ſort qui les accable, nous devons être convaincus que ces effets ſont dûs à une cauſe bienfaiſante & immuable; & bien des gens le croient, ou font ſemblant de le croire!

TOUT ce qui ſe paſſe dans le monde nous prouve de la façon la plus claire qu'il n'eſt point gouverné par un être intelligent. Nous ne pouvons juger de l'intelligence d'un être que par la conformité des moyens qu'il emploie pour parvenir au but qu'il ſe propoſe. Le but de Dieu eſt, dit-on, le bonheur de notre eſpece: cependant une même néceſſité regle le ſort de tous les êtres ſenſibles, qui ne naiſſent que pour ſouffrir beaucoup, jouir peu & mourir. La coupe de l'homme eſt remplie de joie & d'amertume; par-tout le bien eſt à côté du mal; l'ordre eſt remplacé

par le désordre; la génération est suivie de ladestruction. Si vous me dites que les desseins de Dieu sont des mysteres, & que ses voies sont impossibles à démêler; je vous répondrai que, dans ce cas, il m'est impossible de juger si Dieu est intelligent.

## §. 55.

Vous prétendez que Dieu est immuable! mais qu'est-ce qui produit une instabilité continuelle dans ce monde, dont vous faites son empire? Est-il un état sujet à des révolutions plus fréquentes & plus cruelles que celui de ce monarque inconnu? Comment attribuer à un Dieu immuable, assez puissant pour donner la solidité à ses ouvrages, le gouvernement d'une nature où tout est dans une vicissitude continuelle? Si je crois voir un Dieu constant dans tous les effets avantageux pour mon espece, quel Dieu puis-je voir dans les disgraces continuelles dont mon espece est accablée? Vous me dites que ce sont nos péchés qui le forçent à punir; je vous répondrai que Dieu, selon vous-mêmes, n'est donc point immuable, puisque les péchés des hommes le forcent à changer de conduite à leur égard. Un être qui tantôt s'irrite, & tan-

& tantôt s'appaise, peut-il être constamment le même?

§. 56.

L'UNIVERS n'est que ce qu'il peut être: tous les êtres sensibles y jouissent & y souffrent, c'est-à-dire sont remués tantôt d'une façon agréable, & tantôt d'une façon désagréable. Ces effets sont nécessaires; ils résultent nécessairement de causes qui n'agissent que suivant leurs propriétés. Ces effets me plaisent ou me déplaisent nécessairement par une suite de ma propre nature. Cette même nature me force à éviter, à écarter & à combattre les uns, & à chercher, à desirer, à me procurer les autres. Dans un monde où tout est nécessaire, un Dieu qui ne remédie à rien, qui laisse aller les choses d'après leur cours nécessaire, est-il donc autre chose que le *Destin* ou la nécessité personnifiée? C'est un Dieu sourd qui ne peut rien changer à des loix générales auxquelles il est soumis lui-même. Que m'importe l'infinie puissance d'un être qui ne veut faire que très peu de choses en ma faveur? Où est l'infinie bonté d'un être, indifférent sur mon bonheur? A quoi me sert la faveur d'un être qui, pouvant me faire un bien infini, ne m'en fait pas même un fini?

§. 57.

LORSQUE nous demandons pourquoi ſous un Dieu bon il ſe trouve tant de miſérables ? on nous conſole en nous diſant que le monde actuel n'eſt qu'un paſſage, deſtiné à conduire l'homme à un monde plus heureux. On nous asſûre que la terre où nous vivons, eſt un ſéjour d'épreuve. Enfin on nous ferme la bouche en diſant que Dieu n'a pu communiquer à ſes créatures ni l'impaſſibilité, ni un bonheur infini, réſervés pour lui ſeul. Comment ſe contenter de ces réponſes ? 1o. L'exiſtence d'une autre vie n'a pour garant que l'imagination des hommes, qui, en la ſuppoſant, n'ont fait que réaliſer le deſir qu'ils ont de ſe ſurvivre à eux-mêmes, afin de jouir par la ſuite d'un bonheur plus durable & plus plus pur, que celui dont ils jouiſſent à préſent. 2o. Comment concevra-t-on qu'un Dieu, qui ſait tout & qui doit connoître à fond les diſpoſitions de ſes créatures, ait encore beſoin de tant d'épreuves pour s'aſſûrer de leurs diſpoſitions ? 3o. Suivant les calculs de nos chronologiſtes, la terre que nous habitons ſubſiſte depuis ſix ou ſept mille ans. Depuis ce tems les nations ont, ſous diverſes formes, éprouvé ſans ceſſe des viciſſitudes & des cala-

mités affligeantes : l'hiſtoire nous montre l'eſpece humaine tourmentée & déſolée de tout tems par des tyrans, des conquérans, des héros, des guerres, des inondations, des famines, des épidémies, &c. Des épreuves ſi longues ſont-elles donc de nature à nous inſpirer une confiance bien grande dans les vues cachées de la Divinité ? Tant de maux ſi conſtants nous donnent-ils une haute idée du ſort futur que ſa bonté nous prépare ? 4o. Si Dieu eſt auſſi bien diſpoſé qu'on l'aſſûre, ſans donner aux hommes un bonheur infini, n'auroit-il pas pu, du moins, leur communiquer le dégré de bonheur dont des êtres finis ſont ſuſceptibles ici bas ? Pour être heureux avons-nous donc beſoin d'un bonheur infini ou divin ? 5o. Si Dieu n'a pas pu rendre les hommes plus heureux qu'ils ne ſont ici bas, que deviendra l'eſpoir d'un *Paradis*, où l'on prétend que les élus jouiront à jamais d'un bonheur ineffable ? Si Dieu n'a ni pu ni voulu écarter le mal de la terre, le ſeul ſéjour que nous puiſſions connoître, quelle raiſon aurions-nous de préſumer qu'il pourra ou qu'il voudra écarter le mal d'un autre monde dont nous n'avons aucune idée ?

Il y a plus de deux mille ans que, ſuivant

Lactance, le ſage Epicure a dit „ ou Dieu „ veut empêcher le mal, & il ne peut y par„ venir; ou il le peut & ne le veut pas; où „ il ne le veut ni ne le peut, ou il le veut „ & le peut. S'il le veut ſans le pouvoir, il „ eſt impuiſſant: S'il le peut & ne le veut „ pas, il auroit une malice qu'on ne doit pas „ lui attribuer: S'il ne le peut ni ne le veut, „ il ſeroit à la fois impuiſſant & malin, & „ parconſéquent il ne ſeroit pas Dieu: S'il „ le veut & s'il le peut, d'où vient donc le „ mal, ou pourquoi ne l'empêche-t-il pas?" Depuis plus de deux mille ans, les bons eſprits attendent une ſolution raiſonnable de ces difficultés, & nos docteurs nous apprennent qu'elles ne ſeront levées que dans la vie future.

§. 58.

ON nous parle d'une prétendue *Echelle des êtres*. On ſuppoſe que Dieu a partagé ſes créatures en des claſſes différentes dans leſquelles chacune jouit du dégré de bonheur dont elles ſont ſuſceptibles. Selon cet arrangement romaneſque, depuis l'huître juſqu'aux anges céleſtes, tous les êtres jouiſſent d'un bien-être qui leur eſt propre. L'expérience contredit formellement cette ſublime

rêverie. Dans le monde où nous sommes, nous voyons tous les êtres sentans souffrir & vivre au milieu des dangers L'homme ne peut marcher sans blesser, tourmenter, écraser une multitude d'êtres sensibles qui se rencontrent sur son chemin, tandis que lui-même à chaque pas, est exposé à une foule de maux prévus ou imprévus qui peuvent le conduire à sa déstruction. L'idée seule de la mort ne suffit-elle pas pour le troubler au sein des jouissances les plus vives ? Pendant tout le cours de sa vie, il est en butte à des peines; il n'est pas sûr un moment de conserver son existence, à laquelle on le voit si fortement attaché, & qu'il regarde comme le plus grand présent de la Divinité.

## §. 59.

Le monde, dira-t on, a toute la perfection dont il étoit susceptible : par la raison même que le monde n'étoit pas le Dieu qui l'a fait, il a fallu qu'il eût & de grandes qualités & de grands défauts. Mais nous répondrons que le monde, devant nécessairement avoir de grands défauts, il eût été plus conforme à la nature d'un Dieu bon, de ne point créer un monde qu'il ne pou-

voit rendre complettement heureux. Si Dieu, qui étoit, ſelon vous, ſouverainement heureux avant le monde créé, eût continué d'être ſouverainement heureux ſans le monde créé, que ne demeuroit-il en repos? pourquoi faut-il que l'homme ſouffre? pourquoi faut-il que l'homme exiſte? qu'importe ſon exiſtence à Dieu? de rien ou de quelque choſe? Si ſon exiſtence ne lui eſt point utile ou néceſſaire, que ne le laiſſoit-il dans le néant? Si ſon exiſtence eſt néceſſaire à ſa gloire, il avoit donc beſoin de l'homme, il lui manquoit quelque choſe avant que cet homme exiſtât? On peut pardonner à un ouvrier maladroit de faire un ouvrage imparfait, car il faut qu'il travaille bien ou mal, ſous peine de mourir de faim: cet ouvrier eſt excuſable, mais votre Dieu ne l'eſt point; ſelon vous, il ſe ſuffit à lui même, dans ce cas, pourquoi fait-il des hommes? Il a, ſelon vous, tout ce qu'il faut pour rendre les hommes heureux, pourquoi donc ne le fait-il pas? Concluez que votre Dieu a plus de malice que de bonté; à moins que vous ne conſentiez à dire que Dieu a été néceſſité de faire ce qu'il a fait, ſans pouvoir le faire autrement: cependant vous aſſûrez que votre Dieu eſt li-

bre : vous dites aussi qu'il est immuable, quoique commençant dans le tems, & cessant dans le tems, d'exercer sa puissance, ainsi que tous les êtres inconstants de ce monde. O Théologiens! vous avez fait de vains efforts pour affranchir votre Dieu de tous les défauts de l'homme, il est toujours resté à ce Dieu si parfait, *un bout de l'oreille* humaine.

§. 60.

„ DIEU n'est-il pas le maître de ses gra-
„ ces? N'est-il pas en droit de disposer de
„ de son bien? Ne peut-il pas le reprendre?
„ Il n'appartient point à sa créature de lui
„ demander raison de sa conduite; il peut
„ disposer à son gré des ouvrages de ses
„ mains; souverain absolu des mortels il
„ distribue le bonheur ou le malheur suivant
„ son bon plaisir." Voilà les solutions que les Théologiens nous donnent pour nous consoler des maux que Dieu nous fait. Nous leur dirons qu'un Dieu, qui seroit infiniment bon, ne seroit point *le maître de ces graces*, mais seroit par sa nature même obligé de les répandre sur ses créatures: nous leur dirons qu'un être vraiment bienfaisant, ne se croit pas en droit de s'abstenir de faire du bien: nous leur dirons qu'un être vraiment géné-

reux, ne reprend pas ce qu'il a donné, & que tout homme qui le fait, dispense de la reconnoissance & n'est pas en droit de se plaindre d'avoir fait des ingrats.

COMMENT concilier la conduite arbitraire & bizarre que les Théologiens prêtent à Dieu, avec la Religion, qui suppose un pacte ou des engagements réciproques entre ce Dieu & les hommes? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, celles-ci de leur côté ne peuvent rien devoir à leur Dieu. Toute Religion est fondée sur le bonheur que les hommes se croient en droit d'attendre de la Divinité qui est supposée leur dire *aimez-moi*; *adorez moi*; *obéissez-moi*, *& je vous rendrai heureux*. Les hommes de leur côté lui disent, *rendez-nous heureux*, *soyez fidelle à vos promesses*, *& nous vous aimerons*, *nous vous adorerons*, *nous obéirons à vos loix*. En négligeant le bonheur de ses créatures, en distribuant ses faveurs & ses graces suivant sa fantaisie, en reprenant ses dons, Dieu ne rompt-il pas le pacte qui sert de base à toute Religion?

Cicéron a dit avec raison, que *si Dieu ne se rend pas agréable à l'homme*, *il ne peut être son Dieu*. (4) La bonté constitue la Divinité:

(4) *Nisi Deus homini placuerit*, *Deus non erit*.

cette bonté ne peut ſe manifeſter à l'homme que par les biens qu'il éprouve; dès qu'il eſt malheureux, cette bonté diſparoît, & fait disparoître en même tems la Divinité. Une bonté infinie ne peut être ni limitée, ni partiale, ni excluſive. Si Dieu eſt infiniment bon, il doit le bonheur à toutes ſes créatures; un ſeul être malheureux ſuffiroit pour anéantir une bonté ſans bornes. Sous un Dieu infiniment bon & puiſſant, eſt-il poſſible de concevoir qu'un ſeul homme puiſſe ſouffrir? un animal, un ciron qui ſouffrent, fourniſſent des arguments invincibles contre la Providence divine & ſes bontés infinies.

## §. 61.

Suivant les Théologiens, les afflictions & les maux de cette vie ſont des châtiments que les hommes coupables s'attirent de la part de la Divinité. Mais pourquoi les hommes ſont-ils coupables? Si Dieu eſt tout puiſſant lui en coûte-t-il plus de dire, que tout en ce monde demeure dans l'ordre, que tous mes ſujets ſoient bons, innocents, fortunés, que de dire, *que tout exiſte*? Etoit-il plus difficile à ce Dieu de bien faire ſon ouvrage, que de le faire ſi mal? Y avoit-il plus loin de la non-

existence des êtres à leur existence sage & heureuse, que de leur non-existence à leur existence insensée & misérable ?

La Religion nous parle d'un *enfer*, c'est-à-dire d'un séjour affreux où, nonobstant sa bonté, Dieu réserve des tourmens infinis au plus grand nombre des hommes. Ainsi après avoir rendu les mortels très malheureux en ce monde, la Religion leur fait entrevoir que Dieu pourra bien les rendre encore plus malheureux dans un autre ! On s'en tire en disant que pour lors la bonté de Dieu fera place à sa justice. Mais une bonté qui fait place à la cruauté la plus terrible, n'est pas une bonté infinie. D'ailleurs un Dieu qui, après avoir été infiniment bon, devient infiniment méchant, peut-il être regardé comme un être immuable ? Un Dieu rempli d'une fureur implacable, est-il un Dieu dans lequel on puisse retrouver l'ombre de la clémence ou de la bonté ?

§. 62.

La justice divine, telle que nos Docteurs la peignent, est sans doute une qualité bien propre à nous faire chérir la Divinité ! d'après les notions de la Théologie moderne, il paroit évident que Dieu n'a créé le plus

grand nombre des hommes que dans la vue de les mettre à portée d'encourir des ſupplices éternels. N'eût-il donc pas été plus conforme à la bonté, à la raiſon, à l'équité de ne créer que des pierres ou des plantes, & de ne point créer des êtres ſenſibles, que de former des hommes, dont la conduite, en ce monde, pouvoit leur attirer, dans l'autre, des châtiments ſans fin ? Un Dieu aſſez perfide & malin pour créer un ſeul homme, & pour le laiſſer enſuite expoſé au péril de ſe damner, ne peut pas être regardé comme un être parfait, mais comme un monſtre de déraiſon, d'injuſtice, de malice & d'atrocité. Bien loin de compoſer un Dieu parfait, les Théologiens n'ont formé que le plus imparfait des êtres.

Suivant les notions Théologiques Dieu reſſembleroit à un tyran qui, ayant fait crever les yeux au plus grand nombre de ſes eſclaves, les renfermeroit dans un cachot où, pour ſe donner du paſſe tems, il obſerveroit *incognito* leur conduite par une trappe, afin d'avoir occaſion de punir cruellement tous ceux qui, en marchant, ſe ſeroient heurtés les uns les autres; mais qui récompenſeroit magnifiquement le petit nombre de ceux à qui il auroit

laiſſé la vue, pour avoir eu l'adreſſe d'éviter la rencontre de leurs camarades. Telles ſont les idées que le dogme de la *prédeſtination gratuite* nous donne de la Divinité!

QUOIQUE les hommes ſe tuent de nous répéter que leur Dieu eſt infiniment bon, il eſt évident qu'au fond ils n'en peuvent rien croire. Comment aimer ce qu'on ne connoit pas? Comment aimer un être dont l'idée n'eſt propre qu'à jetter dans l'inquiétude & le trouble? Comment aimer un être que tout ce qu'on en dit, conſpire à rendre ſouverainement haïſſable?

§. 63.

BIEN des gens nous font une diſtinction ſubtile entre la Religion véritable & la *ſuperſtition*; ils nous diſent que celle-ci n'eſt qu'une crainte lâche & déréglée de la Divinité. Que l'homme vraiment Religieux a de la confiance en ſon Dieu, & l'aime ſincérement, au lieu que le ſuperſtitieux ne voit en lui qu'un ennemi, n'a nulle confiance en lui, & ſe le repréſente comme un tyran ombrageux, cruel, avare de ſes bienfaits, prodigue de ſes châtiments. Mais au fond toute Religion ne nous donne-t-elle pas ces mêmes idées de Dieu? En même tems que l'on

nous dit que Dieu eſt infiniment bon, ne nous répete-t-on pas ſans ceſſe qu'il s'irrite très aiſément, qu'il n'accorde ſes graces qu'à peu de gens, qu'il châtie avec fureur ceux à qui il ne lui a pas plû de les accorder ?

§. 64.

Si l'on prend ſes idées de Dieu dans la nature des choſes, où nous trouvons un mêlange & de biens & de maux ; ce Dieu, d'après le bien & le mal que nous éprouverons, doit naturellement nous paroître capricieux, inconſtant, tantôt bon, tantôt méchant, & par là même, au lieu d'exciter notre amour, il doit faire naître la défiance, la crainte, l'incertitude dans nos cœurs. Il n'y a donc point de différence réelle entre la Religion naturelle & la ſuperſtition la plus ſombre & la plus ſervile. Si le Théiſte ne voit Dieu que du beau côté, le ſuperſtitieux l'enviſage du côté le plus hideux. La folie de l'un eſt gaie, la folie de l'autre eſt lugubre, mais tous deux ſont également en délire.

§. 65.

Si je puiſe mes idées de Dieu dans la Théologie, Dieu ne ſe montre à moi que

sous les traits les plus propres à repousser l'amour. Les dévôts, qui nous disent qu'ils aiment sincérement leur Dieu, sont ou des menteurs ou des foux qui ne voient leur Dieu que de profil. Il est impossible d'aimer un être, dont l'idée n'est propre qu'à exciter la terreur, dont les jugements font frémir. Comment envisager sans allarmes un Dieu que l'on suppose assez barbare pour pouvoir nous damner?

Qu'on ne nous parle point d'une crainte *filiale*, ou d'une crainte respectueuse & mêlée d'amour, que les hommes doivent avoir pour leur Dieu. Un fils ne peut aucunement aimer son pere, quand il le sait assez cruel pour lui infliger des tourmens recherchés, afin de le punir des moindres fautes qu'il pourroit avoir commises. Nul homme sur la terre ne peut avoir la moindre étincelle d'amour pour un Dieu qui réserve des châtiments, infinis pour la durée & la violence, aux quatre-vingt dix-neuf centiemes de ses enfants.

§ 66.

Les inventeurs du dogme de l'éternité des peines de l'enfer, ont fait du Dieu, qu'ils disent si bon, le plus détestable des êtres. La

cruauté dans les hommes, eſt le dernier terme de la méchanceté ; il n'eſt point d'ame ſenſible qui ne ſoit émue & revoltée au récit ſeul des tourmens qu'éprouve le plus grand des malfaiteurs ; mais la cruauté eſt encore bien plus capable d'indigner, quand on la juge gratuite ou dépourvue de motifs. Les tyrans les plus ſanguinaires, les Caligulas, les Nérons, les Domitiens avoient au moins des motifs quelconques pour tourmenter leurs victimes, & pour inſulter à leurs ſouffrances ; ces motifs étoient, ou leur propre ſûreté, ou la fureur de la vengeance, ou le deſſein d'épouvanter par des exemples terribles, ou, peut-être, la vanité de faire parade de leur puiſſance & le deſir de ſatisfaire une curioſité barbare. Un Dieu peut-il avoir aucuns de ces motifs ? En tourmentant les victimes de ſa colere, il puniroit des êtres qui n'ont pu réellement ni mettre en danger ſon pouvoir inébranlable, ni troubler ſa félicité que rien ne peut altérer. D'un autre côté les ſupplices de l'autre vie ſeroient inutiles aux vivants, qui n'en peuvent être les témoins. Ces ſupplices ſeroient inutiles aux damnés, puiſqu'en enfer on ne ſe convertit plus, & que le tems des miſéricordes eſt paſſé. D'où il

ſuit que Dieu dans l'exercice de ſa vengeance éternelle n'auroit d'autre but que de s'amuſer & d'inſulter à la foibleſſe de ſes créatures.

J'EN appelle au genre humain entier. Eſt-il dans la nature un homme qui ſe ſente asſez cruel, pour vouloir de ſang froid tourmenter, je ne dis pas ſon ſemblable, mais un être ſenſible quelconque, ſans émolument, ſans profit, ſans curioſité, ſans avoir rien à craindre ? Concluez donc, ô Théologiens! que, ſelon vos principes mêmes, votre Dieu eſt infiniment plus méchant que le plus méchant des hommes.

Vous me direz, peut-être, que *des offenſes infinies méritent des châtiments infinis* : & moi je vous dirai que l'on n'offenſe point un Dieu dont le bonheur eſt infini. Je vous dirai de plus que les offenſes des êtres finis ne peuvent être infinies. Je vous dirai qu'un Dieu qui ne veut pas qu'on l'offenſe, ne peut pas conſentir à faire durer les offenſes de ſes créatures pendant l'éternité. Je vous dirai qu'un Dieu infiniment bon ne peut pas être infiniment cruel, ni accorder à ſes créatures une durée infinie, uniquement, pour ſe donner le plaiſir de les tourmenter ſans fin.

IL

IL n'y a que la barbarie la plus ſauvage; il n'y a que la plus inſigne fourberie; il n'y a que l'ambition la plus aveugle qui aient pu faire imaginer le dogme de l'éternité des peines. S'il exiſtoit un Dieu que l'on pût offenſer ou blaſphêmer, il n'y auroit pas ſur la terre de plus grands blaſphêmateurs que ceux qui oſent dire que ce Dieu eſt un tyran aſſez pervers, pour ſe complaire pendant l'éternité aux tourments inutiles de ſes foibles créatures.

§. 67.

PRÉTENDRE que Dieu peut s'offenſer des actions des hommes, c'eſt anéantir toutes les idées que l'on s'efforce d'ailleurs de nous donner de cet être. Dire que l'homme peut troubler l'ordre de l'univers, qu'il peut allumer la foudre dans la main de ſon Dieu; qu'il peut dérouter ſes projets, c'eſt dire que l'homme eſt plus fort que ſon Dieu, qu'il eſt l'arbitre de ſa volonté, qu'il dépend de lui d'altérer ſa bonté & de la changer en cruauté. La Théologie ne fait ſans ceſſe que détruire d'une main ce qu'elle bâtit de l'autre! Si toute Religion eſt fondée ſur un Dieu qui s'irrite & qui s'appai-

ſe, toute Religion eſt fondée ſur une contradiction palpable.

TOUTES les Religions s'accordent à nous exalter la ſageſſe & la puiſſance infinies de la Divinité, mais dès qu'elles nous expoſent ſa conduite, nous n'y trouvons qu'imprudence, que défaut de prévoyance, que foibleſſe & folie. Dieu, dit-on, a créé le monde pour lui-même, & juſqu'ici jamais il n'a pu parvenir à s'y faire convenablement honorer. Dieu a créé les hommes afin d'avoir dans ſes états des ſujets qui lui rendiſſent leurs hommages, & nous voyons ſans ceſſe les hommes révoltés contre lui!

§. 68.

ON ne ceſſe de nous vanter les perfections divines, & dès que nous en demandons les preuves, on nous montre ſes ouvrages dans leſquels on aſſûre que ces perfections ſont écrites en caracteres ineffaçables. Tous ces ouvrages ſont pourtant imparfaits & périſſables; l'homme, que l'on ne ceſſe de regarder comme le chef d'œuvre, comme l'ouvrage le plus merveilleux de la Divinité, eſt rempli d'imperfections qui le rendent déſagréable aux yeux de l'ouvrier tout puiſſant

qui l'a formé ; cet ouvrage ſurprenant devient ſouvent ſi révoltant & ſi odieux pour ſon auteur, qu'il ſe trouve obligé de le jetter au feu. Mais ſi l'ouvrage le plus rare de la Divinité eſt imparfait, par où pourrions-nous juger des perfections divines ? Un ouvrage dont l'auteur eſt lui-même ſi peu content peut-il nous faire admirer l'habileté de ſon ouvrier ? L'homme phyſique eſt ſujet à mille infirmités, à des maux ſans nombre, à la mort. L'homme moral eſt rempli de défauts, & cependant on ſe tue de nous dire qu'il eſt le plus bel ouvrage du plus parfait des êtres !

§. 69.

En créant des êtres plus parfaits que les hommes, il paroît que Dieu n'a jadis pas mieux réuſſi, ni donné des preuves plus fortes de ſa perfection. Ne voyons-nous pas dans pluſieurs Religions que des *anges*, des eſprits purs, ſe ſont révoltés contre leur maître, & même ont prétendu le chaſſer de ſon Trône ? Dieu s'eſt propoſé le bonheur & des anges & des hommes, & jamais il n'a pu parvenir à rendre heureux ni les anges ni les hommes : l'orgueil, la malice, les péchés, les imperfections des créatures ſe ſont tou-

jours opposés aux volontés du créateur parfait.

§. 70.

TOUTE Religion est visiblement fondée sur le principe que *Dieu propose & l'homme dispose*. Toutes les Théologies du monde nous montrent un combat inégal entre la Divinité d'une part & ses créatures de l'autre. Dieu ne s'en tire jamais à son honneur: malgré sa toute puissance il ne peut venir à bout de rendre les ouvrages de ses mains tels qu'il voudroit qu'ils fussent. Pour comble d'absurdité, il est une Religion qui prétend que Dieu lui-même est mort pour réparer la race humaine, & malgré cette mort les hommes ne font rien moins que ce que Dieu desireroit!

§. 71.

RIEN de plus extravagant que le rôle, qu'en tout pays, la Théologie fait jouer à la Divinité; si la chose étoit réelle, on seroit forcé de voir en elle le plus capricieux & le plus insensé des êtres. On seroit obligé de croire que Dieu n'a fait le monde que pour être le théâtre de ses guerres déshonorantes avec ses créatures; qu'il n'a créé des anges, des hommes, des démons, des esprits malins

que pour ſe faire des adverſaires contre lesquels il pût exercer ſon pouvoir. Il les rend libres de l'offenſer, aſſez malins pour dérouter ſes projets, aſſez opiniâtres pour ne jamais ſe rendre; le tout pour avoir le plaiſir de ſe fâcher, de s'appaiſer, de ſe réconcilier & de réparer le déſordre qu'ils ont fait. En formant tout d'un coup ſes créatures telles qu'elles devoient être pour lui plaire, que de peines la Divinité ne ſe ſeroit-elle pas épargnées! ou du moins que d'embarras n'eût-elle pas ſauvés à ſes Théologiens!

Suivant tous les ſyſtêmes religieux de la terre, Dieu ne ſemble occupé qu'à ſe faire du mal à lui-même: il en uſe comme ces charlatans qui ſe font de grandes bleſſures, pour avoir occaſion de montrer au public la bonté de leur onguent. Nous ne voyons pourtant pas que juſqu'ici la Divinité ait encore pu ſe guérir radicalement du mal qu'elle ſe fait faire par les hommes.

§. 72.

Dieu eſt l'auteur de tout: cependant on nous aſſûre que le mal ne vient point de Dieu. D'où vient-il donc? des hommes. Mais qui a fait les hommes? c'eſt Dieu. C'eſt

donc de Dieu que vient le mal. S'il n'eût pas fait les hommes tels qu'ils ſont, le mal moral ou le péché n'exiſteroit pas dans le monde. C'eſt donc à Dieu qu'il faut s'en prendre de ce que l'homme eſt ſi pervers. Si l'homme a le pouvoir de mal faire ou d'offenſer Dieu, nous ſommes forcés d'en conclure que Dieu veut être offenſé; que Dieu, qui a fait l'homme, a réſolu que le mal ſe fît par l'homme; ſans celà l'homme ſeroit un effet contraire à la cauſe de laquelle il tient ſon être.

§. 73.

L'ON attribue à Dieu la faculté de prévoir, ou de ſavoir d'avance, tout ce qui doit arriver dans le monde; mais cette preſcience ne peut gueres tourner à ſa gloire ni le mettre à couvert des reproches que les hommes pourroient légitimement lui faire. Si Dieu a la preſcience de l'avenir, n'a-t-il pas dû prévoir la chûte de ſes créatures qu'il avoit deſtinées au bonheur? S'il a réſolu dans ſes decrets de permettre cette chûte, c'eſt ſans doute parce qu'il a voulu que cette chûte eût lieu, ſans celà cette chûte ne ſeroit point arrivée. Si la preſcience divine des péchés de ſes créatures avoit été néceſſaire ou for-

cée, on pourroit ſuppoſer que Dieu a été contraint par ſa juſtice de punir les coupables: mais Dieu, jouiſſant de la faculté de tout prévoir, & de la puiſſance de tout prédéterminer, ne dépendoit-il pas de lui de ne pas s'impoſer à lui-même des loix cruelles, ou du moins ne pouvoit-il pas ſe diſpenſer de créer des êtres qu'il pouvoit être dans le cas de punir & de rendre malheureux par un décret ſubſéquent? Qu'importe que Dieu ait deſtiné les hommes au bonheur ou au malheur par un decret antérieur, effet de ſa preſcience, ou par un décret poſtérieur, effet de ſa juſtice? L'arrangement de ſes décrets change-t-il quelque choſe au ſort des malheureux? Ne feront-ils pas également en droit de ſe plaindre d'un Dieu qui pouvant les laiſſer dans le néant, les en a pourtant tirés, quoiqu'il prévît très bien que ſa juſtice le forceroit tôt ou tard à les punir?

§. 74.

„ L'HOMME, dites-vous, en ſortant des „ mains de Dieu étoit pur, innocent & „ bon, mais ſa nature s'eſt corrompue en „ punition du péché." Si l'homme a pu pécher, même au ſortir des mains de Dieu,

ſa nature n'étoit donc pas parfaite ? Pourquoi Dieu a-t il permis qu'il péchât & que ſa nature ſe corrompît ? Pourquoi Dieu l'a-t-il laiſſé ſéduire, ſachant bien qu'il ſeroit trop foible pour réſiſter au tentateur ? Pourquoi Dieu a-t-il créé un *Satan*, un eſprit malin, un tentateur ? Pourquoi Dieu, qui vouloit tant de bien au genre humain, n'a-t-il pas anéanti une fois pour toutes tant de mauvais génies que leur nature rend ennemis de notre bonheur ? Ou plutôt, pourquoi Dieu a-t-il créé des mauvais génies, dont il devoit prévoir les victoires & les influences terribles ſur toute la race humaine ? Enfin par quelle fatalité dans toutes les Religions du monde le mauvais principe a-t-il un avantage ſi marqué ſur le bon principe, ou ſur la Divinité ?

§. 75.

On raconte un trait de ſimplicité qui fait honneur au bon cœur d'un Moine Italien. Ce bon homme, prêchant un jour, ſe crut obligé d'annoncer à ſon auditoire que, graces au ciel, à force d'y rêver, il avoit enfin découvert un moyen ſûr de rendre tous les hommes heureux. „ Le Diable, diſoit-il, „ ne tente les hommes que pour avoir en „ enfer des compagnons de ſon malheur,

„ adreſſons-nous donc au pape, qui poſſede „ les clefs & du paradis & de l'enfer; en- „ gageons-le à prier Dieu à la tête de tou- „ te l'égliſe, de vouloir bien ſe réconcilier „ avec le Diable, le reprendre en faveur, „ le rétablir dans ſon premier rang, ce qui „ ne peut manquer de mettre fin à ſes pro- „ jets ſiniſtres contre le genre humain " Le bon moine ne voyoit, peut-être, pas que le Diable eſt pour le moins auſſi utile que Dieu aux miniſtres de la Religion; ceux-ci ſe trouvent trop bien de leurs brouilleries, pour ſe prêter à un accommodement entre deux ennemis, ſur les combats deſquels leur exiſtence & leurs revenus ſont fondés. Si les hommes ceſſoient d'être tentés & de pécher, le miniſtere des prêtres leur deviendroit inutile. Le *Manichéisme* eſt évidemment le pivôt de toutes les religions: mais, par malheur, le diable, inventé pour juſtifier la Divinité du ſoupçon de malice, nous prouve à tout moment l'impuiſſance ou la maladreſſe de ſon céleſte adverſaire.

§ 76.

LA nature de l'homme a dû, dit-on, néceſſairement ſe corrompre; Dieu n'a pu lui communiquer *l'impeccabilité* qui eſt une por-

tion inaliénable de la perfection divine. Mais si Dieu n'a pu rendre l'homme impeccable, pourquoi s'est-il donné la peine de créer l'homme, dont la nature devoit nécessairement se corrompre, & qui, conséquemment, devoit nécessairement offenser Dieu? D'un autre côté, si Dieu lui-même n'a pu rendre la nature humaine impeccable, de quel droit punit-il les hommes de n'être point impeccables? Ce ne peut être que par le droit du plus fort; mais le droit du plus fort s'appelle violence, & la violence ne peut convenir au plus juste des êtres. Dieu seroit souverainement injuste, s'il punissoit les hommes de n'avoir point en partage les perfections divines, ou pour ne pouvoir pas être des Dieux comme lui.

Dieu n'auroit-il pas pu du moins communiquer à tous les hommes la sorte de perfection, dont leur nature est susceptible? Si quelques hommes sont bons, ou se rendent agréables à leur Dieu, pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas fait la même grace, ou donné les mêmes dispositions à tous les êtres de notre espece? Pourquoi le nombre des méchants excede-t-il si fort le nombre des gens de bien? Pourquoi, contre un ami, Dieu trou-

ve-t-il dix mille ennemis dans un monde, qu'il ne tenoit qu'à lui de peupler d'honnêtes gens ? S'il eſt vrai que dans le ciel Dieu ait le projet de ſe former une cour de ſaints, d'élus ou d'hommes qui auront vécu ſur la terre conformément à ſes vues, n'eût-il pas eu une cour plus nombreuſe, plus brillante, plus honorable pour lui, s'il l'eût compoſée de tous les hommes à qui, en les créant, il pouvoit accorder le degré de bonté néceſſaire pour parvenir au bonheur éternel? Enfin n'étoit-il pas plus court de ne point tirer l'homme du néant, que de le créer pour en faire un être plein de défauts, rebelle à ſon créateur, perpétuellement expoſé à ſe perdre lui-même par un abus fatal de ſa liberté?

Au lieu de créer des hommes, un Dieu parfait n'auroit dû créer que des anges bien dociles & ſoumis. Les anges, dit on, ſont libres, quelques-uns d'entre eux ont péché: mais au moins tous n'ont pas péché; tous n'ont point abuſé de leur liberté pour ſe révolter contre leur maître. Dieu n'auroit-il pas pu ne créer que des anges de la bonne eſpece? Si Dieu a créé des anges qui n'ont pas péché, ne pouvoit-il pas créer des hommes impeccables, ou qui jamais n'abuſaſſent

de leur liberté pour mal faire ? Si les élus ſont incapables de pécher dans le ciel, Dieu n'auroit-il pas pu faire des hommes impeccables ſur la terre ?

§. 77.

ON ne manque pas de nous dire que l'énorme diſtance qui ſépare Dieu & les hommes, fait que néceſſairement la conduite de ce Dieu eſt un myſtere pour nous, & que nous ne pouvons avoir le droit d'interroger notre maître. Cette réponſe eſt-elle donc ſatisfaiſante ? Puiſqu'il s'agit, ſelon vous, de mon bonheur éternel, ne ſuis-je donc pas en droit d'examiner la conduite de Dieu lui-même ? Ce n'eſt qu'en vue du bonheur que les hommes en eſperent, qu'ils ſont ſoumis à l'empire d'un Dieu. Un deſpote à qui les hommes ne ſe ſoumettroient que par la crainte, un maître que l'on ne peut interroger, un ſouverain totalement inacceſſible, ne peut mériter les hommages des êtres intelligents. Si la conduite de Dieu eſt un myſtere pour moi, elle n'eſt point faite pour moi. L'homme ne peut ni adorer, ni admirer, ni reſpecter, ni imiter une conduite, dans laquelle tout eſt impoſſible à concevoir, ou dont il ne peut ſouvent ſe faire que des idées révol-

tantes. A moins qu'on ne prétende qu'il faut adorer toutes les chofes que l'on eft forcé d'ignorer, & que tout ce qu'on n'entend pas devient dès lors admirable.

PRETRES ! vous nous criez fans ceffe que les deffeins de Diéu font impénétrables ; que *fes voies ne font pas nos voies* ; *que fes penfées ne font pas nos penfées* ; que c'eft une folie de fe plaindre de fon adminiftration, dont les motifs & les refforts nous font entiérement inconnus : qu'il y a de la témérité à taxer fes jugements d'être injuftes, parce qu'ils font incompréhenfibles pour nous. Mais ne voyez-vous pas qu'en parlant fur ce ton, vous détruifez de vos propres mains tous vos profonds fyftêmes qui n'ont pour but que de nous expliquer les voies de la Divinité, que vous dites *impénétrables* ? Ces jugemens, ces voies & ces deffeins, les avez-vous donc pénétrés ? Vous n'ofez pas le dire, & quoique vous en raifonniez fans fin, vous ne les comprenez pas plus que nous. Si par hazard vous connoiffez le plan de Dieu que vous nous faites admirer, tandis que bien des gens le trouvent fi peu digne d'un être jufte, bon, intelligent, raifonnable ; ne dites plus que ce plan eft *impénétrable*. Si vous l'ignorez com-

me nous, ayez quelque indulgence pour ceux qui confessent ingénûment qu'ils n'y comprennent rien, ou qu'ils n'y voient rien de divin. Cessez de persécuter pour des opinions, auxquelles vous n'entendez rien vous-mêmes; cessez de vous déchirer les uns les autres pour des rêves & des conjectures, que tout semble contredire. Parlez-nous de choses intelligibles & vraiment utiles pour l'homme, & ne nous parlez plus des voies *impénétrables* d'un Dieu, sur lesquelles vous ne faites que balbutier & vous contredire.

En nous parlant sans cesse des profondeurs immenses de la sagesse Divine; en nous défendant de sonder des àbîmes; en nous disant qu'il y a de l'insolence à citer Dieu au tribunal de notre chétive raison; en nous faisant un crime de juger notre maître, les Théologiens ne nous apprennent rien, que l'embarras où ils se trouvent, quand il s'agit de rendre compte de la conduite d'un Dieu; qu'ils ne trouvent merveilleuse, que parce qu'ils sont dans l'impossibilité totale d'y rien comprendre eux-mêmes.

§. 78.

Le mal physique passe communément pour

être la punition du péché. Les calamités, les maladies, les famines, les guerres, les tremblemens de terre sont des moyens dont Dieu se sert pour châtier les hommes pervers. Ainsi l'on ne fait pas difficulté d'attribuer ces maux, à la sévérité d'un Dieu juste & bon. Cependant ne voyons-nous pas ces fléaux tomber indistinctement sur les bons & sur les méchants, sur les impies & sur les dévots, sur les innocens & sur les coupables? Comment veut-on nous faire admirer dans ce procédé la justice & la bonté d'un être, dont l'idée paroît si consolante à tant de malheureux? Il faut sans doute que ces malheureux aient le cerveau troublé par leurs infortunes, puisqu'ils oublient que leur Dieu est l'arbitre des choses, le dispensateur unique des événemens de ce monde; dans ce cas ne seroit-ce pas à lui qu'ils devroient s'en prendre des maux, dont ils voudroient se consoler entre ses bras? Pere infortuné! tu te consoles dans le sein de la Providence de la perte d'un enfant chéri, ou d'une épouse qui faisoit ton bonheur! hélas! ne vois-tu pas que ton Dieu les a tués? Ton Dieu t'a rendu misérable, & tu veux que ton Dieu te console des coups affreux qu'il t'a portés?

Les notions fantasques ou surnaturelles de la Théologie ont réussi tellement à renverser dans l'esprit humain les idées les plus simples, les plus claires, les plus naturelles; que les dévots, incapables d'accuser Dieu de malice, s'accoutument à regarder les plus tristes coups du sort comme des preuves indubitables de la bonté céleste. Sont-ils dans l'affliction, on leur ordonne de croire que Dieu les aime, que Dieu les visite, que Dieu veut les éprouver. Ainsi la Religion est parvenue à changer le mal en bien! un profane disoit avec raison, *Si le bon Dieu traite ainsi ceux qu'il aime, je le prie très instamment de ne point songer à moi.*

Il a fallu que les hommes eussent pris des notions bien sinistres & bien cruelles de leur Dieu, qu'ils disent si bon, pour se persuader que les calamités les plus affreuses & les afflictions les plus cuisantes sont des signes de sa faveur! un génie malfaisant, un démon seroit-il donc plus ingénieux à tourmenter ses ennemis, que ne l'est quelquefois le Dieu de la bonté, si souvent occupé à faire sentir ses rigueurs à ses plus chers amis?

§. 79. Que

§. 79.

QUE dirions-nous d'un pere qu'on nous aſſûreroit veiller ſans relâche à la conſervation & au bien-être de ſes enfants foibles & ſans prévoyance, & qui pourtant leur laiſſeroit la liberté d'errer à l'aventure au milieu des rochers, des précipices & des eaux; qui ne les empêcheroit que rarement de ſuivre leurs appétits déſordonnés; qui leur permettroit de manier, ſans précaution, des armes meurtrieres, au riſque de s'en bleſſer griévement? Que penſerions-nous de ce même pere ſi, au lieu de s'en prendre à lui-même du mal qui ſeroit arrivé à ſes pauvres enfans, il les puniſſoit de leurs écarts, de la façon la plus cruelle? Nous dirions, avec raiſon, que ce pere eſt un fou qui joint l'injuſtice à la ſotiſe.

UN Dieu qui punit les fautes qu'il auroit pu empêcher eſt un être qui manque & de ſageſſe, & de bonté, & d'équité. Un Dieu prévoyant préviendroit le mal, &, par là même, ſe verroit diſpenſé de le punir. Un Dieu bon ne puniroit pas des foibleſſes qu'il ſçauroit inhérentes à la nature humaine. Un Dieu juſte, s'il a fait l'homme, ne puniroit pas l'homme de ne l'avoir pas fait aſſez fort

pour résister à ses desirs. Punir la foiblesse, c'est la plus injuste des tyrannies. N'est-ce pas calomnier un Dieu juste, que de dire qu'il punit les hommes de leurs fautes, même dans la vie présente? Comment puniroit-il des êtres qu'il ne tiendroit qu'à lui de corriger, & qui, tant qu'ils n'ont pas reçu la *grace*, ne peuvent agir autrement qu'ils ne font.

Suivant les principes des Théologiens eux-mêmes, l'homme, dans son état actuel de corruption, ne peut faire que du mal, puisque sans la grace divine il n'a jamais la force de faire le bien: or si la nature de l'homme, abandonnée à elle-même, ou destituée des secours divins, le détermine nécessairement au mal, ou le rend incapable de faire le bien, que devient le *libre arbitre* de l'homme? D'après de tels principes, l'homme ne peut ni mériter ni démériter: en récompensant l'homme du bien qu'il fait, Dieu ne feroit que se récompenser lui-même; en punissant l'homme du mal qu'il fait, Dieu le puniroit de ne lui avoir pas donné la grace, sans laquelle il étoit dans l'impossibilité de mieux faire.

§. 80.

LES Théologiens nous disent & nous répetent, que l'homme est libre, tandis que tous leurs principes conspirent à détruire la liberté de l'homme. En voulant justifier la Divinité, ils l'accusent réellement de la plus noire des injustices. Ils supposent que sans la grace l'homme est nécessité à mal faire, & ils assûrent que Dieu le punira pour ne lui avoir point donné la grace de faire le bien !

POUR peu qu'on réfléchisse, on sera forcé de reconnoître que l'homme est nécessité dans toutes ses actions & que son libre arbitre est une chimere, même dans le systême des Théologiens. Dépend-il de l'homme de naître ou de ne pas naître de tels ou de tels parents ? Dépend-il de l'homme de prendre ou de ne pas prendre les opinions de ses parents & de ses instituteurs ? Si j'étois né de parents idolâtres ou mahométans, eut-il dépendu de moi de devenir Chrétien ? Cependant de graves Docteurs nous assûrent qu'un Dieu juste damnera sans pitié tous ceux à qui il n'aura pas fait la grace de connoître la Religion des Chrétiens !

LA naissance de l'homme ne dépend aucunement de son choix ; on ne lui a pas deman-

dé s'il vouloit venir, ou ne pas venir au monde. La nature ne l'a pas consulté sur le pays & les parents qu'elle lui a donnés. Ses idées acquises, ses opinions, ses notions, vraies ou fausses, sont des fruits nécessaires de l'éducation qu'il a reçue, & dont il n'a point été le maître. Ses passions & ses desirs sont des suites nécessaires du tempérament que la nature lui a donné, & des idées qui lui ont été inspirées. Durant tout le cours de sa vie, ses volontés & ses actions sont déterminées par ses liaisons, ses habitudes, ses affaires, ses plaisirs, ses conversations, les pensées qui se présentent involontairement à lui, en un mot, par une foule d'événemens & d'accidens qui sont hors de son pouvoir. Incapable de prévoir l'avenir, il ne sçait ni ce qu'il voudra, ni ce qu'il fera dans l'instant qui doit suivre immédiatement l'instant où il se trouve. L'homme arrive à sa fin sans que, depuis le moment de sa naissance, jusqu'à celui de sa mort, il ait été libre un instant.

L'HOMME, direz-vous, veut, délibere, choisit, se détermine, & vous en conclurez que ses actions sont libres. Il est vrai que l'homme veut, mais il n'est pas maître de sa volonté ou de ses desirs; il ne peut desirer

& vouloir que ce qu'il juge avantageux pour lui-même ; il ne peut pas aimer la douleur, ni détester le plaisir. L'homme, dira-t-on, préfere quelquefois la douleur au plaisir ; mais alors il préfere une douleur passagere dans la vue de se procurer un plaisir plus grand ou plus durable. Dans ce cas, l'idée d'un plus grand bien le détermine nécessairement à se priver d'un bien moins considérable.

CE n'est pas l'amant qui donne à sa maîtresse les traits dont il est enchanté ; il n'est donc pas le maître d'aimer ou de ne pas aimer l'objet de sa tendresse ; il n'est pas le maître de l'imagination ou du tempérament qui le dominent. D'où il suit évidemment, que l'homme n'est pas le maître des volontés & des desirs qui s'élevent dans son ame, indépendamment de lui. Mais l'homme, direz-vous, peut résister à ses desirs ; donc il est libre. L'homme résiste à ses desirs, lorsque les motifs qui le détournent d'un objet, sont plus forts que ceux qui le poussent vers cet objet ; mais alors sa résistance est nécessaire. Un homme qui craint plus le déshonneur ou le supplice, qu'il n'a d'amour pour l'argent, résiste nécessairement au desir de s'emparer de l'argent d'un autre.

NE ſommes-nous pas libres, lorſque nous délibérons? mais eſt-on le maître de ſavoir ou de ne pas ſavoir; d'être incertain ou aſſûré? La délibération eſt un effet néceſſaire de l'incertitude où nous nous trouvons ſur les ſuites de notre action. Dès que nous ſommes ou que nous nous croyons aſſûrés de ces ſuites, nous nous décidons néceſſairement, & alors nous agiſſons néceſſairement, ſuivant que nous aurons bien ou mal jugé. Nos jugemens, vrais ou faux, ne ſont pas libres, ils ſont néceſſairement déterminés par les idées quelconques que nous avons reçues, ou que notre eſprit s'eſt formées.

L'HOMME n'eſt point libre dans ſon choix; il eſt évidemment néceſſité à choiſir ce qu'il juge le plus utile ou le plus agréable pour lui-même. Quand il ſuſpend ſon choix, il n'eſt pas libre non plus, il eſt forcé de le ſuſpendre juſqu'à ce qu'il connoiſſe, ou croie connoître, les qualités des objets qui ſe préſentent à lui, ou juſqu'à ce qu'il ait peſé les conſéquences de ſes actions. L'homme, direz-vous, ſe décide à tout moment pour des actions qu'il ſçait devoir nuire à lui-même; l'homme quelquefois ſe tue, donc il eſt libre. Je le nie: l'homme eſt-il le maître de

bien ou de mal raiſonner? Sa raiſon & ſa ſageſſe ne dépendent-elles pas, ſoit des opinions qu'il s'eſt faites, ſoit de la conformation de ſa machine? Comme ni les unes ni l'autre ne dépendent de ſa volonté, elles ne peuvent aucunement prouver ſa liberté.

„ SI je fais la gageûre de faire ou de ne „ pas faire une choſe, ne ſuis-je pas libre? „ Ne dépend-il pas de moi de la faire ou de „ ne la pas faire? " Non, vous répondrai-je, le deſir de gagner la gageûre vous déterminera néceſſairement à faire, ou à ne pas faire la choſe en queſtion. Mais ſi je conſens à perdre la gageûre? Alors le deſir de me prouver que vous êtes libre, ſera devenu en vous un motif plus fort, que le deſir de gagner la gageûre, & ce motif vous aura néceſſairement déterminé à faire, ou à ne pas faire la choſe dont il s'agiſſoit entre nous.

MAIS, direz-vous, je me ſens libre. C'eſt une illuſion que l'on peut comparer à celle de la mouche de la fable, qui, placée ſur le timon d'une lourde voiture, s'applaudiſſoit de diriger la marche d'un coche qui l'emportoit elle-même. L'homme qui ſe croit libre, eſt une mouche, qui croit être le maître de mouvoir la machine de l'uni-

vers, tandis qu'il en eſt lui-même entraîné à ſon inſçu.

LE ſentiment intime qui nous fait croire que nous ſommes libres de faire ou de ne pas faire une choſe, n'eſt qu'une pure illuſion. Lorſque nous remonterons au principe véritable de nos actions, nous trouverons qu'elles ne ſont jamais que des ſuites néceſſaires de nos volontés & de nos deſirs, qui jamais ne ſont en notre pouvoir. Vous vous croyez libres, parce que vous faites ce que vous voulez; mais êtes-vous donc libre de vouloir ou de ne pas vouloir, de deſirer ou de ne pas deſirer? Vos volontés & vos deſirs ne ſont-ils pas néceſſairement excités par des objets ou par des qualités qui ne dépendent aucunement de vous?

§. 81.

„ SI les actions des hommes ſont néceſſai„ res; ſi les hommes ne ſont pas libres, de „ quel droit la ſociété punit-elle les mé„ chants qui l'infeſtent? N'eſt-il pas très „ injuſte de châtier des êtres, qui n'ont pu „ agir autrement qu'ils n'ont fait?" Si les méchants agiſſent néceſſairement d'après les impulſions de leur méchant naturel, la ſociété, en les puniſſant, agit de ſon côté néceſ-

ſairement par le deſir de ſe conſerver. Certains objets produiſent néceſſairement en nous le ſentiment de la douleur, dès lors notre nature nous force de les haïr, & nous invite à les écarter de nous. Un Tigre, preſſé par la faim, s'élance ſur l'homme qu'il veut dévorer; mais l'homme n'eſt pas le maître de ne pas craindre le Tigre, & cherche néceſſairement les moyens de l'exterminer.

§. 82.

„ Si tout eſt néceſſaire, les erreurs, les „ opinions & les idées des hommes ſont fa- „ tales, & , dans ce cas, comment ou pour- „ quoi prétendre les réformer ? " Les erreurs des hommes ſont des ſuites néceſſaires de leur ignorance: leur ignorance, leur entêtement, leur crédulité ſont des ſuites néceſſaires de leur inexpérience, de leur nonchalance, de leur peu de réflexion, de même que le tranſport au cerveau ou la léthargie ſont des effets néceſſaires de quelques maladies. La vérité, l'expérience, la réflexion, la raiſon ſont des remedes propres à guérir l'ignorance, le fanatiſme & les folies; de même que la ſaignée eſt propre à calmer le tranſport au cerveau. Mais, direz-vous,

pourquoi la vérité ne produit-elle pas cet effet ſur bien des têtes malades ? C'eſt qu'il eſt des maladies qui réſiſtent à tous les remedes ; c'eſt qu'il eſt impoſſible de guérir des malades obſtinés qui refuſent de prendre les remedes qu'on leur préſente ; c'eſt que les intérêts de quelques hommes, & la ſotiſe des autres, s'oppoſent néceſſairement à l'admisſion de la vérité.

UNE cauſe ne produit ſon effet, que quand elle n'eſt point interrompue dans ſon action par d'autres cauſes plus fortes, qui pour lors affoibliſſent l'action de la premiere ou la rendent inutile. Il eſt abſolument impoſſible de faire adopter les meilleurs argumens à des hommes, fortement intéreſſés à l'erreur, prévenus en ſa faveur, qui refuſent de réfléchir ; mais il eſt très néceſſaire que la vérité détrompe les ames honnêtes qui la cherchent de bonne foi. La vérité eſt une cauſe, elle produit néceſſairement ſon effet, quand ſon impulſion n'eſt point interceptée par des cauſes qui ſuſpendent ſes effets.

§. 83.

„ OTER à l'homme ſon libre arbitre, „ c'eſt, nous dit-on, en faire une pure ma-

„ chine, un automate: ſans liberté il n'exi-
„ ſtera plus en lui ni mérite ni vertu. "
Qu'eſt-ce que le mérite dans l'homme? C'eſt une façon d'agir qui le rend eſtimable aux yeux des êtres de ſon eſpece. Qu'eſt-ce que la vertu? c'eſt une diſpoſition qui nous porte à faire le bien des autres. Que peuvent avoir de mépriſable des machines ou des automates, capables de produire des effets ſi déſirables? *Marc-Aurele* fut un reſſort très utile à la vaſte machine de l'empire Romain. De quel droit une machine mépriſeroit-elle une machine, dont les reſſorts facilitent ſon propre jeu? Les gens de bien ſont des reſſorts, qui ſecondent la ſociété dans ſa tendance vers le bonheur: les méchants ſont des reſſorts mal conformés, qui troublent l'ordre, la marche, l'harmonie de la ſociété. Si, pour ſa propre utilité, la ſociété chérit & récompenſe les bons, elle hait, mépriſe & retranche les méchants, comme des reſſorts inutiles ou nuiſibles.

## §. 84.

LE monde eſt un agent néceſſaire; tous les êtres qui le compoſent ſont liés les uns aux autres & ne peuvent agir autrement qu'ils

ne font, tant qu'ils font mus par les mêmes caufes & pourvus des mêmes propriétés. Perdent-ils des propriétés ? Ils agiront nécessairement d'une façon différente.

Dieu lui-même, en admettant, pour un moment, fon exiftence, ne peut point être regardé comme un agent libre; s'il exiftoit un Dieu, fa façon d'agir feroit néceffairement déterminée par les propriétés inhérentes à fa nature: rien ne feroit capable d'arrêter ou d'altérer fes volontés. Celà pofé, ni nos actions, ni nos prieres, ni nos facrifices ne pourroient fufpendre ou changer fa marche invariable & fes deffeins immuables; d'où l'on eft forcé de conclure, que toute Religion feroit parfaitement inutile.

§. 85.

Si les Théologiens n'étoient pas fans ceffe en contradiction avec eux-mêmes, ils reconnoîtroient que, d'après leurs hypothefes, l'homme ne peut être réputé libre un inftant. L'homme n'eft-il pas fuppofé dans une dépendance continuelle de fon Dieu ? Eft-on libre, quand on n'a pu exifter & fe conferver fans Dieu, & quand on ceffe d'exifter au gré de fa volonté fuprême ? Si Dieu a tiré

l'homme du néant ; ſi la conſervation de l'homme eſt une création continuée, ſi Dieu ne peut un inſtant perdre de vue ſa créature ; ſi tout ce qui lui arrive eſt une ſuite de la volonté divine ; ſi l'homme ne peut rien par lui même ; ſi tous les événemens qu'il éprouve ſont des effets des décrets divins ; s'il ne fait aucun bien ſans une grace d'en haut ; comment peut-on prétendre que l'homme jouiſſe de la liberté pendant un inſtant de ſa durée ? Si Dieu ne le conſervoit pas, au moment où il péche, comment l'homme pourroit-il pécher ? Si Dieu le conſerve alors, Dieu le force donc d'exiſter pour pécher.

§. 86.

ON ne ceſſe de comparer la Divinité à un Roi dont la plupart des hommes ſont des ſujets révoltés, & l'on prétend qu'il eſt en droit de récompenſer les ſujets qui lui demeurent fideles, & de punir ceux qui ſe révoltent contre lui. Cette comparaiſon n'eſt juſte dans aucune de ſes parties. Dieu préſide à une machine dont il a créé tous les reſſorts ; ces reſſorts n'agiſſent qu'en raiſon de la maniere dont Dieu les a formés ; c'eſt à ſa maladreſſe qu'il doit s'en prendre, ſi ces res-

ſorts ne contribuent pas à l'harmonie de la machine dans laquelle l'ouvrier a voulu les faire entrer. Dieu eſt un Roi créateur qui s'eſt créé de toutes pieces des ſujets à lui-même; qui les a formés ſuivant ſon bon plaiſir; dont les volontés ne peuvent jamais trouver de réſiſtance. Si Dieu dans ſon empire a des ſujets rebelles, c'eſt que Dieu a réſolu d'avoir des ſujets rebelles. Si les péchés des hommes troublent l'ordre du monde, c'eſt que Dieu a voulu que cet ordre fût troublé.

PERSONNE n'oſe douter de la juſtice Divine; cependant, ſous l'empire d'un Dieu juſte, on ne trouve que des injuſtices & des violences. La force décide du ſort des nations, l'équité ſemble bannie de la terre; un petit nombre d'hommes ſe joue impunément du repos, des biens, de la liberté, de la vie de tous les autres. Tout eſt dans le déſordre dans un monde gouverné par un Dieu à qui l'on dit que le déſordre déplait infiniment.

§. 87.

QUOIQUE les hommes ne ceſſent d'admirer la ſageſſe, la bonté, la juſtice, le bel ordre de la providence, dans le fait, ils n'en ſont jamais ſatisfaits: les prieres qu'ils adreſſent continuellement au ciel, ne nous montrent-

elles pas qu'ils ne ſont aucunement ſatisfaits de l'économie divine ? Prier Dieu pour lui demander un bien, c'eſt ſe défier de ſes ſoins vigilants: prier Dieu pour lui demander de détourner ou de faire ceſſer un mal, c'eſt tâcher de mettre obſtacle au cours de ſa juſtice: implorer l'aſſiſtance de Dieu dans ſes calamités, c'eſt s'adreſſer à l'auteur même de ces calamités pour lui repréſenter qu'en notre faveur il devroit rectifier ſon plan, qui ne s'accorde point avec nos intérêts.

L'OPTIMISTE, ou celui, qui trouve que dans ce monde *tout eſt bien*, & qui nous crie ſans ceſſe que nous vivons dans *le meilleur des mondes poſſibles*, s'il étoit conſéquent, ne devroit jamais prier: bien plus, il ne devroit point attendre un autre monde où l'homme ſera plus heureux. Peut-il donc y avoir un meilleur monde que le *meilleur des mondes poſſibles* ?

QUELQUES Théologiens ont traité les *Optimiſtes* d'impies pour avoir fait entendre que Dieu n'avoit pas pu produire un meilleur monde, que celui où nous vivons; ſelon ces Docteurs, c'eſt limiter la puiſſance divine & lui faire une injure. Mais ces Théologiens ne voient-ils pas qu'il eſt bien moins outra-

geant pour Dieu, de prétendre qu'il a fait de ſon mieux en produiſant le monde, que de dire que, pouvant en produire un meilleur, il a eu la malice d'en faire un très mauvais? Si l'Optimiſte par ſon ſyſtême fait tort à la puiſſance divine, le Théologien qui le traite d'impie, eſt lui-même un impie qui bleſſe la bonté divine, ſous prétexte de prendre les interêts de ſa toute puiſſance.

## §. 88.

LORSQUE nous nous plaignons des maux dont notre monde eſt le Théâtre, on nous renvoie à l'autre monde; l'on nous fait entendre que Dieu y réparera toutes les iniquités & les miſeres qu'il permet pour un tems ici bas. Cependant, ſi laiſſant repoſer pour un tems aſſez long ſa juſtice éternelle, Dieu a pu conſentir au mal pendant toute la durée de notre globe actuel, quelle aſſûrance avons-nous que, pendant toute la durée d'un autre globe, la juſtice divine ne s'endormira pas de même ſur les malheurs de ſes habitans?

ON nous conſole de nos peines en diſant que Dieu eſt patient, & que ſa juſtice, quoique ſouvent très lente, n'en eſt pas moins certaine. Ne voit-on pas que la patience ne peut

peut pas convenir à un être juste, immuable, & tout puissant? Dieu peut-il donc tolérer l'injustice, même un instant? Temporiser avec un mal que l'on connoît, annonce soit foiblesse, soit incertitude, soit collusion: souffrir le mal que l'on a le pouvoir d'empêcher, c'est consentir que le mal se commette.

§. 89.

J'ENTENDS une foule de Docteurs me crier de toutes parts que Dieu est infiniment juste; mais que *sa justice n'est point celle des hommes*. De quelle espece, ou de quelle nature est donc cette justice Divine? Quelle idée puis-je me former d'une justice qui ressemble si souvent à l'injustice humaine? N'est-ce pas confondre toutes nos idées du juste & de l'injuste, que de nous dire que ce qui est équitable en Dieu, est inique dans ses créatures? Comment prendre pour modele un être, dont les perfections divines sont précisément le rebours des perfections humaines?

,, DIEU, dites-vous, est l'arbitre souverain
,, de nos destinées: son pouvoir suprême
,, que rien ne peut limiter, le met en droit
,, de faire des ouvrages de ses mains, tout

„ ce que bon lui semble : un ver de terre, „ tel que l'homme, n'a pas même le droit „ d'en murmurer. " Ce ton arrogant est visiblement emprunté du langage que tiennent pour l'ordinaire les ministres des tyrans, lorsqu'ils ferment la bouche à ceux qui souffrent de leurs violences ; il ne peut donc être le langage des ministres d'un Dieu dont on vante l'équité ; il n'est pas fait pour en imposer à un être qui raisonne. Ministres d'un Dieu juste ! je vous dirai donc que la puissance la plus grande ne peut pas conférer à votre Dieu lui-même, le droit d'être injuste à l'égard de la plus vile de ses créatures. Un despote n'est point un Dieu. Un Dieu qui s'arroge le droit de faire le mal, seroit un Tyran ; un Tyran n'est pas un modele pour les hommes, il doit être un objet exécrable à leurs yeux.

N'EST-IL pas bien étrange que pour justifier la Divinité, l'on en fasse à tout moment le plus injuste des êtres ! dès qu'on se plaint de sa conduite, on croit nous réduire au silence en nous alléguant que *Dieu est le maître* ; ce qui signifie que Dieu, étant le plus fort, n'est point asservi aux regles ordinaires. Mais le droit du plus fort est la violation de tous

les droits; il ne peut paſſer pour un droit qu'aux yeux d'un conquérant ſauvage qui, dans l'ivreſſe de ſa fureur, s'imagine pouvoir faire tout ce que bon lui ſemble des malheureux qu'il a vaincus: ce droit barbare ne peut paroître légitime qu'à des eſclaves aſſez aveugles, pour croire que tout eſt licite à des Tyrans, à qui l'on ſe ſent trop foible pour réſiſter.

Au ſein même des plus grandes calamités, par une ſimplicité ridicule, ou plutôt par une contradiction ſenſible dans les termes, ne voyons-nous pas des dévots s'écrier que *le bon Dieu eſt le maître*. Ainſi donc, raiſonneurs inconſéquents, vous croyez de bonne foi que le *bon Dieu* vous envoie la peſte; que le *bon Dieu* vous donne la guerre; que le *bon Dieu* eſt cauſe de la diſette, en un mot, que le *bon Dieu*, ſans ceſſer d'être bon, a la volonté & le droit de vous faire les plus grands maux que vous puiſſiez éprouver! Ceſſez au moins d'appeller *bon* votre Dieu, quand il vous fait du mal; ne dites pas alors qu'il eſt juſte, dites qu'il eſt le plus fort, & qu'il vous eſt impoſſible de parer les coups que ſon caprice vous porte.

*Dieu*, direz-vous, *ne nous châtie que pour*

*notre plus grand bien.* Mais quel bien réel peut-il donc résulter pour un peuple, d'être exterminé par la contagion, égorgé par des guerres, corrompu par les exemples de ses maîtres pervers, écrasé sans relâche sous le sceptre de fer d'une suite de Tyrans impitoyables, anéanti par les fléaux d'un mauvais gouvernement, qui, souvent pendant des siecles, fait éprouver aux nations ses effets destructeurs? *Les yeux de la foi* doivent être d'étranges yeux, si l'on voit par leur moyen des avantages dans les miseres les plus affreuses & dans les maux les plus durables, dans les vices & les folies, dont notre espece se voit si cruellement affligée!

§ 90.

QUELLES bizarres idées de la justice divine peuvent donc avoir les Chrétiens, à qui l'on dit de croire que leur Dieu, dans la vue de se réconcilier avec le genre humain, coupable à son insçu de la faute de ses peres, a fait mourir son propre fils innocent & incapable de pécher? Que dirions-nous d'un Roi, dont les sujets se seroient révoltés, & qui, pour s'appaiser lui-même, ne trouveroit d'autre expédient que de faire mourir l'héritier de sa

couronne qui n'auroit point trempé dans la rebellion générale ? C'est, dira le Chrétien, par bonté pour ses sujets incapables de satisfaire eux-mêmes à sa justice divine que Dieu a consenti à la mort cruelle de son fils. Mais la bonté d'un pere pour des étrangers ne le met pas en droit d'être injuste & barbare pour son fils. Toutes les qualités que la Théologie donne à son Dieu ne font à chaque instant que se détruire les unes les autres: toujours l'exercice de l'une de ses perfections, est aux dépens de l'exercice d'une autre.

Le Juif a-t-il des idées plus raisonnables que le Chrétien de la justice divine ? Un Roi par son orgueil allume la colere du ciel; *Jehovah* fait descendre la peste sur son peuple innocent; soixante & dix mille sujets sont exterminés pour expier la faute d'un Monarque, que la bonté de Dieu a résolu d'épargner !

§. 91.

Malgré les injustices dont toutes les Religions se plaisent à noircir la Divinité, les hommes ne peuvent consentir à l'accuser d'iniquité ; ils craignent que, semblable aux Tyrans de ce monde, la vérité ne l'offense

& ne redouble ſur eux le poids de ſa malice & de ſa tyrannie. Ils écoutent donc leurs prêtres qui leur diſent que leur Dieu eſt un pere tendre; que ce Dieu eſt un monarque équitable, dont l'objet en ce monde, eſt de s'aſſûrer de l'amour, de l'obéiſſance & du reſpect de ſes ſujets; qui ne leur laiſſe la liberté d'agir, que pour leur fournir l'occaſion de mériter ſes faveurs & d'acquérir un bonheur éternel, dont il ne leur eſt aucunement redevable. A quels ſignes les hommes peuvent-ils donc reconnoître la tendreſſe d'un pere qui n'a donné le jour au plus grand nombre de ſes enfants, que pour traîner ſur la terre une vie pénible, inquiete & remplie d'amertumes? Eſt-il un préſent plus funeſte que cette prétendue liberté qui, dit-on, met les hommes à portée d'en abuſer, & par là d'encourir des malheurs éternels!

§. 92.

En appellant les mortels à la vie, à quel jeu cruel & dangereux la Divinité ne les force-t-elle pas de jouer! jettés dans le monde ſans leur aveu; pourvus d'un tempérament dont ils ne ſont point les maîtres; animés par des paſſions & des deſirs inhérents à leur

nature; exposés à des pieges qu'ils n'ont pas la force d'éviter; entraînés par des événemens qu'ils n'ont pu ni prévoir ni prévenir, les humains malheureux sont obligés de fournir une carriere qui peut les conduire à des supplices horribles pour la violence & la durée.

Des voyageurs assûrent que dans une contrée d'Asie regne un Sultan rempli de fantaisies, & très absolu dans ses volontés les plus bizarres. Par une étrange manie, ce Prince passe son tems assis devant une table sur laquelle sont placées trois dez & un cornet. L'un des bouts de la table est couvert de monceaux d'or destinés à exciter la cupidité des courtisans & des peuples dont le Sultan est entouré. Celui-ci, connoissant le foible de ses sujets, leur tient à peu près ce langage. *Esclaves! je vous veux du bien. Ma bonté se propose de vous enrichir & de vous rendre tous heureux. Voyez-vous ces trésors? eh bien! ils sont à vous; tâchez de les gagner; que chacun à son tour prenne en main ce cornet & ces dez; quiconque aura le bonheur d'amener rafle de six, sera maître du trésor: mais je vous préviens que celui qui n'aura pas l'avantage d'amener le nombre requis, sera précipité pour tou-*

*jours dans un cachot obſcur, où ma juſtice exige qu'on le brûle à petit feu.* Sur ce diſcours du Monarque, les aſſiſtans conſternés ſe regardent les uns les autres; aucun ne veut s'expoſer à courir une chance ſi dangereuſe. *Quoi*, dit alors le Sultan courroucé, *perſonne ne ſe préſente pour jouer! oh; ce n'eſt pas là mon compte. Ma gloire demande que l'on joue. Vous jouerez donc; je le veux: obéiſſez ſans répliquer.* Il eſt bon d'obſerver que les dez du Deſpote ſont tellement préparés que ſur cent mille coups, il n'en eſt qu'un qui porte; ainſi le monarque généreux a le plaiſir de voir ſa priſon bien garnie & ſes richeſſes rarement emportées. Mortels! ce Sultan, c'eſt votre Dieu; ſes tréſors, ſont le ciel; ſon cachot, c'eſt l'enfer; & vous tenez les dez.

§. 93.

ON nous répete à tout moment que nous devons à la Providence une reconnoiſſance infinie pour les bienfaits ſans nombre, dont il lui plaît de nous combler. On nous vante ſur-tout le bonheur d'exiſter. Mais hélas! combien eſt-il de mortels qui ſoient véritablement ſatisfaits de leur façon d'exiſter? Si la vie nous offre des douceurs, de combien d'a-

mertumes n'eſt-elle point mêlée ! un ſeul chagrin cuiſant ne ſuffit-il pas ſouvent pour empoiſonner tout d'un coup la vie la plus paiſible & la plus fortunée ! Eſt-il donc un grand nombre d'hommes qui, ſi la choſe dépendoit d'eux, vouluſſent recommencer au même prix la carriere pénible, dans laquelle, ſans leur aveu, le deſtin les a jettés ?

Vous dites que l'exiſtence ſeule eſt un très grand bienfait. Mais cette exiſtence n'eſt-elle pas continuellement troublée par des chagrins, des craintes, des maladies ſouvent cruelles & très peu méritées ? Cette exiſtence, menacée de tant de côtés, ne peut-elle pas à chaque inſtant nous être arrachée ? Quel eſt celui qui, après avoir vécu pendant quelque tems, ne s'eſt pas vu privé d'une épouſe chérie, d'un enfant bien aimé, d'un ami conſolant, dont les pertes viennent ſans ceſſe aſſaillir ſa penſée ? Il eſt très peu de mortels qui n'aient été forcés de boire dans la coupe de l'infortune ; il en eſt très peu qui n'aient ſouvent deſiré de finir. Enfin il n'a pas dépendu de nous d'exiſter ou de n'exiſter pas. L'oiſeau auroit-il donc de ſi grandes obligations à l'oiſeleur, pour l'avoir pris dans ſes filets & l'avoir mis dans ſa volie-

re, afin de s'en nourrir après s'en être amusé ?

§. 94.

NONOBSTANT les infirmités, les chagrins, les miseres que l'homme est forcé de subir en ce monde : malgré les dangers que son imagination allarmée lui crée dans un autre, il a néanmoins la folie de se croire le favori de son Dieu, l'objet de tous ses soins, le but unique de tous ses travaux. Il s'imagine que l'univers entier est fait pour lui ; il se nomme arrogamment le *Roi de la nature*, & se met fort au dessus des autres animaux. Pauvre mortel! sur quoi peux-tu fonder tes prétentions hautaines ? c'est, dis-tu, sur ton ame ; sur la raison dont tu jouis ; sur tes facultés sublimes qui te mettent en état d'exercer un empire absolu sur les êtres qui t'environnent. Mais foible souverain du monde ! es-tu sûr un instant de la durée de ton regne ? Les moindres atômes de la matiere, que tu méprises, ne suffisent-ils pas pour t'arracher à ton Thrône & pour te priver de la vie ? Enfin le Roi des animaux ne finit-il pas toujours par devenir la pâture des vers ?

Tu nous parles de ton ame ! mais sçais-tu ce que c'est qu'une ame ? Ne vois-tu pas que

cette ame n'eſt que l'aſſemblage de tes organes d'où réſulte la vie? Refuſerois-tu donc une ame aux autres animaux qui vivent, qui penſent, qui jugent, qui comparent, qui cherchent le plaiſir, qui fuient la douleur ainſi que toi, & qui ſouvent ont des organes qui les ſervent mieux que les tiens? Tu nous vantes tes facultés intellectuelles; mais ces facultés, qui te rendent ſi fier, te rendent-elles plus heureux que les autres créatures? Fais-tu ſouvent uſage de cette raiſon, dont tu te glorifies, & que la Religion t'ordonne de ne point écouter? Ces bêtes que tu dédaignes, parce qu'elles ſont ou plus foibles, ou moins ruſées que toi, ſont-elles ſujettes aux chagrins, aux peines d'eſprit, à mille paſſions frivoles, à mille beſoins imaginaires dont ton cœur eſt continuellement la proie? Sont-elles, comme toi, tourmentées par le paſſé, allarmées ſur l'avenir? Bornées uniquement au préſent, ce que tu appelles leur *inſtinct*, & ce que moi j'appelle leur intelligence, ne leur ſuffit-il pas pour ſe conſerver, ſe défendre & chercher tous leurs beſoins? Cet inſtinct, dont tu parles avec mépris, ne les ſert-il pas ſouvent bien mieux que tes facultés merveilleuſes? Leur ignorance pai-

ſible ne leur eſt-elle pas plus avantageuſe, que ces méditations extravagantes & ces recherches futiles qui te rendent malheureux, & pour lesquelles tu pouſſes le délire juſqu'à maſſacrer les êtres de ton eſpece ſi noble? Enfin ces bêtes ont-elles, comme tant de mortels, une imagination troublée qui leur fait craindre, non ſeulement la mort, mais encore des tourments éternels dont ils la croient ſuivie?

AUGUSTE ayant appris qu'Hérode, Roi de Judée, avoit fait mourir ſes fils, s'écria, *il vaut bien mieux être le pourceau d'Hérode que ſon fils.* On peut en dire autant de l'homme; cet enfant chéri de la Providence court des riſques bien plus grands, que tous les autres animaux; après avoir bien ſouffert dans ce monde, ne ſe croit-il pas en danger de ſouffrir éternellement dans un autre?

§. 95.

QUELLE eſt la ligne préciſe de démarcation entre l'homme & les autres animaux, qu'il appelle des brutes? en quoi differe-t-il eſſentiellement des bêtes? C'eſt, nous dit-on, par ſon intelligence, par les facultés de ſon eſprit, par ſa raiſon que l'homme ſe montre

ſupérieur à tous les autres animaux qui, dans tout ce qu'ils font, n'agiſſent que par des impulſions phyſiques, auxquelles la raiſon n'a point de part. Mais enfin les bêtes, ayant des beſoins plus bornés que les hommes, ſe paſſent très bien de ſes facultés intellectuelles, qui ſeroient parfaitement inutiles dans leur façon d'exiſter. Leur inſtinct leur ſuffit, tandis que toutes les facultés de l'homme ſuffiſent à peine pour lui rendre ſon exiſtence ſupportable, & pour contenter les beſoins que ſon imagination, ſes préjugés, ſes inſtitutions multiplient pour ſon tourment.

La brute n'eſt point frappée des mêmes objets que l'homme; elle n'a ni les mêmes beſoins, ni les mêmes déſirs, ni les mêmes fantaiſies: elle parvient très promptement à ſa maturité, tandis que rien n'eſt plus rare que de voir l'eſprit humain jouir pleinement de ſes facultés, les exercer librement, en faire un uſage convenable pour ſon propre bonheur.

§. 96.

On nous aſſûre que l'ame humaine eſt une ſubſtance ſimple; mais ſi l'ame eſt une ſubſtance ſi ſimple, elle devroit être préciſément la même dans tous les individus de l'eſpece

humaine, qui tous devroient avoir les mêmes facultés intellectuelles : cependant celà n'arrive pas; les hommes different autant par les qualités de l'esprit, que par les traits du visage. Il est dans l'espece humaine des êtres aussi différents les uns des autres, que l'homme l'est ou d'un cheval ou d'un chien. Quelle conformité ou ressemblance trouvons-nous entre quelques hommes? Quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre le Génie d'un Locke, d'un Newton, & celui d'un Paysan, d'un Hottentot, d'un Lapon?

L'homme ne differe des autres animaux que par la différence de son organisation, qui le met à portée de produire des effets dont ils ne sont point capables. La variété que l'on remarque entre les organes des individus de l'espece humaine, suffit pour nous expliquer les différences qui se trouvent entre eux pour les facultés que l'on nomme intellectuelles. Plus ou moins de finesse dans ces organes, de chaleur dans le sang, de promptitude dans les fluides, de souplesse ou de roideur dans les fibres & les nerfs, doivent nécessairement produire les diversités infinies qui se remarquent entre les esprits des hommes. C'est par l'exercice, l'habitu-

de, l'éducation que l'esprit humain se développe & parvient à s'élever au dessus des êtres qui l'environnent; l'homme sans culture & sans expérience est un être aussi dépourvu de raison & d'industrie que la brute. Un stupide est un homme dont les organes se remuent avec peine, dont le cerveau est difficile à ébranler, dont le sang circule avec peu de rapidité: un homme d'esprit est celui dont les organes sont souples, qui sent très promptement, dont le cerveau se meut avec célérité: un savant est un homme dont les organes & le cerveau se sont long-tems exercés sur des objets qui l'occupent.

L'HOMME sans culture, sans expérience, sans raison n'est-il pas plus méprisable & plus digne de haine que les insectes les plus viles ou que les bêtes les plus féroces? Est-il dans la nature un être plus détestable qu'un Tibere, un Néron, un Caligula? Ces destructeurs du genre humain connus sous le nom de conquérant ont-ils donc des ames plus estimables, que celles des ours, des Lions & des Pantheres? Est-il au monde des animaux plus détestables que les Tyrans?

§. 97.

LES extravagances humaines sont bientôt

difparoître aux yeux de la raifon, la fupériorité que, fi gratuitement, l'homme s'arroge fur les autres animaux. Combien d'animaux font voir plus de douceur, de réflexion & de raifon, que l'animal qui fe dit raifonnable par excellence ! Eft-il, parmi les hommes, fi fouvent efclaves & opprimés, des fociétés auffi bien conftituées, que celles des fourmis, des Abeilles ou des Caftors ? Vit-on jamais les bêtes féroces de la même efpece fe donner rendez-vous dans les plaines pour fe déchirer & fe détruire fans profit ? Voit-on s'élever entre elles des guerres de Religion ? La cruauté des bêtes contre les autres efpeces a pour motif la faim, le befoin de fe nourrir ; la cruauté de l'homme contre l'homme n'a pour motif que la vanité de fes maîtres, & la folie de fes préjugés impertinents.

Les fpéculateurs qui s'imaginent, ou qui veulent nous faire croire que tout dans l'univers a été fait pour l'homme, font très embarraffés, quand on leur demande en quoi tant d'animaux malfaifants, qui fans ceffe infeftent notre féjour, peuvent contribuer au bien-être de l'homme ? Quel avantage connu réfulte-t-il pour l'ami des Dieux, d'ê-

tre

tre mordu par une vipere, piqué par un cousin, dévoré par la vermine, mis en pieces par un tigre, &c.? Tous ces animaux ne raisonneroient-ils pas aussi juste que nos Théologiens, s'ils prétendoient que l'homme a été fait pour eux?

§. 98.

## *Conte Oriental.*

A quelque distance de Bagdad, un Dervis, renommé pour sa sainteté, passoit des jours tranquiles dans une solitude agréable. Les habitans d'alentour, pour avoir part à ses prieres, s'empressoient chaque jour à lui porter des provisions & des présents. Le saint homme ne cessoit de rendre graces à Dieu des bienfaits dont sa Providence le combloit. „ O allah! disoit-il, que ta ten-
„ dresse est ineffable pour tes serviteurs.
„ Qu'ai-je fait pour mériter les biens dont
„ ta libéralité m'accable? O monarque des
„ cieux! ô pere de la nature! quelles louan-
„ ges pourroient dignement célébrer ta mu-
„ nificence & tes soins paternels! O allah!
„ que tes bontés sont grandes pour les en-
„ fans des hommes!" pénétré de recon-

noiſſance, notre hermite fit le vœu d'entreprendre pour la ſeptieme fois le pélerinage de la Mecque. La guerre qui ſubſiſtoit alors entre les Perſans & les Turcs, ne put lui faire différer l'exécution de ſa pieuſe entrepriſe. Plein de confiance en Dieu, il ſe met en voyage, ſous la ſauve-garde inviolable d'un habit reſpecté, il traverſe ſans obſtacle les détachemens ennemis : loin d'être moleſté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération du ſoldat des deux partis. A la fin, accablé de laſſitude, il ſe voit obligé de chercher un azyle contre les rayons d'un ſoleil brûlant; il le trouve ſous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers, dont un ruiſſeau limpide arroſoit les racines. Dans ce lieu ſolitaire, dont la paix n'étoit troublée que par le murmure des eaux & le ramage des oiſeaux, l'homme de Dieu rencontra, non ſeulement une retraite enchantée, mais encore un repas délicieux : il n'a qu'à étendre la main pour cueillir des dattes & d'autres fruits agréables : le ruiſſeau lui fournit le moyen de ſe déſaltérer : bientôt un gazon verd l'invite à prendre un doux repos; à ſon réveil il fait l'ablution ſacrée, & dans un tranſport d'allégreſſe il s'écrie,

*O allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfans des hommes !* bien repu, rafraîchi, plein de force & de gaîté, notre saint poursuit sa route ; elle le conduit quelque tems au travers d'une contrée riante qui n'offre à ses yeux que des côteaux fleuris, des prairies émaillées, des arbres chargés de fruits. Attendri par ce spectacle, il ne cesse d'adorer la main riche & libérale de la Providence, qui se montre par-tout occupée du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelques montagnes assez rudes à franchir ; mais une fois arrivé à leur sommet, un spectable hideux se présente tout-à-coup à ses regards ; son ame en est consternée. Il découvre une vaste plaine, entiérement désolée par le fer & la flamme ; il la mesure des yeux & la voit couverte de plus de cent mille cadavres, restes déplorables d'une bataille sauglante qui depuis peu de jours s'étoit livrée dans ces lieux. Les aigles, les vautours, les corbeaux & les loups dévoroient à l'envi les corps morts, dont la terre étoit jonchée. Cette vue plonge notre pélerin dans une sombre rêverie : le ciel par une fae ur spéciale, lui avoit donné de comprendre le langage des bêtes ; il

entendit un loup, gorgé de chaire humaine, qui, dans l'excès de ſa joie, s'écrioit, O *allah! que tes bontés ſont grandes pour les enfants des loups! ta ſageſſe prévoyante a ſoin d'envoyer des vertiges à ces hommes déteſtables, ſi dangereux pour nous. Par un effet de ta Providence, qui veille ſur tes créatures, ces deſtructeurs de notre eſpece s'égorgent les uns les autres, & nous fourniſſent des repas ſomptueux.* O *allah que tes bontés ſont grandes pour les enfants des loups!*

§. 99.

UNE imagination enivrée ne voit dans l'univers que les bienfaits du ciel; un eſprit plus calme y trouve & des biens & des maux. J'exiſte, direz-vous, mais cette exiſtence eſt-elle toujours un bien? „ Voyez, nous „ direz-vous, ce ſoleil qui vous éclaire; „ cette terre qui pour vous ſe couvre de „ moiſſons & de verdure; ces fleurs qui s'é„ panouïſſent pour amuſer vos regards & re„ paître votre odorat, ces arbres qui ſe „ courbent ſous des fruits délicieux; ces „ ondes pures qui ne coulent que pour vous „ déſaltérer; ces mers qui embraſſent l'uni„ vers pour faciliter votre commerce; ces „ animaux qu'une nature prévoyante repro-

„ duit pour votre uſage. " Oui je vois toutes ces choſes, & j'en jouis quand je le peux. Mais dans bien des climats, ce ſoleil ſi beau eſt preſque toujours voilé pour moi ; dans d'autres ſa chaleur exceſſive me tourmente, fait naître des orages, produit des maladies affreuſes, deſſeche les campagnes; les prés ſont ſans verdure, les arbres ſont ſans fruits, les moiſſons ſont brûlées, les ſources ſont taries; je ne puis plus ſubſiſter qu'avec peine, & je gémis alors des cruautés d'une nature que vous trouvez toujours ſi bienfaiſante. Si ces mers m'amenent des épices, des richeſſes, des denrées inutiles, ne détruiſent-elles pas en foule les mortels aſſez dupes pour les aller chercher ?

La vanité de l'homme lui perſuade qu'il eſt le centre unique de l'univers; il ſe fait un monde & un Dieu pour lui ſeul; il ſe croit aſſez de conſéquence pour pouvoir à ſon gré déranger la nature; mais il raiſonne en athée, dès qu'il s'agit des autres animaux. Ne s'imagine-t-il pas que les individus des eſpeces différentes de la ſienne, ſont des automates peu dignes des ſoins de la Providence univerſelle, & que les bêtes ne peuvent être les objets de ſa juſtice ou de ſa bonté ? Les

mortels regardent les événemens heureux ou malheureux, la ſanté ou la maladie, la vie & la mort, l'abondance ou la diſette comme des récompenſes ou des châtimens de l'uſage ou de l'abus de la liberté, qu'ils ſe ſont gratuitement ſuppoſée. Raiſonnent-ils de même, quand il s'agit des bêtes ? Non ; quoiqu'ils les voient ſous un Dieu juſte jouir & ſouffrir, être ſaines & malades, vivre & mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'eſprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la diſgrace de l'arbitre de la nature. Des Philoſophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour ſe tirer d'embarras, n'ont-ils pas pouſſé la folie juſqu'à prétendre que les bêtes ne ſentoient pas !

Les hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions ? Ne reconnoîtront-ils pas que la nature n'eſt point faite pour eux ? Ne verront-ils pas que cette nature a mis de l'égalité entre tous les êtres qu'elle produit ? Ne s'appercevront-ils pas que tous les êtres organiſés ſont également faits pour naître & pour mourir, pour jouir & pour ſouffrir ? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal à propos de leurs facultés men-

tales, ne ſont-ils pas forcés de convenir que ſouvent elles les rendent plus malheureux, que les bêtes dans leſquelles nous ne trouvons ni les opinions, ni les préjugés, ni les vanités, ni les folies qui décident à tout moment du bien-être de l'homme ?

§. 100.

La ſupériorité que les hommes s'arrogent ſur les autres animaux eſt principalement fondée ſur l'opinion où ils ſont de poſſéder excluſivement une ame immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'eſt que cette ame, vous les voyez balbutier. C'eſt une ſubſtance inconnue, c'eſt une force ſecrette diſtinguée de leur corps ; c'eſt un eſprit, dont ils n'ont nulle idée. Demandez leur comment cet eſprit, qu'ils ſuppoſent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu ſe combiner avec leurs corps étendus & matériels ? Ils vous diront qu'ils n'en ſavent rien ; que c'eſt pour eux un myſtere; que cette combinaiſon eſt l'effet de la toute-puiſſance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes ſe forment de la ſubſtance cachée, ou plutôt imaginaire dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions !

Si l'ame eſt une ſubſtance eſſentiellement différente du corps & qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union ſeroit, non un myſtere, mais une choſe impoſſible. D'ailleurs cette ame, étant d'une eſſence différente du corps, devroit néceſſairement agir d'une façon différente de lui: cependant nous voyons que les mouvemens qu'éprouve le corps, ſe font ſentir à cette ame prétendue, & que ces deux ſubſtances, diverſes par leur eſſence, agiſſent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie eſt un myſtere; & moi je vous dirai que je ne vois pas mon ame, que je ne connois & ne ſens que mon corps, que c'eſt ce corps qui ſent, qui penſe, qui juge, qui ſouffre & qui jouit, & que toutes ſes facultés ſont des réſultats néceſſaires de ſon méchaniſme propre ou de ſon organiſation.

§ 101.

Quoique les hommes ſoient dans l'impoſſibilité de ſe faire la moindre idée de leur ame, ou de cet eſprit prétendu qui les anime, ils ſe perſuadent pourtant que cette ame inconnue eſt exempte de la mort: tout leur prouve qu'ils ne ſentent, ne penſent, n'acquierent des idées, ne jouiſſent & ne ſouf-

frent que par le moyen des ſens ou des organes matériels du corps. En ſuppoſant même l'exiſtence de cette ame, on ne peut pas refuſer de reconnoître qu'elle dépend totalement du corps, & ſubit, conjointement avec lui, toutes les viciſſitudes qu'il éprouve lui-même, & pourtant on s'imagine qu'elle n'a par ſa nature rien d'analogue à lui: on veut qu'elle puiſſe agir & ſentir ſans le ſecours de ce corps; en un mot, on prétend que, privée de ce corps & dégagée de ſes ſens, cette ame pourra vivre, jouir, ſouffrir, éprouver le bien-être, ou ſentir des tourmens rigoureux. C'eſt ſur un pareil tiſſu d'abſurdités conjecturales, que l'on bâtit l'opinion merveilleuſe de l'*immortalité de l'ame.*

Si je demande quels motifs on a de ſuppoſer que l'ame eſt immortelle? on me répond auſſitôt, c'eſt que l'homme par ſa nature deſire d'être immortel, ou de vivre toujours. Mais, répliquerai-je, de ce que vous deſirez fortement une choſe, eſt-ce aſſez pour en conclure que ce deſir ſera rempli? Par quelle étrange logique oſe-t-on décider qu'une choſe ne peut manquer d'arriver, parce qu'on ſouhaite ardemment qu'elle arrive? Les deſirs enfantés par l'imagination des hommes,

ſont-ils donc la meſure de la réalité ? Les impies, dites-vous, privés des eſpérances flatteuſes d'une autre vie, deſirent d'être anéantis. Eh bien! ne ſont-ils pas autant autoriſés à conclure, d'après ce deſir, qu'ils seront anéantis, que vous vous prétendez autoriſés à conclure que vous exiſterez toujours, parce que vous le deſirez ?

§. 102.

L'HOMME meurt tout entier. Rien n'eſt plus évident pour celui qui n'eſt point en délire. Le corps humain après la mort n'eſt plus qu'une maſſe incapable de produire les mouvemens, dont l'aſſemblage conſtituoit la vie ; on n'y voit plus alors ni circulation, ni reſpiration, ni digeſtion, ni parole, ni penſée. On prétend que pour lors l'ame s'eſt ſéparée du corps. Mais dire que cette ame qu'on ne connoît point eſt le principe de la vie, c'eſt ne rien dire, ſinon qu'une force inconnue eſt le principe caché de mouvemens imperceptibles. Rien de plus naturel & de plus ſimple que de croire que l'homme mort ne vit plus, rien de plus extravagant que de croire que l'homme mort eſt encore en vie.

Nous rions de la ſimplicité de quelques peuples, dont l'uſage eſt d'enterrer des proviſions avec les morts, dans l'idée que ces alimens leur ſeront utiles & néceſſaires dans l'autre vie. Eſt-il donc plus ridicule ou plus abſurde, de croire que les hommes mangeront après la mort, que de s'imaginer qu'ils penſeront, qu'ils auront des idées agréables ou fâcheuſes, qu'ils jouiront, qu'ils ſouffriront, qu'ils éprouveront du repentir ou de la joie, lorſque les organes propres à leur porter des ſenſations ou des idées ſeront une fois diſſouts & réduits en pouſſiere? Dire que les ames des hommes ſeront heureuſes ou malheureuſes après la mort du corps, c'eſt prétendre que les hommes pourront voir ſans yeux, entendront ſans oreilles, goûteront ſans palais, flaireront ſans nez, toucheront ſans mains & ſans peau. Des nations qui ſe croient très raiſonnables adoptent néanmoins de pareilles idées!

§. 103.

Le dogme de l'immortalité de l'ame ſuppoſe que l'ame eſt une ſubſtance ſimple, en un mot, un eſprit: mais je demanderai toujours ce que c'eſt qu'un eſprit. „ C'eſt, dites- „ vous, une ſubſtance privée d'étendue, in-

,, corruptible, qui n'a rien de commun avec ,, la matiere. " Mais si cela est, comment votre ame naît-elle, s'accroît-elle, se fortifie-t-elle, s'affoiblit-elle, se dérange-t-elle, vieillit-elle dans la même progression que votre corps?

Vous nous répondez à toutes ces questions que ce sont des mysteres: mais, si ce sont des mysteres, vous n'y comprenez rien? Si vous n'y comprenez rien, comment pouvez-vous décider affirmativement une chose dont vous êtes incapable de vous former aucune idée? Pour croire ou pour affirmer quelque chose, il faut au moins savoir en quoi consiste ce que l'on croit & ce que l'on affirme. Croire à l'existence de votre ame immatérielle, c'est dire que vous êtes persuadé de l'existence d'une chose, dont il vous est impossible de vous former aucune notion véritable: c'est croire à des mots sans pouvoir y attacher aucun sens: affirmer que la chose est comme vous dites, c'est le comble de la folie ou de la vanité.

§. 104.

Les Théologiens ne sont-ils pas d'étranges raisonneurs? Dès qu'ils ne peuvent deviner les causes naturelles des choses, ils inventent

des causes qu'ils nomment *surnaturelles* ; ils imaginent des esprits, des causes occultes, des agents inexplicables, ou plutôt des mots bien plus obscurs que les choses qu'ils s'efforcent d'expliquer. Demeurons dans la nature, quand nous voudrons nous rendre compte des phénomenes de la nature ; ignorons les causes trop déliées pour être saisies par nos organes, & soyons persuadés qu'en sortant de la nature, nous ne trouverons jamais la solution des problêmes que la nature nous présente.

DANS l'hypothese même de la Théologie, c'est-à-dire, en supposant un moteur tout puissant de la matiere, de quel droit les Théologiens refuseroient-ils à leur Dieu le pouvoir de donner à cette matiere la faculté de penser ? Lui seroit-il donc plus difficile de créer des combinaisons de matiere dont la pensée résultât, que des esprits qui pensent ? Au moins, en supposant une matiere qui pense, nous aurions quelques notions du sujet de la pensée, ou de ce qui pense en nous, tandis qu'en attribuant la pensée à un être immatériel, il nous est impossible de nous en faire la moindre idée.

§. 105.

ON nous objecte que le matérialisme fait

de l'homme une pure machine; ce que l'on juge très déshonorant pour toute l'espece humaine. Mais cette espece humaine sera-t-elle bien plus honorée quand on dira que l'homme agit par les impulsions secrettes d'un esprit, ou d'un certain *je ne sçais quoi*, qui sert à l'animer, sans qu'on sache comment?

Il est aisé de s'appercevoir que la supériorité que l'on donne à *l'esprit* sur la matiere, ou à l'ame sur le corps, n'est fondée que sur l'ignorance, où l'on est, de la nature de cette ame, tandis que l'on est plus familiarisé avec la matiere ou le corps que l'on s'imagine connoître, & dont on croit démêler les ressorts; mais les mouvemens les plus simples de nos corps sont, pour tout homme qui les médite, des énigmes aussi difficiles à deviner que la pensée.

§. 106.

L'ESTIME que tant de gens ont pour la substance spirituelle, ne paroît avoir pour motif, que l'impossibilité où il se trouvent de la définir d'une façon intelligible. Le mépris que nos métaphysiciens montrent pour la matiere, ne vient que de ce que *la familiarité engendre le mépris*. Lorsqu'ils nous disent que l'*ame est plus excellente & plus noble que le*

*corps*, il ne nous disent rien, sinon que ce qu'ils ne connoissent aucunement, doit être bien plus beau, que ce dont ils ont quelques foibles idées.

§. 107.

On nous vante sans cesse l'utilité du dogme de l'autre vie: on prétend que quand même ce ne seroit qu'une fiction, elle est avantageuse, parce qu'elle en impose aux hommes & les conduit à la vertu. Mais est-il bien vrai que ce dogme rende les hommes plus sages & plus vertueux? Les nations où cette fiction est établie, sont-elles donc remarquables par leurs mœurs & leur conduite? Le monde visible ne l'emporte-t-il pas toujours sur le monde invisible? Si ceux qui sont chargés d'instruire & de gouverner les hommes, avoient eux-mêmes des lumieres & des vertus, ils les gouverneroient bien mieux par des réalités, que par de vaines chimeres; mais fourbes, ambitieux & corrompus, les législateurs ont par-tout trouvé plus court d'endormir les nations par des fables, que de leur enseigner des vérités, que de développer leur raison, que de les exciter à la vertu par des motifs sensibles & réels, que de les gouverner d'une façon raisonnable.

Les Théologiens ont eu ſans doute des raiſons pour faire l'ame immatérielle; ils avoient beſoin d'ames & de chimeres pour peupler les régions imaginaires qu'ils ont découvertes dans l'autre vie. Des ames matérielles auroient été ſujettes, comme tous les corps, à la diſſolution: or ſi les hommes croyaient que tout doit périr avec eux, les géographes de l'autre monde perdroient évidemment le droit de guider leurs ames vers ce ſéjour inconnu: il ne tireroient aucuns profits des eſpérances dont ils les repaîſſent & des terreurs dont ils ont ſoin de les accabler. Si l'avenir n'eſt d'aucune utilité réelle pour le genre humain, il eſt au moins de la plus grande utilité pour ceux qui ſe ſont chargés de l'y conduire.

§. 108.

„ Mais, dira-t-on, le dogme de l'immor„ talité de l'ame n'eſt-il pas conſolant pour „ des êtres qui ſe trouvent ſouvent très „ malheureux ici bas? quand ce ſeroit une „ illuſion, n'eſt-elle pas douce & agréable? „ N'eſt-ce pas un bien pour l'homme de croi„ re qu'il pourra ſe ſurvivre à lui-même, & „ jouir quelque jour d'un bonheur qui lui eſt

„ re-

„ refusé sur la terre? ” Ainsi, pauvres mortels! vous faites de vos souhaits la mesure de la vérité? parce que vous desirez de vivre toujours & d'être plus heureux, vous en concluez aussitôt que vous vivrez toujours, & que vous serez plus fortunés dans un monde inconnu, que dans le monde connu qui souvent ne vous procure que des peines! consentez donc à quitter sans regrets ce monde qui cause bien plus de tourments que de plaisirs au plus grand nombre d'entre vous. Résignez-vous à l'ordre du Destin qui veut qu'ainsi que tous les êtres vous ne duriez pas toujours. Mais que deviendrai-je? me demándes-tu, ô homme! ce que tu étois il y a quelques millions d'années. Tu étois alors je ne sçais quoi; resous-toi donc à redevenir en un instant ce je ne sçais quoi, que tu étois alors: rentre paisiblement dans la masse universelle dont tu sortis à ton insçu sous ta forme actuelle, & passe sans murmurer comme tous les êtres qui t'environnent.

On nous répete sans cesse que les notions religieuses offrent des consolations infinies pour les infortunés. On prétend que l'idée de l'immortalité de l'ame & d'une vie plus heureuse est très propre à élever le cœur de

l'homme & à le ſoutenir au milieu des adverſités dont il ſe voit aſſailli ſur la terre. Le matérialiſme au contraire eſt, dit-on, un ſyſtême affligeant fait pour dégrader l'homme, qui le met au rang des brutes, qui briſe ſon courage, qui ne lui montre pour toute perſpective qu'un anéantiſſement affreux, capable de le conduire au déſeſpoir & de l'inviter à ſe donner la mort, dés qu'il ſouffre en ce monde. Le grand art des Théologiens eſt de ſouffler & le chaud & le froid, d'affliger & de conſoler, de faire peur & de raſſûrer.

D'APRÈS les fictions de la Théologie les régions de l'autre vie ſont heureuſes & malheureuſes. Rien de plus difficile que de ſe rendre digne du ſéjour de la félicité, rien de plus facile que d'obtenir une place dans le ſéjour des tourments que la Divinité prépare aux victimes infortunées de ſa fureur éternelle. Ceux qui trouvent l'idée d'une autre vie ſi flatteuſe & ſi douce, ont-ils donc oublié que cette autre vie, ſelon eux, doit être accompagnée de tourmens pour le plus grand nombre des mortels ? L'idée de l'anéantiſſement total n'eſt-elle pas infiniment préférable à l'idée d'une exiſtence éternelle accompagnée de douleurs & de *grincements de dents* ? La

crainte de n'être pas toujours, eſt-elle plus affligeante que celle de n'avoir pas toujours été ? La crainte de ceſſer d'être n'eſt un mal réel, que pour l'imagination qui ſeule enfanta le dogme d'une autre vie.

Vous dites, ô Docteurs chrétiens! que l'idée d'une vie plus heureuſe eſt riante: on en convient; il n'eſt perſonne qui ne deſire une exiſtence plus agréable & plus ſolide que celle dont ont jouit ici bas. Mais ſi le Paradis eſt ſéduiſant, vous conviendrez auſſi que l'enfer eſt affreux. Le ciel eſt très difficile, & l'enfer très facile à mériter. Ne dites-vous pas qu'une voie *étroite* & pénible conduit aux régions fortunées, & qu'une voie *large* mène aux régions du malheur ? Ne répétez-vous pas à tout inſtant que *le nombre des élus eſt très petit, & celui des réprouvés très grand?* Ne faut-il pas, pour ſe ſauver, des graces, que votre Dieu n'accorde qu'à peu de gens ? Eh bien! je vous dirai que ces idées ne ſont aucunement conſolantes; je vous dirai que j'aime mieux être anéanti une bonne fois que de brûler toujours. Je vous dirai que le ſort des bêtes me paroît plus deſirable que le ſort des damnés. Je vous dirai que l'opinion qui me débaraſſe de craintes accablantes dans ce

monde, me paroît plus riante que l'incertitude où me laiſſe l'opinion d'un Dieu qui, maître de ſes graces, ne les donne qu'à ſes favoris, & qui permet que tous les autres ſe rendent dignes des ſupplices éternels. Il n'y a que l'entouſiasme ou la folie qui puiſſent faire préférer un ſyſtême évident qui raſſûre, à des conjectures improbables, accompagnées d'incertitudes & de craintes déſolantes.

§. 109.

Tous les principes religieux ſont une affaire de pure imagination, à laquelle l'expérience & le raiſonnement n'eurent jamais aucune part. On trouve beaucoup de difficulté à les combattre, parce que l'imagination, une fois préoccupée de chimeres qui l'étonnent ou la remuent, eſt incapable de raiſonner. Celui qui combat la religion & ſes phantômes par les armes de la raiſon reſſemble à un homme qui ſe ſerviroit d'une épée pour tuer des moucherons; auſſitôt que le coup eſt frappé, les moucherons & les chimeres reviennent voltiger & reprennent dans les esprits, la place dont on croyoit les avoir bannis.

DÈs qu'on ſe refuſe aux preuves que la

Théologie prétend donner de l'existence d'un Dieu, on oppose aux argumens qui la détruisent un *sens intime*, une persuasion profonde, un penchant invincible inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui l'idée d'un être tout puissant qu'il ne peut totalement expulser de son esprit, & qu'il est forcé de reconnoître, en dépit des raisons les plus fortes qu'on peut lui alléguer. Mais si l'on veut analyser ce *sens intime* auquel on donne tant de poids, on trouvera qu'il n'est que l'effet d'une habitude enracinée qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramene le plus grand nombre des hommes, & souvent même les personnes les plus éclairées, aux préjugés de l'enfance. Qu'est-ce que peut ce sens intime ou cette persuasion peu fondée, contre l'évidence qui nous démontre que ce qui implique contradiction, ne peut point exister?

On nous dit très gravement qu'il n'est pas démontré que Dieu n'existe pas. Cependant rien n'est plus démontré, d'aprés tout ce que les hommes en ont dit jusqu'à présent, que ce Dieu est une chimere, dont l'existence est totalement impossible; vû que rien n'est plus évident & plus démontré, qu'un être ne peut

raſſembler des qualités auſſi diſparates, auſſi contradictoires, auſſi inconciliables que celles que toutes les religions de la terre aſſignent à la Divinité ? Le Dieu du Théologien, ainſi que le Dieu du Théiſte, n'eſt-il pas évidemment une cauſe incompatible avec les effets qu'on lui attribue ? De quelque façon qu'on s'y prenne, il faut ou inventer un autre Dieu, ou convenir que celui, dont depuis tant de ſiecles on entretient les mortels, eſt à la fois très bon & très méchant, très puiſſant & très foible, immuable & changeant, parfaitement intelligent & parfaitement dépourvu & de raiſon, & de plan, & de moyens; ami de l'ordre & permettant le déſordre; très juſte & très injuſte; très habile & très mal-adroit. Enfin n'eſt-on pas forcé d'avouer qu'il eſt impoſſible de concilier les attributs diſcordants qu'on entaſſe ſur un être, dont on ne peut dire un ſeul mot ſans tomber auſſitôt dans les contradictions les plus palpables ? Que l'on eſſaie d'attribuer une ſeule qualité à la Divinité, & ſur le champ ce qu'on en dira, ſe trouvera contredit par les effets que l'on aſſigne à cette cauſe.

§. 110.

LA Théologie pourroit à juſte titre ſe dé-

finir la *science des contradictions*. Toute religion n'eſt qu'un ſyſtême imaginé pour concilier des notions inconciliables. A l'aide de l'habitude & de la terreur, on parvient à perſiſter dans les plus grandes abſurdités, lors même qu'elles ſont le plus clairement expoſées. Toutes les religions ſont aiſées à combattre, mais très difficiles à déraciner. La raiſon ne peut rien contre l'habitude, qui devient, comme on dit, *une ſeconde nature*. Il eſt beaucoup de perſonnes ſenſées d'ailleurs, qui, même après avoir examiné les fondement ruineux de leur croyance, y reviennent encore au mépris des raiſons les plus frappantes.

Dès qu'on ſe plaint de ne rien comprendre à la religion, d'y trouver à chaque pas des abſurdités qui répugnent, d'y voir des impoſſibilités, on nous dit que nous ne ſommes pas faits pour rien concevoir aux vérités que la religion nous propoſe; que la raiſon s'égare & n'eſt qu'un guide infidele, capable de nous conduire à la perdition: l'on nous aſſûre de plus que *ce qui eſt folie aux yeux des hommes, eſt ſageſſe aux yeux d'un Dieu*, à qui rien n'eſt impoſſible. Enfin, pour trancher d'un ſeul mot les difficultés les plus inſur-

montables que la Théologie nous préſente de toutes parts, on en eſt quitte pour dire que ce ſont des *myſteres.*

§. III.

QU'EST-CE qu'un myſtere ? Si j'examine la choſe de près, je découvre bientôt qu'un myſtere n'eſt jamais qu'une contradiction, une abſurdité palpable, une impoſſibilité notoire, ſur laquelle les Théologiens veulent obliger les hommes à fermer humblement les yeux. En un mot, un myſtere eſt tout ce que nos guides ſpirituels ne peuvent point nous expliquer.

IL eſt avantageux pour les miniſtres de la religion que les peuples ne comprennent rien à ce qu'ils enſeignent. On eſt dans l'impoſſibilité d'examiner ce que l'on ne comprend point; toutes les fois qu'on ne voit goute, on eſt forcé de ſe laiſſer mener. Si la religion étoit claire, les prêtres n'auroient pas tant d'affaires ici bas.

POINT de religion ſans myſteres; le myſtere eſt de ſon eſſence; une religion dépourvue de myſteres, feroit une contradiction dans les termes. Le Dieu qui ſert de fondement à la *religion naturelle*, au *Théisme* ou au *Déisme*,

eſt lui-même le plus grand des myſteres pour un eſprit qui veut s'en occuper.

§. 112.

TOUTES les Religions révélées que l'on voit dans le monde, ſont remplies de dogmes myſtérieux, de principes inintelligibles, de merveilles incroyables, de récits étonnans qui ne ſemblent imaginés que pour confondre la raiſon. Toute Religion annonce un Dieu caché, dont l'eſſence eſt un myſtere; en conſéquence, la conduite qu'on lui prête, eſt auſſi difficile à concevoir que l'eſſence de ce Dieu lui-même. La Divinité n'a jamais parlé que d'une façon énigmatique & myſtérieuſe, dans les Religions ſi variées qu'elle a fondées en différentes Régions de notre globe: elle ne s'eſt par-tout révélée que pour annoncer des myſteres; c'eſt-à-dire pour avertir les mortels qu'elle prétendoit qu'ils cruſſent des contradictions, des impoſſibilités, des choſes auxquelles ils étoient incapables d'attacher aucunes idées certaines.

PLUS une Religion a de myſteres, plus elle préſente à l'eſprit de choſes incroyables, & plus elle eſt en droit de plaire à l'imagination des hommes qui y trouve dès lors une

pâture continuelle. Plus une Religion eſt té-nébreuſe, & plus elle paroît divine, c'eſt-à-dire conforme à la nature d'un être caché dont on n'a point d'idées.

C'EST le propre de l'ignorance de préférer l'inconnu, le caché, le fabuleux, le merveilleux, l'incroyable, le terrible même, à ce qui eſt clair, ſimple & vrai. Le vrai ne donne point à l'imagination des ſecouſſes auſſi vives, que la fiction, que d'ailleurs chacun eſt le maître d'arranger à ſa maniere. Le vulgaire ne demande pas mieux que d'écouter des fables, les Prêtres & les Légiſlateurs, en inventant des Religions & en forgeant des myſteres, l'ont ſervi à ſon gré. Ils ſe ſont attachés par là des entouſiaſtes, des femmes, des ignorants. Des êtres de cette trempe ſe paient aiſément de raiſons, qu'ils ſont incapables d'examiner: l'amour du ſimple & du vrai ne ſe trouve que dans le petit nombre de ceux, dont l'imagination eſt réglée par l'étude & la réflexion.

LES habitans d'un village ne ſont jamais plus contents de leur curé, que quand il mêle bien du latin dans ſon ſermon. Les ignorants s'imaginent toujours que celui qui leur parle de choſes qu'ils ne comprennent pas,

eſt un homme très habile. Voilà le vrai principe de la crédulité des peuples, & de l'autorité de ceux qui prétendent les guider.

§. 113.

PARLER aux hommes pour leur annoncer des myſteres, c'eſt donner & retenir; c'eſt parler pour n'être point entendu. Celui qui ne parle que par énigmes, ou cherche à s'amuſer de l'embarras qu'il cauſe, ou trouve ſon intérêt à ne pas s'expliquer trop clairement. Tout ſecret annonce défiance, impuiſſance & crainte. Les Princes & leurs miniſtres font myſtere de leurs projets, de peur que leurs ennemis, venant à les pénétrer, ne les faſſent échouer. Un Dieu bon peut-il donc s'amuſer de l'embarras de ſes créatures? Un Dieu, qui jouit d'une puiſſance à laquelle rien au monde n'eſt capable de réſiſter, peut-il appréhender que ſes vues ſoient traverſées? Quel intérêt auroit-il donc à nous faire débiter des énigmes & des myſteres?

ON nous dit que l'homme, par la foibleſſe de ſa nature, n'eſt capable de rien comprendre à l'œconomie divine, qui ne peut être pour lui qu'un tiſſu de myſteres: Dieu ne peut lui dévoiler des ſecrets, néceſſairement

u dessus de sa portée. Dans ce cas, je répondrai toujours que l'homme n'est pas fait pour s'occuper de l'œconomie divine; que cette œconomie ne peut aucunement l'intéresser; qu'il n'a nul besoin de mysteres qu'il ne sçauroit entendre; & partant qu'une Religion mystérieuse n'est pas plus faite pour lui, qu'un discours éloquent n'est fait pour un troupeau de brebis.

§ 114.

LA Divinité s'est révélée d'une façon si peu uniforme dans les diverses contrées de notre globe, qu'en matiere de religion, les hommes se regardent, les uns les autres avec les yeux de la haine ou du mépris. Les partisans des différentes sectes se trouvent réciproquement très ridicules & très fous; les mysteres les plus respectés dans une religion, sont des objets de risée pour une autre. Dieu ayant tant fait que de se révéler aux hommes, auroit au moins dû leur parler une même langue à tous, & dispenser leur foible esprit de l'embarras de chercher quelle peut être la religion vraiment émanée de lui, ou quel est le culte le plus agréable à ses yeux.

UN Dieu universel auroit dû révéler une

Religion universelle. Par quelle fatalité se trouve-t-il donc tant de Religions différentes sur la terre ? Quelle est la véritable parmi le grand nombre de celles qui, chacune, prétendent l'être à l'exclusion de toutes les autres ? Il y a tout lieu de croire qu'aucune ne jouit de cet avantage ; la division & les disputes dans les opinions, sont les signes indubitables de l'incertitude & de l'obscurité des principes d'où l'on part.

## §. 115.

Si la Religion étoit nécessaire à tous les hommes, elle devroit être intelligible pour tous les hommes. Si cette Religion étoit la chose la plus importante pour eux, la bonté de Dieu sembleroit exiger qu'elle fût pour eux de toutes les choses la plus claire, la plus évidente, la plus démontrée. N'est-il donc pas étonnant de voir que cette chose, si essentielle au salut des mortels, est précisément celle qu'ils entendent le moins, & sur laquelle depuis tant de siecles leurs Docteurs ont le plus disputé ? Jamais les prêtres d'une même secte ne sont parvenus jusqu'ici à s'accorder entre eux, sur la façon d'entendre les volontés d'un Dieu qui a bien voulu se révéler ?

Le monde que nous habitons peut être comparé à une place publique, dans les différentes parties de laquelle sont répandus plusieurs charlatans qui, chacun, s'efforcent d'attirer les passants, en décriant les remedes que débitent leurs confreres. Chaque boutique a ses chalands, persuadés que leurs empyriques possedent seuls les bons remedes : malgré l'usage continuel qu'ils en font, ils ne s'apperçoivent pas qu'ils ne s'en trouvent pas mieux ou qu'ils sont tout aussi malades que ceux qui courent après les charlatans d'une boutique différente. La dévotion est une maladie de l'imagination contractée dès l'enfance; le dévôt est un hypocondriaque qui ne fait qu'augmenter son mal, à force de remedes. Le sage n'en prend aucun, il suit un bon régime, & d'ailleurs il laisse agir la nature.

§. 116.

Aux yeux d'un homme sensé, rien ne paroît plus ridicule, que les jugements que portent les uns des autres, les partisans également insensés des différentes Religions, dont la terre est peuplée. Un Chrétien trouve que l'*Alcoran*, c'est-à-dire, la révélation divine annoncée par Mahomet, n'est qu'un tissu de

rêveries impertinentes & d'impoſtures injurieuſes à la Divinité. Le Mahométan de ſon côté traite le Chrétien d'*idolâtre* & de *chien*; il ne voit que des abſurdités dans ſa Religion; il s'imagine être en droit de conquérir ſon pays, & de le forcer, le glaive en main, de recevoir la religion de ſon Divin Prophete; il croit ſur-tout que rien n'eſt plus impie & plus déraiſonnable que d'adorer un homme, ou de croire la *Trinité*. Le Chrétien Proteſtant, qui ſans ſcrupule adore un homme, & qui croit fermement le myſtere inconcevable de la *Trinité*, ſe moque du Chrétien Catholique, parce que celui ci croit de plus au myſtere de la *Tranſubſtantiation*; il le traite de fou, d'impie & d'idolâtre, parce qu'il ſe met à genoux pour adorer du pain, dans lequel il croit voir le Dieu de l'univers. Les Chrétiens de toutes les ſectes s'accordent à regarder comme des ſotiſes les incarnations du Dieu des Indes *Viſtnou*; ils ſoutiennent que la ſeule *incarnation* véritable eſt celle de *Jéſus* fils du Dieu de l'univers & de la femme d'un charpentier. Le Théiſte, qui ſe dit ſectateur d'une Religion, qu'il ſuppoſe être celle de la nature, content d'admettre un Dieu dont il n'a nulle idée, ſe permet de

plaisanter sur tous les autres mysteres enseignés par toutes les Religions du monde.

§. 117.

Un Théologien fameux n'a-t-il pas reconnu l'absurdité d'admettre un Dieu, & de s'arrêter en chemin? „ A nous autres, dit-il, „ qui croyons par la foi un vrai Dieu, une „ substance singuliere, rien ne doit plus „ nous coûter. Ce premier mystere, qui „ n'est pas petit en lui-même, une fois admis, la raison ne doit plus souffrir de violence sur tout le reste. Pour moi je n'ai „ pas plus de peine à recevoir un million de „ choses que je n'entends pas, qu'à croire la „ premiere vérité qui me passe. " (5)

Est-il rien de plus contradictoire, de plus impossibe ou de plus mystérieux que la création de la matiere par un être immatériel; qui, lui-même immuable, opere les changements continuels que nous voyons dans le monde? Est-il rien de plus incompatible avec toutes les notions du bon sens que de croire qu'un être souverainement bon, sage, équitable

(5) *Voyez Bibliotheque raisonnée Tom. I. page* 84. Ce passage est du R. P. Hardouin de la Société de Jésus.

table & puiſſant préſide à la nature, & dirige par lui-même les mouvemens d'un monde qui n'eſt rempli que de folies, de miſeres, de crimes, de déſordres qu'il auroit pu d'un ſeul mot prévenir, empêcher ou faire diſparoître? en un mot, dès qu'on admet un être auſſi contradictoire que le Dieu Théologique, de quel droit refuſeroit-on d'admettre les fables les plus improbables, les miracles les plus étonnants, les myſteres les plus profonds?

§. 118.

LE Théiſte nous crie, *gardez-vous d'adorer le Dieu farouche & bizarre de la Théologie*; *le mien eſt un être infiniment ſage & bon*, *c'eſt le pere des hommes*; *c'eſt le plus doux des Souverains*; *c'eſt lui qui remplit l'univers de ſes bienfaits*; mais, lui dirai-je, ne voyez-vous pas que tout dément en ce monde les belles qualités que vous donnez à votre Dieu? Dans la famille nombreuſe de ce pere ſi tendre, je n'apperçois que des malheureux. Sous l'empire de ce Souverain ſi juſte, je ne vois que le crime victorieux & la vertu dans la détreſſe. Parmi ces bienfaits que vous vantez, & que votre entouſiaſme veut ſeuls enviſager, je vois une foule de maux de toute eſpece,

ſur leſquels vous vous obſtinez à fermer les yeux. Forcé de reconnoître que votre Dieu, ſi bon, en contradiction avec lui même, diſtribue de la même main & le bien & le mal, vous vous trouverez obligé, pour le juſtifier, de me renvoyer, comme le prêtre, aux régions de l'autre vie. Inventez donc un autre Dieu que la Théologie, car le vôtre eſt auſſi contradictoire que le ſien. Un Dieu bon qui fait le mal ou qui permet qu'il ſe faſſe : un Dieu rempli d'équité, & dans l'empire duquel l'innocence eſt ſi ſouvent opprimée : un Dieu parfait qui ne produit que des ouvrages imparfaits & miſérables ; un tel Dieu & ſa conduite ne ſont-ils pas d'auſſi grands myſteres que celui de l'incarnation ?

Vous rougiſſez, dites-vous, pour vos concitoyens, à qui l'on perſuade que le Dieu de l'univers a pu ſe changer en homme & mourir ſur une croix dans un coin de l'Aſie. Vous trouvez très abſurde le myſtere ineffable de la Trinité ? Rien ne vous paroît plus ridicule qu'un Dieu qui ſe change en pain & qui ſe fait manger chaque jour en mille endroits différents ? Eh bien ! tous ces myſteres ſont-ils donc plus choquants pour la raiſon, qu'un Dieu vengeur & rémunérateur des actions des

hommes? L'homme, ſelon vous, eſt-il libre ou ne l'eſt-il pas? Dans l'un ou dans l'autre cas, votre Dieu, s'il a l'ombre de l'équité, ne peut ni le punir ni le récompenſer. Si l'homme eſt libre, c'eſt Dieu qui l'a fait libre d'agir ou de ne pas agir; c'eſt donc Dieu qui eſt la cauſe primitive de toutes ſes actions; en puniſſant l'homme de ſes fautes, il le puniroit d'avoir exécuté ce qu'il lui a donné la liberté de faire. Si l'homme n'eſt pas libre d'agir autrement qu'il ne fait, Dieu ne feroit-il pas le plus injuſte des êtres en le puniſſant des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre?

Bien des perſonnes ſont vraiment frappées des abſurdités de détail, dont toutes les Religions du monde ſont remplies, mais elles n'ont pas le courage de remonter juſqu'à la ſource d'où ces abſurdités ont dû néceſſairement découler. On ne voit pas qu'un Dieu rempli de contradictions, de bizarreries, de qualités incompatibles, en échauffant ou fécondant l'imagination des hommes, n'a pu jamais faire éclore qu'une longue ſuite de chimeres.

§. 119.

On croit fermer la bouche à ceux qui nient

l'existence d'un Dieu, en leur disant que tous les hommes, dans tous les siecles, dans tous les pays ont reconnu l'empire d'une Divinité quelconque: qu'il n'est point de peuple sur la terre qui n'ait eu la croyance d'un être invisible & puissant, dont il a fait l'objet de son culte & de sa vénération: enfin qu'il n'est pas de nation, si sauvage qu'on la suppose, qui ne soit persuadée de l'existence de quelque intelligence supérieure à la nature humaine. Mais la croyance de tous les hommes peut-elle changer une erreur en vérité? Un Philosophe célebre a dit avec raison, *on ne prescrit point contre la vérité par la tradition générale ou par le consentement unanime de tous les hommes* (6) Un autre sage avoit dit avant lui, qu'*une armée de Docteurs ne suffisoit pas pour changer la nature de l'erreur & pour en faire une vérité.*

Il fut un tems où tous les hommes ont cru que le soleil tournoit au-tour de la terre, tandis que celle-ci demeuroit immobile au centre de tout le systême du monde: il n'y a gueres plus de deux siecles que cette erreur est détruite. Il fut un tems où personne ne vouloit croire l'existence des Antipodes, &

(6) *Bayle.* (7) *Averroës.*

où l'on perſécutoit ceux qui avoient la témérité de la ſoutenir ; aujourd'hui nul homme inſtruit n'oſe plus en douter. Tous les peuples du monde, à l'exception pourtant de quelques hommes moins crédules que les autres, croient encore aux ſorciers, aux revenants, aux apparitions, aux eſprits, & nul homme ſenſé ne s'imagine être obligé d'adopter ces ſotiſes ; mais les gens les plus ſenſés ſe font une obligation de croire un eſprit univerſel !

§. 120.

Tous les Dieux adorés par les hommes ont une origine ſauvage ; ils ont été viſiblement imaginés par des peuples ſtupides, ou furent préſentés par des légiſlateurs ambitieux & ruſés à des nations ſimples & groſſieres, qui n'avoient ni la capacité, ni le courage d'examiner mûrement les objets, qu'à force de terreurs, on leur faiſoit adorer.

En regardant de près le Dieu que nous voyons encore adoré de nos jours par les nations les plus policées, on eſt forcé de reconnoître qu'il porte évidemment des traits ſauvages. Etre ſauvage, c'eſt ne connoître d'autre droit que la force ; c'eſt être cruel juſqu'à l'excès ; c'eſt ne ſuivre que ſon

caprice; c'eſt manquer de prévoyance, de prudence & de raiſon. Peuples qui vous croyez civiliſés! ne reconnoiſſez-vous pas à cet affreux caractere le Dieu à qui vous prodiguez votre encens? les Peintures que l'on vous fait de la Divinité, ne ſont-elles pas viſiblement empruntées de l'humeur implacable, jalouſe, vindicative, ſanguinaire, capricieuſe, inconſidérée de l'homme qui n'a point encore cultivé ſa raiſon? ô hommes! vous n'adorez qu'un grand ſauvage, que vous regardez pourtant comme un modele à ſuivre, comme un maître aimable, comme un ſouverain rempli de perfections!

LES opinions religieuſes des hommes de tout pays ſont des monuments antiques & durables de l'ignorance, de la crédulité, des terreurs & de la férocité de leurs ancêtres. Tout ſauvage eſt un enfant avide du merveilleux, qui s'en abbreuve à longs traits, & qui ne raiſonne jamais ſur ce qu'il trouve propre à remuer ſon imagination. Son ignorance ſur les voies de la nature fait qu'il attribue à des eſprits, à des enchantemens, à la magie tout ce qui lui paroît extraordinaire: à ſes yeux ſes Prêtres ſont des ſorciers, dans leſquels il ſuppoſe un pouvoir tout di-

vin, devant lesquels sa raison confondue s'humilie, dont les oracles sont pour lui des decrets infaillibles qu'il seroit dangereux de contredire.

En matiere de Religion les hommes pour la plupart sont demeurés dans leur barbarie primitive. Les Religions modernes ne sont que des folies anciennes, rajeunies ou présentées sous quelque forme nouvelle. Si les anciens sauvages ont adoré des montagnes, des rivieres, des serpens, des arbres, des fétiches de toute espece; si les sages Egyptiens ont rendu leurs hommages à des crocodiles, à des rats, à des oignons, ne voyons-nous pas des peuples, qui se croient plus sages qu'eux, adorer avec respect du pain, dans lequel ils s'imaginent que les enchantemens de leurs Prêtres font descendre la Divinité? Le Dieu-Pain n'est-il pas le *fétiche* de plusieurs nations chrétiennes, aussi peu raisonnables en ce point, que les nations les plus sauvages?

§. 121.

La férocité, la stupidité, la folie de l'homme sauvage se sont de tout tems décélées dans les usages religieux, qui furent si souvent ou cruels ou extravagants. Un esprit

de barbarie s'eſt perpétué juſqu'à nous ; il perce dans les religions que ſuivent les nations les plus policées. Ne voyons-nous pas encore offrir à la Divinité des victimes humaines ? Dans la vue d'appaiſer la colere d'un Dieu, que l'on ſuppoſe toujours auſſi féroce, auſſi jaloux, auſſi vindicatif qu'un ſauvage, des loix de ſang ne font-elles pas périr dans des ſupplices recherchés ceux qu'on croit lui déplaire par leur façon de penſer ? Les nations modernes, à l'inſtigation de leurs Prêtres, ont peut-être même renchéri ſur la folie atroce des nations les plus barbares ; au moins ne trouvons-nous pas qu'il ſoit venu dans l'eſprit d'aucuns ſauvages de tourmenter pour des opinions, de fouiller dans les penſées, d'inquiéter les hommes pour les mouvemens inviſibles de leurs cerveaux.

QUAND on voit des nations policées & ſavantes, des Anglois, des François, des Allemands, &c., malgré toutes leurs lumieres, continuer à ſe mettre à genoux devant le Dieu barbare des juifs, c'eſt-à-dire du peuple le plus ſtupide, le plus crédule, le plus ſauvage, le plus inſociable qui fût jamais ſur la terre : quand on voit ces nations éclairées ſe partager en ſectes, ſe déchirer les unes

les autres, ſe haïr & ſe mépriſer pour les opinions également ridicules qu'elles prennent ſur la conduite & les intentions de ce Dieu déraiſonnable : quand on voit des perſonnes habiles s'occuper ſottement à méditer les volontés de ce Dieu, rempli de caprices & de folies, on eſt tenté de s'écrier, ô hommes ! vous êtes encore ſauvages ! ô hommes ! vous n'êtes que des enfans, dès qu'il eſt queſtion de la Religion.

§. 122.

QUICONQUE s'eſt formé des idées vraies de l'ignorance, de la crédulité, de la négligence & de la ſotiſe du vulgaire, tiendra toujours les opinions pour d'autant plus ſuſpectes qu'il les trouvera plus généralement établies. Les hommes, pour la plupart, n'examinent rien ; ils ſe laiſſent aveuglément conduire par la coutume & l'autorité : leurs opinions religieuſes ſont ſur-tout celles qu'ils ont moins le courage & la capacité d'examiner ; comme ils n'y comprennent rien, ils ſont forcés de ſe taire, ou du moins ils ſont bientôt au bout de leurs raiſonnemens. Demandez à tout homme du peuple s'il croit en Dieu ? Il ſera tout ſurpris que vous puiſſiez

en douter. Demandez lui enſuite ce qu'il entend par le mot *Dieu*; vous le jetterez dans le plus grand embarras; vous vous appercevrez ſur le champ qu'il eſt incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'il répete ſans ceſſe: il vous dira que Dieu eſt Dieu, & vous trouverez qu'il ne ſçait ni ce qu'il en penſe, ni les motifs qu'il a d'y croire.

Tous les peuples parlent d'un Dieu: mais ſont-ils d'accord ſur ce Dieu? non; eh bien, le partage ſur une opinion ne prouve point ſon évidence, mais eſt un ſigne d'incertitude & d'obſcurité. Le même homme eſt-il toujours d'accord avec lui même dans les notions qu'il s'eſt faites de ſon Dieu? non; cette idée varie avec les viciſſitudes que ſa machine éprouve; autre ſigne d'incertitude. Les hommes ſont toujours d'accord avec les autres & avec eux-mêmes ſur les vérités démontrées: dans quelque poſition qu'ils ſe trouvent, à moins d'être inſenſés, tous reconnoiſſent que deux & deux font quatre; que le ſoleil éclaire; que le tout eſt plus grand que ſa partie; que la juſtice eſt un bien; qu'il faut être bienfaiſant pour mériter l'affection des hommes; que l'injuſtice & la cruauté ſont incompatibles avec la bonté.

S'accordent-ils de même quand ils parlent de Dieu ? tout ce qu'ils en penfent, ou en difent, eft auffitôt renverfé par les effets qu'ils vont lui attribuer.

DITES à plufieurs peintres de repréfenter une chimere, chacun d'eux, s'en formant des idées différentes, la peindra diverfement; vous ne trouverez nulle reffemblance entre les traits que chacun d'eux aura donnés à un portrait dont le modele n'exifte nulle part. Tous les Théologiens du monde en peignant Dieu, nous peignent-ils autre chofe qu'une grande chimere, fur les traits de laquelle ils ne font jamais d'accord entre eux, que chacun arrange à fa maniere, & qui n'exifte que dans fon propre cerveau ? Il n'eft pas deux individus fur la terre, qui aient, ou qui puiffent avoir, les mêmes idées de leur Dieu.

§ 123.

PEUT-ETRE feroit-il plus vrai de dire que tous les hommes font ou des Sceptiques ou des Athées, que de prétendre qu'ils font fermement convaincus de l'exiftence d'un Dieu. Comment être affuré de l'exiftence d'un être que l'on n'a jamais pu examiner, dont il n'eft pas poffible de fe faire aucune idée perma-

nente, dont les effets divers ſur nous-mêmes nous empêchent de porter un jugement invariable, dont la notion ne peut être uniforme dans deux cervelles différentes ? Comment peut-on ſe dire intimement perſuadé de l'exiſtence d'un être à qui l'on eſt à tout moment forcé d'attribuer une conduite oppoſée aux idées que l'on avoit tâché de s'en former ? Eſt-il donc poſſible de croire fermement ce qu'on ne peut concevoir ? Croire ainſi, n'eſt-ce pas adhérer à l'opinion des autres ſans en avoir aucune à ſoi ? Les prêtres reglent la croyance du vulgaire ; mais ces prêtres n'avouent-ils pas eux-mêmes que Dieu eſt incompréhenſible pour eux ? Concluons donc que la conviction pleine & entiere de l'exiſtence d'un Dieu n'eſt pas auſſi genérale que l'on voudroit l'affirmer.

ETRE ſceptique, c'eſt manquer des motifs néceſſaires pour aſſeoir un jugement. A la vue des preuves qui ſemblent établir, & des argumens qui combattent l'exiſtence d'un Dieu, quelques perſonnes prennent le parti de douter & de ſuſpendre leur aſſentiment. Mais au fond cette incertitude n'eſt fondée que ſur ce qu'on n'a pas ſuffiſamment examiné. Eſt-il donc poſſible de douter de l'évi-

dence? Les gens ſenſés ſe moquent avec raiſon d'un pyrrhoniſme abſolu, & même le jugent impoſſible. Un homme qui douteroit de ſa propre exiſtence ou de celle du ſoleil, paroîtroit complétement ridicule, ou ſeroit ſoupçonné de raiſonner de mauvaiſe foi. Eſt-il moins extravagant d'avoir des incertitudes ſur la non-exiſtence d'un être évidemment impoſſible? Eſt-il plus abſurde de douter de ſa propre exiſtence, que d'héſiter ſur l'impoſſibilité d'un être dont les qualités ſe détruiſent réciproquement? Trouve-t-on plus de probabilités pour croire un être ſpirituel, que pour croire à l'exiſtence d'un bâton ſans deux bouts? La notion d'un être infiniment bon & puiſſant, qui fait, ou permet pourtant une infinité de maux, eſt-elle moins abſurde ou moins impoſſible, que celle d'un triangle quarré? Concluons donc que le ſcepticiſme religieux ne peut être l'effet que d'un examen peu réfléchi des principes Théologiques, qui ſont dans une contradiction perpétuelle avec les principes les plus clairs & les mieux démontrés.

Douter, c'eſt délibérer ſur le jugement que l'on doit porter. Le ſcepticiſme n'eſt qu'un état d'indéciſion qui réſulte de l'exa-

men ſuperficiel des choſes. Eſt-il poſſible d'être ſceptique en matiere de Religion, quand on daigne remonter juſqu'à ſes principes, & regarder de près la notion du Dieu qui lui ſert de fondement ? Le doute vient pour l'ordinaire ou de pareſſe, ou de foibleſſe, ou d'indifférence, ou d'incapacité. Douter, pour bien des gens, c'eſt craindre la peine d'examiner des choſes auxquelles on n'attache que fort peu d'intérêt. Cependant la Religon, étant préſentée aux hommes comme la choſe qui doit avoir pour eux les plus grandes conſéquences & dans ce monde & dans l'autre, le ſcepticiſme, & le doute à ſon ſujet, ne peuvent être pour l'eſprit qu'un état déſagréable, & ne lui offrent rien moins qu'un *oreiller commode.* Tout homme qui n'a pas le courage de contempler ſans prévention le Dieu ſur lequel toute Religion ſe fonde, ne peut ſavoir pour quelle Religion ſe décider; il ne ſait plus ce qu'il doit croire ou ne pas croire, admettre ou rejetter, eſpérer ou craindre, en un mot, il ne peut plus prendre ſon parti ſur rien.

L'INDIFFÉRENCE ſur la Religion ne peut pas être confondue avec le ſcepticiſme : cette indifférence eſt elle-même fondée ſur l'as-

fûrance où l'on eft, ou fur la probabilité que l'on trouve à croire que la Religion n'eft pas faite pour intéreffer. La perfuafion où l'on eft qu'une chofe que l'on montre comme très importante ne l'eft point, ou n'eft qu'indifférente, fuppofe un examen fuffifant de la chofe, fans lequel il feroit impoffible d'avoir cette perfuafion. Ceux qui fe donnent pour fceptiques fur les points fondamentaux de la Religon, ne font pour l'ordinaire que des indolents ou des hommes peu capables d'examiner.

§. 124.

DANS toutes les contrées de la terre, on nous affûre qu'un Dieu s'eft révélé. Qu'a-t-il appris aux hommes? Leur prouve-t-il évidemment qu'il exifte? Leur dit-il où il réfide? Leur enfeigne-t-il ce qu'il eft, ou en quoi fon effence confifte? Leur explique-t-il clairement fes intentions & fon plan? Ce qu'il dit de ce plan s'accorde-t-il avec les effets que nous voyons? Non fans doute; il apprend feulement *qu'il eft celui qui eft*; qu'il eft un *Dieu caché*; que fes voies font ineffables; qu'il entre en fureur, dès qu'on a la témérité d'approfondir fes decrets, ou de confulter la raifon pour juger de lui ou de fes ouvrages.

La conduite révélée de Dieu répond-elle aux idées magnifiques qu'on voudroit nous donner de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, de sa toute puissance ? nullement : dans toute révélation cette conduite annonce un être partial, capricieux, bon tout au plus pour un peuple qu'il favorise, ennemi de tous les autres; s'il daigne se montrer à quelques hommes, il a soin de tenir tous les autres dans l'ignorance invincible de ses intentions divines. Toute révélation particuliere n'annonce-t-elle pas évidemment en Dieu de l'injustice, de la partialité, de la malignité ?

Les volontés révélées par un Dieu sont-elles capables de frapper par la raison sublime ou la sagesse qu'elles renferment ? Tendent-elles évidemment au bonheur du peuple à qui la Divinité les déclare ? En examinant les volontés divines, je n'y trouve en tout pays que des ordonnances bizarres, des préceptes ridicules, des cérémonies dont on ne devine aucunement le but, des pratiques puériles, une étiquette indigne du Monarque de la nature, des offrandes, des sacrifices, des expiations, utiles à la vérité pour les Ministres du Dieu, mais très onéreuses au reste des citoyens. Je trouve de plus que ces loix ont très

très ſouvent pour but de rendre les hommes inſociables, dédaigneux, intolérans, querelleurs, injuſtes, inhumains envers tous ceux qui n'ont point reçu ni les mêmes révélations qu'eux, ni les mêmes ordonnances, ni les mêmes faveurs du ciel.

§. 125.

Les préceptes de la morale annoncée par la Divinité ſont-ils vraiment divins, ou ſupérieurs à ceux que tout homme raiſonnable pourroit imaginer? ils ne ſont divins que parce qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain d'en démêler l'utilité. Ils font conſiſter la vertu dans un renoncement total à la nature humaine, dans un oubli volontaire de ſa raiſon, dans une ſainte haîne pour ſoi. Enfin ces préceptes ſublimes nous montrent aſſez ſouvent la perfection dans une conduite cruelle pour nous-mêmes, & parfaitement inutile aux autres.

Quelque Dieu s'eſt-il montré? A-t-il lui-même promulgué ſes loix? A-t-il parlé aux hommes de ſa propre bouche? On m'apprend que Dieu ne s'eſt point montré à tout un peuple, mais qu'il s'eſt toujours ſervi de l'organe de quelques perſonnages favoriſés,

qui se sont chargés du soin d'enseigner & d'expliquer ses intentions aux profanes. Il ne fut jamais permis au peuple d'entrer dans le sanctuaire ; les Ministres des Dieux eurent toujours, seuls, le droit de lui rapporter ce qui s'y passe.

§. 126.

Si dans l'œconomie de toutes les révélations divines je me plains de ne reconnoître ni la sagesse, ni la bonté, ni l'équité d'un Dieu : si je soupçonne de la fourberie, de l'ambition, des vûes d'intérêt dans les grands personnages qui se sont interposés entre le ciel & nous, on m'assûre que Dieu a confirmé par des miracles éclattans la mission de ceux qui ont parlé de sa part. Mais n'étoit-il pas plus simple de se montrer & de s'expliquer par lui-même ? D'un autre côté, si j'ai la curiosité d'examiner ces miracles, je vois que ce sont de récits dépourvus de vraisemblance, rapportés par des gens suspects, qui avoient le plus grand intérêt de faire croire à d'autres qu'ils étoient les envoyés du Très-Haut.

Quels témoins nous cite-t-on pour nous engager à croire des miracles incroyables ? L'on en appelle au témoignage de peuples

imbécilles qui n'exiſtent plus depuis des milliers d'années, & que, quand bien même ils pourroient atteſter les miracles en queſtion, l'on pourroit ſoupçonner d'avoir été les dupes de leur propre imagination, & de s'être laiſſés ſéduire par des preſtiges que des impoſteurs habiles opéroient à leurs yeux. Mais, direz-vous, ces miracles ſont conſignés dans des livres qui, par une tradition conſtante, ſe ſont perpétués juſqu'à nous. Par qui ces livres ont-ils été écrits? Qui ſont les hommes qui les ont tranſmis & perpétués? Ce ſont ou les mêmes gens qui ont établi les Religions, ou ceux qui ſont devenus leurs adhérents & leurs ayant-cauſe. Ainſi donc en matiere de Religion, le témoignage des parties intéreſſées eſt irrèfragable & ne peut être conteſté!

§. 127.

DIEU a parlé diverſement à chaque peuple du globe que nous habitons. L'indien ne croit pas un mot de ce qu'il a dit au chinois; le Mahométan regarde comme des fables ce qu'il a dit au Chrétien; le Juif regarde & le Mahométan & le Chrétien comme des corrupteurs ſacrileges de la loi ſainte que ſon Dieu avoit donnée à ſes peres. Le Chrétien,

fier de ſa révélation plus moderne, damne également & l'Indien, & le Chinois, & le Mahométan, & le Juif même, dont il tient ſes livres ſaints. Qui a tort ou raiſon ? Chacun s'écrie, c'eſt moi ! chacun allegue les mêmes preuves ; chacun nous parle de ſes Miracles, de ſes Devins, de ſes Prophetes, de ſes Martys. L'homme ſenſé leur répond qu'ils ſont tous en délire ; que Dieu n'a point parlé, s'il eſt vrai qu'il ſoit un eſprit qui ne peut avoir ni bouche ni langue ; que le Dieu de l'univers pourroit, ſans emprunter l'organe des mortels, inſpirer à ſes créatures ce qu'il voudroit qu'elles appriſſent ; & que, comme elles ignorent également par-tout ce qu'elles doivent penſer ſur Dieu, il eſt évident que Dieu n'a pas voulu les en inſtruire.

LES adhérents des différents cultes que l'on voit établis en ce monde s'accuſent les uns les autres de ſuperſtition & d'impiété. Les Chrétiens ont horreur de la ſuperſtition payenne, chinoiſe, mahométane. Les Catholiques-Romains traitent d'impie les Chrétiens Proteſtants ; ceux-ci déclament ſans ceſſe contre la Superſtition Romaine. Ils ont tous raiſon. Etre impie, c'eſt avoir des opinions injurieuſes pour le Dieu qu'on adore :

être superstitieux, c'est en avoir des idées fausses. En s'accusant réciproquement de superstition, les différents Religionistes ressemblent à des bossus que se reprocheroient les uns aux autres leur conformation vicieuse.

§. 128.

Les oracles que la Divinité a révélés aux nations par ses différens envoyés sont-ils clairs? hélas! il n'est pas deux hommes qui les entendent de la même maniere. Ceux qui les expliquent aux autres, ne sont jamais d'accord entre eux; pour les éclaircir, on a recours à des interprétations, à des commentaires, à des allégories, à des gloses; on y découvre un *sens mystique* bien différent du *sens littéral*. Il faut par-tout des hommes pour débrouiller les volontés d'un Dieu, qui n'a pas pu ou voulu s'expliquer clairement à ceux qu'il vouloit éclairer. Dieu préfere toujours de se servir de l'organe de quelques hommes, que l'on peut soupçonner de s'être trompés eux-mêmes, ou d'avoir eu des raisons pour vouloir tromper les autres!

§. 129.

Les fondateurs de toutes les Religions ont

communément prouvé leurs missions par des miracles. Mais qu'est-ce qu'un miracle? C'est une opération directement opposée aux loix de la nature. Mais, selon vous, qui avoit fait ces loix? C'est Dieu. Ainsi votre Dieu, qui selon vous a tout prévu, contrarie les loix que sa sagesse avoit imposées à la nature! Ces loix étoient donc fautives, ou du moins dans de certaines circonstances elles ne s'accordoient plus avec les vues de ce même Dieu, puisque vous nous apprenez qu'il a cru devoir les suspendre ou les contrarier?

On veut nous persuader que des hommes favorisés par le Très-Haut ont reçu de lui le pouvoir de faire des miracles; mais pour faire un miracle, il faut avoir la faculté de créer de nouvelles causes capables de produire des effets opposés à ceux que les causes ordinaires peuvent opérer. Conçoit-on bien que Dieu puisse donner à des hommes, le pouvoir inconcevable de créer ou de tirer des causes du néant? Est-il croyable qu'un Dieu, qui ne change point, puisse communiquer à des hommes le pouvoir de changer ou de rectifier son plan, pouvoir que, d'après son essence, un être immuable ne peut pas

avoir lui-même ? Les miracles, loin de faire beaucoup d'honneur à Dieu, loin de prouver la Divinité d'une Religion, anéantiſſent évidemment l'idée que l'on nous donne de Dieu, de ſon immutabilité, de ſes attributs incommunicables, & même de ſa toute-puiſſance. Comment un Théologien peut-il nous dire qu'un Dieu, qui a dû embraſſer tout l'enſemble de ſon plan, qui n'a pu faire que des loix très parfaites, qui ne peut y rien changer, ſoit forcé d'employer des miracles pour faire réuſſir ſes projets, ou puiſſe accorder à ſes créatures la faculté d'opérer des prodiges pour exécuter ſes volontés divines? Eſt-il croyable qu'un Dieu ait beſoin de l'appui des hommes ? Un être tout-puiſſant, dont les volontés ſont toujours accomplies; un être qui tient dans ſes mains les cœurs & les esprits de ſes créatures, n'a qu'à vouloir pour qu'elles croient tout ce qu'il deſire.

## §. 130.

QUE dirons-nous de quelques Religions qui fondent leur Divinité ſur des miracles, qu'elles prennent ſoin elles-mêmes de nous rendre ſuſpectes ? Comment ajouter foi aux miracles rapportés dans les livres ſacrés des Chré-

tiens, où Dieu ſe vante lui même d'endurcir les cœurs, d'aveugler ceux qu'il veut perdre; où ce Dieu permet aux eſprits malins & aux magiciens de faire des miracles auſſi grands que ceux de ſes ſerviteurs; où l'on prédit que *l'antechriſt* aura le pouvoir d'opérer des prodiges capables d'ébranler la foi des élus mêmes? Celà poſé, à quels ſignes reconnoître ſi Dieu nous veut inſtruire ou veut nous tendre un piege? Comment diſtinguer ſi les merveilles que nous voyons viennent de Dieu ou du Démon?

PASCAL, pour nous tirer d'embarras, nous dit très gravement qu'*il faut juger la Doctrine par les miracles, & les miracles par la Doctrine; que la Doctrine diſcerne les miracles & les miracles diſcernent la doctrine.* S'il exiſte un cercle vicieux & ridicule, c'eſt, ſans doute, dans ce beau raiſonnement d'un des plus grands défenſeurs de la Religion Chrétienne. Quelle eſt la Religion dans ce monde qui ne ſe vante pas de poſſéder la doctrine la plus admirable, & qui ne rapporte pas un grand nombre de miracles pour l'appuyer?

UN miracle eſt-il capable d'anéantir l'évidence d'une vérité démontrée? quand un homme auroit le ſecret de guérir tous les

malades, de redreſſer tous les boiteux, de reſſuſciter tous les morts d'une ville, de s'élever dans les airs, d'arrêter le cours du ſoleil & de la Lune, pourra-t-il me convaincre par là que deux & deux ne font point quatre, qu'un fait trois, & que trois ne font qu'un; qu'un Dieu, qui remplit l'univers de ſon immenſité, a pu ſe renfermer dans le corps d'un juif; que l'éternel peut mourir comme un homme; qu'un Dieu, que l'on dit immuable, prévoyant & ſenſé, a pu changer d'avis ſur ſa Religion, & réformer ſon propre ouvrage par une révélation nouvelle?

## §. 131.

SUIVANT les principes mêmes de la Théologie ſoit naturelle ſoit révélée, toute révélation nouvelle devroit paſſer pour fauſſe; tout changement dans une Religion émanée de la Divinité devroit être réputé une impiété, un blaſphême. Toute réforme ne ſuppoſe-t-elle pas que Dieu n'a pas ſçu du premier coup donner à ſa Religion ni la ſolidité ni la perfection requiſe? Dire que Dieu, en donnant une premiere loi, s'eſt accommodé aux idées groſſieres du peuple qu'il vouloit éclairer, c'eſt prétendre que Dieu n'a ni pu,

ni voulu, rendre le peuple qu'il éclairoit alors auſſi raiſonnable qu'il devoit être pour lui plaire.

Le Chriſtianiſme eſt une impiété, s'il eſt vrai que le Judaïſme ait jamais été une religion réellement émanée d'un Dieu ſaint, immuable, tout-puiſſant & prévoyant. La Religion du Chriſt ſuppoſe, ſoit des défauts dans la loi que Dieu lui-même avoit donnée par Moyſe, ſoit de l'impuiſſance ou de la malice dans ce Dieu qui n'a pas pu ou voulu rendre les juifs tels qu'il falloit qu'ils fuſſent à ſon gré. Toutes les Religions nouvelles, ou réformes de religions anciennes ſont évidemment fondées ſur l'impuiſſance, ſur l'inconſtance, ſur l'imprudence, ſur la malice de la Divinité.

§. 132.

Si l'hiſtoire m'apprend que les premiers Apôtres, fondateurs ou réformateurs de religions ont fait de grands miracles, l'hiſtoire m'apprend auſſi que ces Apôtres réformateurs & leurs adhérents ont été communément honnis, perſécutés & mis à mort comme des perturbateurs du repos des nations. Je ſuis donc tenté de croire qu'ils n'ont pas fait les miracles qu'on leur attribue: en effet ces mi-

racles auroient dû leur faire des partiſans en grand nombre parmi ceux qui les voyoient, qui auroient dû empêcher que les opérateurs ne fuſſent maltraités. Mon incrédulité redouble, ſi l'on me dit que les faiſeurs de miracles ont été cruellement tourmentés ou ſuppliciés. Comment croire que des Miſſionaires, protégés par un Dieu, & revêtus de ſa puiſſance divine, jouiſſant du don des miracles n'aient pu opérer le miracle ſi ſimple de ſe ſouſtraire à la cruauté de leurs perſécuteurs ?

ON a l'art de tirer des perſécutions elles-mêmes une preuve convaincante en faveur de la Religion de ceux qui les ont éprouvées : mais une religion qui ſe vante d'avoir coûté la vie à beaucoup de Martyrs & qui nous apprend que ſes fondateurs ont ſouffert, pour l'étendre, des ſupplices inouis, ne peut être la Religion d'un Dieu bienfaiſant, équitable & tout puiſſant. Un Dieu bon ne permettroit pas que des hommes, chargés d'annoncer ſes volontés, fuſſent maltraités. Un Dieu tout-puiſſant, voulant fonder une Religion, ſe ſerviroit de voies plus ſimples & moins funeſtes aux plus fideles de ſes ſerviteurs. Dire que Dieu a voulu que ſa Religion fut ſcellée

par le ſang, c'eſt dire que ce Dieu eſt foible, injuſte, ingrat & ſanguinaire, & qu'il ſacrifie indignement ſes envoyés aux vues de ſon ambition.

§ 133.

MOURIR pour une religion ne prouve pas qu'une religion ſoit véritable ou divine; celà prouve tout au plus qu'on la ſuppoſe telle. Un entouſiaſte, en mourant, ne prouve rien, ſinon que le fanatiſme religieux eſt ſouvent plus fort que l'amour pour la vie. Un impoſteur peut quelquefois mourir avec courage il fait alors, comme on dit, de *néceſſité vertu.*

ON eſt ſouvent & ſurpris & touché à la vue du courage généreux & du zéle déſintéreſſé qui a porté des miſſionaires à prêcher leur doctrine, au riſque même d'éprouver les traitemens les plus rigoureux. On tire de cet amour pour le ſalut des hommes, des inductions favorables à la religion qu'ils ont annoncée. Mais, au fond, ce déſintéreſſement n'eſt qu'apparent. Qui ne riſque rien n'a rien: un miſſionaire veut tenter fortune, à l'aide de ſa doctrine; il ſçait que s'il a le bonheur de débiter ſa denrée, il deviendra le maître abſolu de ceux qui le prendront pour

guide ; il eſt ſûr de devenir l'objet de leurs ſoins, de leurs reſpects, de leur vénération ; il a tout lieu de croire qu'il ne manquera de rien. Tels ſont les vrais motifs qui allument le zêle & la charité de tant de prédicateurs & de miſſionaires, que l'on voit courir le monde.

MOURIR pour une opinion, ne prouve pas plus la vérité ou la bonté de cette opinion, que mourir dans une bataille ne prouve le bon droit du Prince aux intérêts duquel tant de gens ont la folie de s'immoler. Le courage d'un martyr enivré de l'idée du Paradis, n'a rien de plus ſurnaturel que le courage d'un homme de guerre, enivré de l'idée de la gloire, ou retenu par la crainte du déshonneur. Quelle différence trouve-t-on entre un Iroquois, qui chante tandis qu'on le brûle à petit feu, & le Martyr S. Laurent qui ſur le gril inſulte ſon Tyran ?

LES prédicateurs d'une doctrine nouvelle ſuccombent, parce qu'ils ne ſont pas les plus forts ; les Apôtres font communément un métier périlleux, dont ils prévoient d'avance les conſéquences : leur mort courageuſe ne prouve pas plus la vérité de leurs principes, ni leur propre ſincérité, que la mort

violente d'un ambitieux ou d'un brigand ne prouve qu'ils ont eu raiſon de troubler la Société, ou qu'ils ſe ſont crus autoriſés à le faire. Le métier de miſſionaire fut toujours flatteur pour l'ambition, & commode pour ſubſiſter aux dépens du vulgaire; ces avantages ont pu ſuffire pour faire oublier les dangers qui l'entourent.

§. 134.

Vous nous dites, ô Théologiens! que *ce qui eſt folie aux yeux des hommes, eſt ſageſſe devant un Dieu, qui ſe plaît à confondre la ſageſſe des ſages.* Mais ne prétendez-vous pas que la ſageſſe humaine eſt un préſent du ciel? En nous diſant que cette ſageſſe déplaît à Dieu, n'eſt que folie à ſes yeux, & qu'il veut la confondre, vous nous annoncez que votre Dieu n'eſt l'ami que des gens ſans lumieres, & qu'il fait aux gens ſenſés un funeſte préſent, dont ce tyran perfide ſe promet de les punir cruellement un jour. N'eſt-il pas bien étrange que l'on ne puiſſe être l'ami de votre Dieu, qu'en ſe déclarant ennemi de la raiſon & du bon ſens!

§. 135.

LA foi ſuivant les Théologiens eſt *un con-*

*sentement inévident.* D'où il suit que la Religion exige que l'on croie fermement des choses non évidentes, & des propositions souvent très peu probables ou très contraires à la raison. Mais récuser la raison pour juge de la foi, n'est-ce pas avouer que la raison ne peut s'accommoder de la foi? Puisque les Ministres de la Religion ont pris le parti de bannir la raison, il faut qu'ils aient senti l'impossibilité de concilier cette raison avec la foi, qui n'est visiblement qu'une soumission aveugle à ses Prêtres, dont l'autorité dans bien des têtes paroît d'un plus grand poids, que l'évidence même, & préférable au témoignage des sens.

„ IMMOLEZ votre raison; renoncez à l'ex„ périence; défiez-vous du témoignage de „ vos sens; soumettez-vous sans examen à „ ce que nous vous annonçons au nom du „ ciel. " Tel est le langage uniforme de tous les Prêtres du monde; ils ne sont d'accord sur aucun point, sinon sur la nécessité de ne jamais raisonner, quand il s'agit des principes qu'ils nous présentent comme les plus importants à notre félicité!

JE n'immolerai point ma raison, parce que cette raison seule peut me faire distinguer le

bien du mal, le vrai du faux. Si, comme vous le prétendez, ma raiſon vient de Dieu, je ne croirai jamais qu'un Dieu, que vous dites ſi bon, ne m'ait donné la raiſon, que pour me tendre un piege, afin de me conduire à la perdition. Prêtres! en décriant la raiſon, ne voyez-vous pas que vous calomniez votre Dieu, dont vous nous aſſûrez que cette raiſon eſt un don?

JE ne renoncerai point à l'expérience, parce qu'elle eſt un guide bien plus ſûr que l'imagination ou que l'autorité des guides qu'on voudroit me donner. Cette expérience m'apprend que l'entouſiaſme & l'intérêt peuvent les aveugler & les égarer eux-mêmes, & que l'autorité de l'expérience doit être d'un tout autre poids ſur mon eſprit, que le témoignage ſuſpect de beaucoup d'hommes que je connois ou très capables de ſe tromper, ou très intéreſſés à tromper les autres.

JE me défierai de mes ſens, parce que je n'ignore pas qu'ils peuvent quelquefois m'induire en erreur; mais d'un autre côté je ſçais qu'ils ne me tromperont pas toujours. Je ſçais très bien que l'œil me montre le ſoleil beaucoup plus petit qu'il n'eſt réellement; mais l'expérience, qui n'eſt que l'application

réitérée

réitérée des ſens, m'apprend que les objets paroiſſent conſtamment diminuer en raiſon de leur diſtance; c'eſt ainſi que je parviens à m'aſſûrer que le ſoleil eſt bien plus grand que le globe de la terre; c'eſt ainſi que mes ſens ſuffiſent pour rectifier les jugemens précipités, que mes ſens m'avoient fait porter.

EN m'avertiſſant de me défier du témoignage de mes ſens, l'on anéantit pour moi les preuves de toute Religion. Si les hommes peuvent être les dupes de leur imagination, & ſi leurs ſens ſont trompeurs, comment veut-on que je croie aux miracles qui ont frappé les ſens trompeurs de nos Ancêtres? Si mes ſens ſont des guides infideles, l'on m'apprend que je ne devrois pas ajouter foi, même aux miracles que je verrois s'opérer ſous mes yeux.

§. 136.

VOUS me répétez ſans ceſſe que *les vérités de la religion ſont au-deſſus de la raiſon*. Mais ne convenez-vous pas, dès lors, que ces vérités ne ſont point faites pour des êtres raiſonnables? Prétendre que la raiſon peut nous tromper, c'eſt nous dire que la vérité peut être fauſſe; que l'utile peut nous être nuiſible. La raiſon eſt-elle autre choſe que la

connoiſſance de l'utile & du vrai? D'ailleurs, comme nous n'avons pour nous conduire en cette vie, que notre raiſon plus ou moins exercée, que notre raiſon telle qu'elle eſt, & nos ſens tels qu'ils ſont, dire que la raiſon eſt un guide infidele & que nos ſens ſont trompeurs, c'eſt nous dire que nos erreurs ſont néceſſaires, que notre ignorance eſt invincible, & que ſans une injuſtice extrême Dieu ne peut nous punir d'avoir ſuivi les ſeuls guides qu'il ait voulu nous donner.

Prétendre que nous ſommes obligés de croire des choſes qui ſont au-deſſus de notre raiſon, c'eſt une aſſertion auſſi ridicule, que de dire que Dieu exige que ſans aîles nous nous élevions dans les airs. Aſſûrer qu'il eſt des objets ſur leſquels il n'eſt pas permis de conſulter ſa raiſon, c'eſt nous dire que dans l'affaire, la plus intéreſſante pour nous, il ne faut conſulter que l'imagination, ou qu'il eſt à propos de n'agir qu'au hazard.

Nos Docteurs nous diſent que nous devons ſacrifier notre raiſon à Dieu: mais quels motifs pouvons-nous avoir de ſacrifier notre raiſon à un être qui ne nous fait que des préſens inutiles, dont il ne prétend pas que nous faſſions uſage? Quelle confiance pou-

vons-nous prendre dans un Dieu qui, ſuivant nos Docteurs eux-mêmes, eſt aſſez malin pour endurcir les cœurs, pour frapper d'aveuglement, pour nous tendre des pieges, pour nous *induire en tentation*? Enfin quelle confiance pouvons-nous prendre dans les Miniſtres de ce Dieu qui, pour nous guider plus commodément, nous ordonnent de tenir les yeux fermés?

§. 137.

LES hommes ſe perſuadent que la Religion eſt la choſe du monde la plus ſérieuſe pour eux, tandis que c'eſt la choſe qu'il ſe permettent le moins d'examiner par eux-mêmes. S'agit-il de l'acquiſition d'une charge, d'une terre ou d'une maiſon, d'un placement d'argent, d'une tranſaction ou d'un contract quelconque? vous voyez chacun examiner tout avec ſoin, prendre les précautions les plus grandes, peſer tous les mots d'un écrit, ſe mettre en garde contre toute ſurpriſe. Il n'en eſt pas de même pour la Religion; chacun la prend au hazard & la croit ſur parole, ſans ſe donner la peine de rien examiner.

DEUX cauſes ſemblent concourir pour entretenir dans les hommes la négligence & l'incurie qu'ils montrent, lorſqu'il s'agit d'e-

xaminer leurs opinions religieuſes. La premiere c'eſt le déſeſpoir de percer l'obſcurité néceſſaire, dont toute Religion eſt entourée, même dans ſes premiers principes : elle n'eſt propre qu'à rebuter des eſprits pareſſeux qui, n'y voyant qu'un chaos, la jugent impoſſible à démêler. La ſeconde, c'eſt que chacun ſe promet bien de ne point ſe laiſſer trop gêner par les préceptes ſéveres, que tout le monde admire dans la Théorie & que très peu de perſonnes s'embarraſſent de pratiquer à la rigueur. Bien des gens ont leur Religion comme de vieux titres de famille, que jamais ils ne ſe ſont donné la peine d'éplucher, mais qu'ils mettent dans leurs archives pour y recourir au beſoin.

§. 138.

LES diſciples de Pythagore ajoutoient une foi implicite à la doctrine de leur maître : *il l'a dit*, étoit pour eux la ſolution de tous les problêmes. Les hommes pour la plupart ſe conduiſent avec auſſi peu de raiſon. En matiere de Religion, un Curé, un Prêtre, un Moine ignorant deviennent les maîtres des penſées. La foi ſoulage la foibleſſe de l'eſprit humain, pour qui l'application eſt communément un travail très pénible : il eſt bien

plus commode de s'en rapporter à d'autres, que d'examiner ſoi-même : l'examen étant lent & difficile, déplaît également aux ignorants ſtupides & aux eſprits trop ardents : voilà, ſans doute, pourquoi la foi trouve tant de partiſans ſur la terre.

MOINS les hommes ont de lumieres & de raiſon, plus ils montrent de zêle pour leur Religion. Dans toutes les factions religieuſes, les femmes, ameutées par leurs directeurs, montrent un très grand zêle pour des opinions, dont il eſt évident qu'elles n'ont aucune idée. Dans les querelles Théologiques, le peuple s'élance en bête féroce ſur tous ceux contre leſquels ſon Prêtre veut l'agacer. Une ignorance profonde, une crédulité ſans bornes, une tête très foible, une imagination emportée, voilà les matériaux avec leſquels ſe font les dévots, les zêlés, les fanatiques & les ſaints. Comment faire entendre raiſon à des gens qui n'ont d'autre principe, que de ſe laiſſer guider & de ne jamais examiner ? Les dévots & le peuple ſont entre les mains de leurs guides, des automates qu'ils remuent à fantaiſie.

§. 139.

LA Religion eſt une affaire d'uſage & de

mode; *il faut faire comme les autres.* Mais parmi tant de religions que nous voyons dans le monde, laquelle doit-on choisir? cet examen feroit trop pénible & trop long; il faut donc s'en tenir à la Religion de ses peres, à celle de son pays, à celle du Prince, qui, ayant la force en main, doit être la meilleure. Le hazard seul décide de la religion & d'un homme & d'un peuple: les François feroient aujourd'hui aussi bons Musulmans qu'ils sont Chrétiens, si leurs ancêtres autrefois n'avoient repoussé les efforts des Sarrasins.

SI l'on juge des intentions de la Providence par les événemens & les révolutions de ce monde, on est forcé de croire qu'elle est assez indifférente sur les Religions diverses que nous trouvons sur la terre. Pendant des milliers d'années le Paganisme, le Polythéisme, l'Idolâtrie ont été les Religions du monde; on assûre aujourd'hui que durant cette période les peuples les plus florissants n'ont pas eu la moindre idée de la Divinité, idée que l'on dit pourtant si nécessaire à tous les hommes. Les Chrétiens prétendent qu'à l'exception du peuple Juif, c'est-à-dire, d'une poignée de malheureux, le genre humain en-

tier vivoit dans l'ignorance la plus craſſe de ſes devoirs envers Dieu, & n'avoit que des notions injurieuſes à la Majeſté Divine. Le Chriſtianiſme, ſorti du Judaïſme, très humble dans ſon origine obſcure, devint puiſſant & cruel ſous les empereurs Chrétiens, qui, pouſſés d'un ſaint zêle, le répandirent merveilleuſement dans leur empire par le fer & par le feu, & l'éleverent ſur les ruines du Paganiſme renverſé. Mahomet & ſes ſucceſſeurs, ſecondés par la Providence ou par leurs armes victorieuſes, parvinrent en peu de tems à faire diſparoître la Religion Chrétienne d'une partie de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe même; l'*Evangile* fut forcé pour lors de céder à l'*Alcoran*.

Dans toutes les factions ou ſectes qui, pendant un grand nombre de ſiecles ont déchiré les Chrétiens, *la raiſon du plus fort fut toujours la meilleure*; les armes & la volonté des Princes déciderent ſeules de la doctrine la plus utile au ſalut des nations. Ne pourroit-on pas en conclure, ou que la Divinité prend très peu d'intérêt à la Religion des hommes, ou qu'elle ſe déclare toujours en faveur des opinions qui conviennent le mieux aux puiſſances de la terre; enfin qu'elle chan-

ge de ſyſtêmes, dès que ceux-ci ont la fantaiſie d'en changer ?

UN Roi de Macaſſar, ennuyé de l'idolâtrie de ſes peres, prit un jour fantaiſie de la quitter. Le conſeil du Monarque délibéra longtems pour ſavoir ſi l'on appelleroit des Docteurs Chrétiens ou Mahométans. Dans l'impoſſibilité de démêler la meilleure des deux religions, il fut réſolu de mander en même tems des miſſionaires de l'une & d'autre, & d'embraſſer la doctrine de ceux qui auroient l'avantage d'arriver les premiers: on ne douta point que Dieu, qui diſpoſe des vents, n'expliquât ainſi ſes volontés lui-même: les Miſſionaires de Mahomet ayant été les plus diligents, le Roi avec ſon peuple ſe ſoumit à la loi qu'il s'étoit impoſée; les Miſſionaires du Chriſt furent éconduits, par la faute de leur Dieu qui ne leur permit point d'arriver d'aſſez bonne heure (8). Dieu conſent évidemment que le hazard décide de la Religion des peuples.

TOUJOURS ceux qui gouvernent décident infailliblement de la Religion des peuples. La vraie Religion n'eſt jamais que la Religion du

(8) *Voyez la Deſcription hiſtorique du royaume de Macaſſar. Paris* 1688,

Prince; le vrai Dieu, c'eſt le Dieu que le Prince veut qu'on adore; la volonté des Prêtres qui gouvernent le Prince, devient toujours la volonté de Dieu. Un plaiſant a dit, avec raiſon, que *la Religion véritable n'eſt jamais que celle qui a pour elle le prince & le bourreau*. Les empereurs & les bourreaux ont long-tems ſoutenus les Dieux de Rome contre le Dieu des Chrétiens; celui-ci ayant mis dans ſon parti les empereurs, leurs ſoldats & leurs bourreaux, eſt parvenu à faire diſparoître le culte des Dieux Romains. Le Dieu de Mahomet eſt parvenu à chaſſer le Dieu des Chrétiens d'une grande partie des états qu'il occupoit autrefois.

DANS la partie orientale de l'Aſie, il eſt une vaſte contrée, très floriſſante, très abondante, très peuplée & gouvernée par des loix ſi ſages, que les conquérants les plus farouches les ont adoptées avec reſpect. C'eſt la Chine. A l'exception du Chriſtianiſme, qui en fut banni comme dangereux, les peuples y ſuivent les ſuperſtitions qui leur plaiſent, tandis que les *Mandarins*, ou Magiſtrats, détrompés depuis long tems de la religion populaire, ne s'en occupent que pour veiller à ce que les *Bonzes* ou Prêtres ne ſe ſervent pas de cette Religion pour troubler le repos

de l'Etat. Cependant on ne voit pas que la Providence refuse ses bienfaits à une nation dont les chefs prennent si peu d'intérêt au culte qu'on lui rend : les Chinois jouissent au contraire d'un bien-être & d'un repos dignes d'être enviés par tant de peuples que la Religion divise, ravage & met souvent en feu.

On ne peut raisonnablement se proposer d'ôter au peuple ses folies ; mais on peut se proposer de guérir de leurs folies ceux qui gouvernent le peuple : ceux-ci empêcheront alors que les folies du peuple ne deviennent dangereuses. La superstition n'est à craindre que lorsqu'elle a pour elle les Princes & les soldats ; c'est alors qu'elle devient cruelle & sanguinaire. Tout souverain qui se fait le protecteur d'une secte ou d'une faction religieuse, se fait communément le tyran des autres sectes, & devient lui-même le perturbateur le plus cruel du repos de ses Etats.

## §. 140.

On nous répete sans cesse, & beaucoup de personnes sensés finissent par le croire, que la Religion est nécessaire pour contenir les hommes ; que sans elle il n'existeroit plus de frein pour les peuples ; que la morale &

la vertu lui ſont intimement liées. ,, La ,, crainte du Seigneur eſt, nous crie-t-on, ,, le commencement de la ſageſſe. Les ter- ,, reurs d'une autre vie ſont des terreurs *ſa-* ,, *lutaires* & propre à contenir les paſſions ,, des hommes. "

POUR déſabuſer de l'utilité des notions religieuſes, il ſuffit d'ouvrir les yeux & de conſidérer quelles ſont les mœurs des nations les plus ſoumiſes à la Religion. On y voit des Tyrans orgueilleux, des Miniſtres oppreſſeurs, des Courtiſans perfides, des Concuſſionaires ſans nombre, des Magiſtrats peu ſcrupuleux, des fourbes, des adulteres, des libertins, des proſtituées, des voleurs & des frippons de toute eſpece, qui n'ont jamais douté, ni de l'exiſtence d'un Dieu vengeur & rémunérateur, ni des ſupplices de l'enfer, ni des joies du Paradis.

QUOIQUE très inutilement pour le plus grand nombre des hommes, les Miniſtres de la Religion ſe ſont étudiés à rendre la mort terrible aux yeux de leurs ſectateurs. Si les Chrétiens les plus dévots pouvoient être conſéquents, ils paſſeroient toute leur vie dans les pleurs, & mourroient enſuite dans les plus terribles allarmes: quoi de plus effrayant que

la mort pour des infortunés à qui l'on répete à tout moment, *qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant*; *que l'on doit opérer son salut avec crainte & tremblement !* cependant on nous assûre que la mort du Chrétien a des consolations infinies, dont l'incrédule est privé. Le bon Chrétien, nous dit-on, meurt dans la ferme espérance d'un bonheur éternel qu'il a tâché de mériter. Mais cette ferme assûrance n'est-elle pas elle-même une présomption punissable aux yeux d'un Dieu févere? Les plus grands saints ne doivent-ils pas ignorer s'ils sont *dignes d'amour ou de haine*? Prêtres! qui nous consolez par l'espoir des joies du Paradis, & qui pour lors fermez les yeux sur les tourments de l'enfer, avez-vous donc eu l'avantage de voir vos noms & les nôtres inscrits *au livre de vie*?

## §. 141.

Opposer aux passions & aux intérêts présents des hommes, les notions obscures d'un Dieu métaphysique que personne ne conçoit, les châtimens incroyables d'une autre vie, les plaisirs du ciel, dont on n'a point d'idées, n'est-ce pas combattre des réalités par des chimeres? Les hommes n'ont jamais de leur

Dieu que des idées confuses, ils ne le voient, pour ainsi dire, que dans les nuées; ils ne pensent jamais à lui, quand ils ont le desir de mal faire: toutes les fois que l'ambition, la fortune ou le plaisir les sollicitent ou les entraînent, & le Dieu, & ses menaces, & ses promesses ne retiennent personne. Les choses de cette vie ont pour l'homme, un degré de certitude que la foi la plus vive ne peut jamais donner aux choses de l'autre vie.

TOUTE Religion dans son origine fut un frein imaginé par des Législateurs, qui voulurent se soumettre les esprits des peuples grossiers. Semblables aux nourrices, qui font peur aux enfans pour les obliger à se tenir en repos, des ambitieux se servirent du nom des Dieux pous faire peur à des sauvages; la terreur leur parut propre à les forcer de supporter tranquillement le joug qu'ils vouloient leur imposer. Les Loups-garoux de l'enfance sont-ils donc faits pour l'age mûr? L'homme dans sa maturité n'y croit plus, ou s'il y croit encore, il ne s'en émeut gueres & va toujours son train.

§ 142.

IL n'est gueres d'homme qui ne craigne

bien plus ce qu'il voit que ce qu'il ne voit pas, les jugements des hommes dont il éprouve les effets, que les jugements d'un Dieu dont il n'a que des idées flottantes. Le desir de plaire au monde, le torrent de l'usage, la crainte d'un ridicule & du *qu'en dira-t-on*, ont bien plus de force que toutes les opinions religieuses. Un homme de guerre, dans la crainte d'un déshonneur, ne va-t-il pas tous les jours hazarder sa vie dans les combats, au risque même d'encourir la damnation éternelle ?

LES personnes les plus religieuses montrent souvent plus de respect pour un valet que pour Dieu. Tel homme qui croit très fermement que Dieu voit tout, sait tout, est présent par-tout, se permettra, quand il est seul, des actions que jamais il ne feroit en la présence du dernier des mortels. Ceux-mêmes qui se disent le plus fortement convaincus de l'existence d'un Dieu, ne laissent pas d'agir à chaque instant, comme s'ils n'en croyoient rien.

§. 143.

„ LAISSEZ au moins, nous dira-t-on, subsister l'idée d'un Dieu, qui seule peut servir de frein aux passions des Rois." Mais,

en bonne foi, pouvons-nous admirer les effets merveilleux que la crainte de ce Dieu produit pour l'ordinaire sur l'esprit des Princes qui se disent ses images ? quelle idée se faire de l'original, si l'on en juge par ses copies !

Les Souverains, il est vrai, se disent les représentants de Dieu, ses lieutenants sur la terre. Mais la crainte d'un maître plus puissant qu'eux, les engage-t-elle à s'occuper sérieusement du bien-être des peuples que la Providence a confiés à leurs soins ? La terreur prétendue que devroit leur inspirer l'idée d'un juge invisible, à qui seul ils se prétendent comptables de leurs actions, les rend-elle plus équitables, plus humains, moins avares du sang & des biens de leurs sujets, plus modérés dans leurs plaisirs, plus attentifs à leurs devoirs ? Enfin ce Dieu, par lequel on assûre que les Rois regnent, les empêche-t-il de vexer de mille manieres les peuples dont ils devroient être les conducteurs, les protecteurs & les peres ? Que l'on ouvre les yeux ; que l'on promene ses regards sur toute la terre, & l'on verra presque par-tout les hommes gouvernés par des Tyrans, qui ne se servent de la Religion que pour abrutir

davantage les esclaves qu'ils accablent sous le poids de leurs vices, ou qu'ils sacrifient sans pitié à leurs fatales extravagances.

LOIN de servir de frein aux passions des Rois, la Religion par ces principes même leur met évidemment la bride sur le cou. Elle les transforme en des Divinités, aux caprices desquelles il n'est jamais permis aux nations de résister. En même tems qu'elle déchaîne les Princes & brise pour eux les liens du pacte social, elle s'efforce d'enchaîner les esprits & les mains des sujets qu'ils oppriment. Est-il donc surprenant que les Dieux de la terre, se croient tout permis, & ne regardent leurs sujets que comme les vils instruments de leurs caprices ou de leur ambition?

LA religion a fait en tout pays du Monarque de la nature, un tyran cruel, fantasque, partial, dont le caprice fait la regle: le Dieu-Monarque n'est que trop bien imité par ses représentants sur la terre. Par-tout la religion ne semble imaginée que pour endormir les peuples dans les fers, afin de fournir à leurs maîtres la facilité de les dévorer, ou de les rendre impunément malheureux.

§. 144. POUR

§. 144.

POUR ſe garantir des entrepriſes d'un Pontife hautain qui vouloit régner ſur les Rois, pour mettre leur perſonne à couvert des attentats des peuples crédules, excités par les Prêtres, pluſieurs Princes de l'Europe prétendirent ne tenir leurs couronnes & leurs droits que de Dieu ſeul, & ne devoir compte qu'à lui de leurs actions. La puiſſance civile, ayant à la longue eu l'avantage dans ſes combats avec la puiſſance ſpirituelle, les Prêtres, forcés de céder, reconnûrent les ~~droits~~ droits divins des Rois, les prêcherent aux peuples, en ſe réſervant la faculté de changer d'avis & de prêcher la révolte, toutes les fois que les droits divins des Rois ne s'accorderoient pas avec les droits divins du clergé. Ce fut toujours aux dépens des nations, que la paix fut conclue entre les Rois & les Prêtres, mais ceux-ci conſerverent leurs prétentions nonobſtant tous les traités.

TANT de tyrans & de mauvais Princes, à qui leur conſcience reproche ſans ceſſe leur négligence ou leur perverſité, loin de craindre leur Dieu, aiment bien mieux avoir affaire à ce juge inviſible qui jamais ne s'oppoſe à rien, ou à ſes Prêtres, toujours fa-

ciles pour les maîtres de la terre, qu'à leurs propres ſujets : les peuples réduits au déſeſpoir, pourroient bien *appeller comme d'abus* des droits divins de leurs chefs. Les hommes, quand ils ſont excédés, prennent quelquefois de l'humeur, & les droits divins du tyran ſont alors forcés de céder aux droits naturels des ſujets.

On a meilleur marché des Dieux que des hommes. Les Rois ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu ſeul ; les Prêtres n'en doivent compte qu'à eux-mêmes ; il y a tout lieu de croire que les uns & les autres ſe tiennent plus aſſurés de l'indulgence du ciel que de celle de la terre. Il eſt bien plus aiſé d'échapper aux jugemens des Dieux, que l'on peut appaiſer à peu de frais, qu'au jugement des hommes dont la patience eſt épuiſée.

„ Si vous ôtez aux Souverains la crainte „ d'une puiſſance inviſible, quel frein oppoſe- „ rez-vous à leurs égaremens ? " Qu'ils apprennent à régner ; qu'ils apprennent à être juſtes, à reſpecter les droits des peuples, à reconnoître les bienfaits des nations deſquelles ils tiennent leur grandeur & leur pouvoir : qu'ils apprennent à craindre les hommes ; à ſe ſoumettre aux loix de l'équité ; que per-

ſonne ne puiſſe les franchir ſans péril; que ces loix contiennent également & le puiſſant & le foible, & les grands & les petits, & le ſouverain & les ſujets.

La crainte des Dieux, la religion, les terreurs d'une autre vie, voilà les digues métaphyſiques & ſurnaturelles que l'on oppoſe aux paſſions fougueuſes des Princes! ces digues ſont-elles ſuffiſantes? c'eſt à l'expérience à réſoudre la queſtion. Oppoſer la religion à la méchanceté des tyrans, c'eſt vouloir que des ſpéculations vagues, incertaines, inintelligibles ſoient plus puiſſantes, que des penchants que tout conſpire à fortifier de jour en jour en eux.

§. 145.

On nous vante ſans ceſſe les avantages immenſes que la religion procure à la politique: mais pour peu qu'on réfléchiſſe, on reconnoîtra ſans peine que les opinions religieuſes aveuglent également & les Souverains & les Peuples, & ne les éclairent jamais ni ſur leurs vrais devoirs, ni ſur leurs vrais intérêts. La Religion ne forme que trop ſouvent des deſpotes licentieux & ſans mœurs, obéis par des eſclaves, que tout oblige de ſe conformer à leurs vûes.

FAUTE d'avoir médité ou connu les vrais principes de l'Adminiſtration, le but & les droits de la Vie Sociale, les intérêts réels des Hommes, les devoirs qui les lient, les Princes ſont preſqu'en tout pays devenus licentieux, abſolus & pervers, & leurs Sujets abjects, malheureux & méchants. Ce fut pour s'épargner le ſoin d'étudier ces objets importants, que l'on ſe crut obligé de recourir à des chimeres qui, juſqu'ici, bien loin de remédier à rien, n'ont fait que multiplier les maux du genre humain, & le détourner des choſes les plus intéreſſantes pour lui.

LA façon injuſte & cruelle dont tant de nations ſont gouvernées ici bas, ne fournit-elle pas viſiblement une des preuves les plus fortes, non ſeulement du peu d'effet que produit la crainte d'une autre vie, mais encore de la non exiſtence d'une Providence qui s'intéreſſe au ſort de la race humaine? S'il exiſtoit un Dieu bon, ne ſeroit-on pas forcé de convenir qu'il néglige étrangement en cette vie, le plus grand nombre des hommes? Il ſembleroit que ce Dieu n'a créé les nations que pour être les jouets des paſſions & des folies de ſes repréſentants ſur la terre.

§. 146.

Pour peu qu'on lise l'histoire avec quelque attention, on verra que le Christianisme, rampant d'abord, ne s'est insinué chez les nations sauvages & libres de l'Europe, qu'en faisant entrevoir à leurs chefs que ses principes religieux favorisoient le Despotisme, & mettoient un pouvoir absolu dans leurs mains. Nous voyons en conséquence des Princes barbares se convertir avec une promptitude miraculeuse; c'est-à-dire, adopter sans examen un systême si favorable à leur ambition, & mettre tout en usage pour le faire embrasser à leurs sujets. Si les ministres de cette religion ont souvent dérogé depuis à leurs principes serviles, c'est que la Théorie n'influe sur la conduite des ministres du seigneur, que lorsqu'elle s'accommode avec leurs intérêts temporels.

Le Christianisme se vante d'avoir apporté aux hommes un bonheur inconnu des siecles précédents. Il est vrai que les Grecs n'ont point connu les *droits divins* des Tyrans ou des usurpateurs des droits de la Patrie. Sous le Paganisme, il n'étoit jamais entré dans la tête de personne que le ciel ne vouloit pas qu'une nation se défendît contre une bête féroce qui

la ravageoit insolemment. La religion des Chrétiens imagina de mettre les Tyrans en sûreté, & posa pour principe que les peuples devoient renoncer à la défense légitime d'eux-mêmes. Ainsi les Nations Chrétiennes sont privées de la premiere loi de la nature, qui veut que l'homme résiste au mal, & désarme quiconque s'apprête à le détruire! Si les ministres de l'Eglise ont souvent permis aux peuples de se révolter pour la cause du ciel, jamais ils ne leur permirent de se révolter pour des maux très réels ou des violences connues.

C'est du ciel que sont venus les fers, dont on se servit pour enchaîner les esprits des mortels. Pourquoi le Mahométan est-il partout esclave? c'est que son Prophete le subjugua au nom de la Divinité, comme avant lui Moïse avoit dompté les Juifs. Dans toutes les parties de la terre, nous voyons que les premiers législateurs furent les premiers Souverains & les premiers Prêtres des Sauvages auxquels ils donnerent des loix.

La Religion ne semble imaginée que pour exalter les Princes au-dessus de leurs nations, & leur livrer les peuples à discrétion. Dès que ceux-ci se trouvent bien malheureux ici

bas, on les fait taire en les menaçant de la colere des Dieu : on fixe leurs yeux ſur le ciel, afin de les empêcher d'appercevoir les vraies cauſes de leurs maux, & d'y appliquer les remedes que la nature leur préſente.

§. 147.

A force de répéter aux hommes que la terre n'eſt point leur vraie Patrie, que la vie préſente n'eſt qu'un paſſage, qu'ils ne ſont pas faits pour être heureux en ce monde, que leurs Souverains ne tiennent leur autorité que de Dieu ſeul, & ne doivent compte qu'à lui ſeul de l'abus qu'ils en font, qu'il n'eſt jamais permis de leur réſiſter &c, l'on eſt parvenu à éterniſer l'inconduite des Rois & les malheurs des peuples ; les intérêts des Nations ont été lâchement ſacrifiés à leurs chefs. Plus on conſidere les dogmes & les principes religieux, plus on ſera convaincu qu'ils ont pour but unique l'avantage des Tyrans & des Prêtres, ſans jamais avoir égard à celui des Sociétés.

POUR maſquer l'impuiſſance de ſes Dieux ſourds, la Religion eſt parvenue à faire croire aux mortels que ce ſont toujours les iniquités qui allument le courroux des cieux.

Les peuples ne s'en prennent qu'à eux-mêmes des infortunes & des revers qu'ils éprouvent à tout moment. Si la nature en désordre fait quelquefois sentir ses coups aux nations, leurs mauvais gouvernemens ne sont que trop souvent les causes immédiates & permanentes, d'où partent les calamités continuelles qu'elles sont forcées d'essuyer. N'est-ce pas à l'ambition des Rois & des Grands, à leur négligence, à leurs vices, à leurs oppressions que sont dûs pour l'ordinaire les stérilités, la mendicité, les guerres, les contagions, les mauvaises mœurs & tous les fléaux multipliés qui désolent la terre ?

En fixant continuellement les yeux des hommes sur les cieux ; en leur faisant croire que tous leurs maux sont dûs à la colere divine ; en ne leur fournissant que des moyens inefficaces & futiles pour faire cesser leurs peines, on diroit que les Prêtres n'ont eu pour objet que d'empêcher les nations de songer aux vraies sources de leurs miseres, & se sont proposé de les rendre éternelles. Les Ministres de la Religion se conduisent à peu près comme ces meres indigentes qui, faute de pain, endorment leurs enfans affamés par des chansons, ou qui leur présen-

tent des jouets pour leur faire oublier le besoin qui les tourmente.

AVEUGLÉS dès l'enfance par l'erreur, retenus par les liens invisibles de l'opinion, écrasés par des terreurs paniques, engourdis au sein de l'ignorance, comment les peuples connoîtroient-ils les vraies causes de leurs peines? Ils croient y remédier en invoquant les Dieux. Hélas! ne voient-ils pas que c'est au nom de ces Dieux qu'on leur ordonne de présenter la gorge au glaive de leurs Tyrans impitoyables dans lesquels ils trouveroient la cause très visible des maux dont ils gémissent, & pour lesquels ils ne cessent d'implorer inutilement l'assistance du ciel?

PEUPLES crédules! dans vos infortunes, redoublez vos prieres, vos offrandes, vos sacrifices; assiégez vos temples, égorgez des victimes sans nombre; jeûnez dans le sac & la cendre; abreuvez-vous de vos propres larmes; achevez sur-tout de vous épuiser pour enrichir vos Dieux; vous ne ferez qu'enrichir leur prêtres; les Dieux du ciel ne vous seront propices que quand les Dieux de la terre reconnoîtront qu'ils sont des hommes comme vous, & donneront à votre bien-être les soins qui vous sont dûs.

§. 148.

Des Princes négligents, ambitieux & pervers font les caufes réelles des malheurs publics : des guerres inutiles, injuftes, réitérées dépeuplent la terre. Des gouvernemens avides & defpotiques anéantiffent pour les hommes les bienfaits de la nature. La rapacité des cours décourage l'agriculture, éteint l'induftrie, fait naître la difette, la contagion, la mifere. Le ciel n'eft ni cruel ni favorable aux vœux des peuples; ce font leurs chefs orgueilleux qui ont prefque toujours un cœur d'airain.

C'est une opinion deftructive pour la faine Politique & pour les mœurs des Princes, que de leur perfuader que Dieu feul eft à craindre pour eux, quand ils nuifent à leurs fujets, ou quand ils négligent de les rendre heureux. Souverains ! ce n'eft point les Dieux, mais vos peuples, que vous offenfez, quand vous faites le mal. C'eft à ces peuples, & par contre-coup à vous-mêmes que vous faites du mal, quand vous gouvernez injuftement.

Rien de plus commun dans l'hiftoire que de voir des Tyrans Religieux; rien de plus rare que d'y trouver des Princes équitables, vigilants, éclairés. Un Monarque peut être

pieux, exaƈt à remplir ſervilement les devoirs de ſa religion, très ſoumis à ſes prêtres, libéral à leur égard, & ſe trouver en même tems dépourvu de toutes les vertus & de tous les talents néceſſaires pour gouverner. La Religion, pour les Princes, n'eſt qu'un inſtrument deſtiné à tenir les peuples plus fortement ſous le joug.

D'après les beaux principes de la morale religieuſe, un Tyran qui pendant un long regne n'aura fait qu'opprimer ſes ſujets, leur arracher les fruits de leurs travaux, les immoler ſans pitié à ſon ambition inſatiable; un conquérant qui aura uſurpé les Provinces des autres; qui aura fait égorger des nations entieres; qui aura été toute ſa vie un vrai fléau du genre humain; s'imagine que ſa conſcience peut ſe tranquiliſer, quand, pour expier tant de forfaits, il aura pleuré aux pieds d'un Prêtre qui aura communément la lâche complaiſance de conſoler & de raſſûrer un brigand, que le plus affreux déſeſpoir puniroit trop foiblement, du mal qu'il a fait à la terre.

## §. 149.

Un Souverain ſincérement dévôt eſt communément un chef très dangereux pour un

Etat: la crédulité ſuppoſe toujours un eſprit rétréci: la dévotion abſorbe pour l'ordinaire l'attention que le Prince devroit donner au gouvernement de ſon peuple. Docile aux ſuggeſtions de ſes prêtres, il devient à tout moment le jouet de leurs caprices, le fauteur de leurs querelles, l'inſtrument & le complice de leurs folies auxquelles il attache la plus grande valeur. Parmi les plus funeſtes préſens que la Religion ait faits au monde, on doit ſur-tout compter ces Monarques dévôts & zêlés qui, dans l'idée de travailler au ſalut de leurs ſujets, ſe ſont fait un ſaint devoir de tourmenter, de perſécuter, de détruire ceux que leur conſcience faiſoit penſer autrement qu'eux. Un dévôt, à la tête d'un empire, eſt un des plus grands fléaux que le ciel dans ſa fureur puiſſe donner à la terre. Un ſeul Prêtre fanatique ou fripon, qui a l'oreille d'un Prince crédule & puiſſant, ſuffit pour mettre un Etat en déſordre & l'univers en combuſtion.

DANS preſque tous les pays, des Prêtres & des dévôts ſont chargés de former & l'eſprit & le cœur des jeunes Princes deſtinés à gouverner les nations. Quelles lumieres peuvent avoir des inſtituteurs de cette trempe?

De quels intérêts peuvent-ils être animés ? Remplis eux-mêmes de préjugés, ils montreront à leur éleve la ſuperſtition, comme la choſe la plus importante & la plus ſacrée ; ſes devoirs chimériques comme les plus ſaints devoirs ; l'intolérance & l'eſprit perſécuteur, comme les vrais fondements de ſon autorité future ; ils tâcheront d'en faire un chef de parti, un fanatique turbulent, un Tyran ; ils étoufferont de bonne heure la raiſon en lui ; ils le prémuniront contre elle ; ils empêcheront la vérité de pénétrer juſqu'à lui ; ils l'envenimeront contre les vrais talents, & le préviendront en faveur des talens mépriſables ; enfin ils en feront un dévôt imbécille qui n'aura aucune idée ni du juſte, ni de l'injuſte ; ni de la vraie gloire, ni de la vraie grandeur, & qui ſera dépourvu des lumieres & des vertus néceſſaires au gouvernement d'un grand Etat. Voilà en abrégé le plan de l'éducation d'un enfant deſtiné à faire un jour le bonheur ou le malheur de pluſieurs millions d'hommes !

§. 150.

LES Prêtres ſe ſont montrés en tout tems les fauteurs du deſpotiſme & les ennemis de la liberté publique ; leur métier exige des eſclaves avilis & ſoumis qui jamais n'aient

l'audace de raiſonner. Dans un gouvernement abſolu, il ne s'agit que de s'emparer de l'esprit d'un Prince foible & ſtupide, pour ſe rendre maîtres des peuples. Au lieu de conduire les peuples au ſalut, les Prêtres les ont toujours conduits à la ſervitude.

En faveur des titres ſurnaturels que la Religion a forgés pour les plus mauvais Princes, ceux-ci ſe ſont communément ligués avec les Prêtres qui, ſûrs de régner par l'opinion ſur le Souverain lui-même, ſe ſont chargés de lier les mains des peuples & de les tenir ſous le joug. Mais c'eſt en vain que le Tyran, couvert de l'Egide de la religion, ſe flatte d'être à l'abri de tous les coups du ſort; l'opinion eſt un foible rempart contre le déſeſpoir des peuples. D'ailleurs le Prêtre n'eſt l'ami du tyran que tant qu'il trouve ſon compte à la tyrannie; il prêche la ſédition & démolit l'idole qu'il a faite, quand il ne la trouve plus aſſez conforme aux intérêts du ciel, qu'il fait parler quand il lui plaît, & qui ne parle jamais que ſuivant ſes intérêts.

On nous dira ſans doute que les Souverains, connoiſſant tout l'avantage que la Religion leur procure, ſe trouvent vraiment intéreſſés à la ſoutenir de toutes leurs forces.

Si les opinions religieuſes ſont utiles aux tyrans, il eſt très évident qu'elles ſont inutiles à ceux qui gouvernent ſuivant les loix de la raiſon & de l'équité. Y a-t-il donc de l'avantage à exercer la tyrannie? les Princes ſont-ils donc véritablement intéreſſés à être des Tyrans? La tyrannie ne les prive-t-elle pas de la vraie puiſſance, de l'amour des peuples, de toute ſûreté? Tout Prince raiſonnable ne devroit-il pas s'appercevoir que le deſpote eſt un inſenſé qui ne fait que ſe nuire à lui même? Tout Prince éclairé ne doit-il pas ſe défier des flatteurs, dont l'objet eſt de les endormir ſur le bord du précipice qu'ils ouvrent ſous ſes pas?

§ 151.

Si les flatteries ſacerdotales réuſſiſſent à pervertir les Princes & à les changer en tyrans, les tyrans de leur côté corrompent néceſſairement & les grands & les peuples. Sous un maître injuſte, ſans bonté, ſans vertu, qui ne connoît d'autre loi que ſon caprice, il faut néceſſairement qu'une nation ſe déprave. Ce maître voudra-t-il auprès de ſa perſonne des hommes honnêtes, éclairés, vertueux? non il ne lui faut que des flatteurs,

des approbateurs, des imitateurs, des esclaves, des ames basses & serviles qui se prêtent à ses goûts; sa cour propagera la contagion du vice dans les ordres inférieurs. De proche en proche tout se corrompra nécessairement dans un Etat dont le chef sera corrompu. On a dit il y a longtems que *les Princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes*.

La Religion, loin d'être un frein pour les Souverains, les a mis à portée de se livrer sans crainte & sans remors à des égaremens aussi funestes pour eux-mêmes que pour les nations qu'ils gouvernent. Ce n'est jamais impunément que l'on trompe les hommes. Dites à un Prince qu'il est un Dieu; bientôt il croira qu'il ne doit rien à personne. Pourvu qu'on le craigne, il se souciera peu d'être aimé; il ne connoîtra ni regles, ni rapports avec ses sujets, ni devoirs à leur égard. Dites à ce Prince qu'il *ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul*; & bientôt il agira comme s'il n'en devoit compte à personne.

§. 152.

Un Souverain éclairé est celui qui connoît ses véritables intérêts: il sçait qu'ils

sont

ſont liés à ceux de ſa nation: il ſçait qu'un Prince ne peut être ni grand, ni puiſſant, ni chéri, ni conſidéré, tant qu'il ne commandera qu'à des eſclaves miſérables: il ſçait que l'équité, la bienfaiſance, la vigilance lui donneront ſur les hommes des droits bien plus réels, que des titres fabuleux qu'on fait deſcendre du ciel: il ſentira que la Religion n'eſt utile qu'aux Prêtres; qu'elle eſt inutile à la Société; que ſouvent elle la trouble; qu'il faut la contenir pour l'empêcher de nuire: enfin il reconnoîtra que pour régner avec gloire, il faut faire de bonnes loix & montrer des vertus, & non pas fonder ſa puiſſance ſur des impoſtures & des chimeres.

## §. 153.

Les Miniſtres de la Religion ont eu grand ſoin de faire de leur Dieu un tyran redoutable, capricieux & changeant: il falloit qu'il fût ainſi, pour qu'il ſe prêtât à leurs intérêts ſujets à varier. Un Dieu qui ſeroit juſte & bon, ſans mêlange de caprice & de perverſité; un Dieu qui auroit conſtamment les qualités d'un honnête homme ou d'un ſouverain débonnaire, ne conviendroit aucunement à ſes miniſtres. Il eſt utile aux prêtres

que l'on tremble devant leur Dieu, afin que l'on recoure à eux pour obtenir les moyens de se rassûrer de ses craintes.

*Nul homme n'est un héros pour son valet de chambre.* Il n'est pas surprenant qu'un Dieu habillé par ses Prêtres, de maniere à faire grande peur aux autres, leur en impose rarement à eux-mêmes, ou n'influe que très peu sur leur propre conduite. Conséquemment nous les voyons en tout pays se comporter d'une façon très uniforme: sous prétexte de la gloire de leur Dieu, par-tout ils dévorent les nations, ils avilissent les ames, ils découragent l'industrie, ils sement la discorde. L'ambition & l'avarice furent de tout tems les passions dominantes du sacerdoce: partout le Prêtre s'éleve au dessus des Souverains & des loix: par-tout on ne le voit occupé que des intérêts de son orgueil, de sa cupidité, de son humeur despotique & vindicative: par-tout il substitue des expiations, des sacrifices, des cérémonies & des pratiques mystérieuses, en un mot, des inventions lucratives pour lui-même, à des vertus utiles & sociales.

L'ESPRIT est confondu & la raison est interdite à la vue des pratiques ridicules & des

moyens pitoyables que les miniſtres des Dieux ont inventés en tout pays pour purifier les ames & rendre le ciel favorable aux nations. Ici l'on retranche une portion du prépuce d'un enfant pour lui mériter la bienveillance divine: là on verſe de l'eau ſur ſa tête pour le laver des crimes qu'il n'a point encore pu commettre: ailleurs on lui dit de ſe plonger dans une riviere, dont les eaux ont le pouvoir d'emporter toutes les ſouillures: ailleurs on lui interdit de certains alimens, dont l'uſage ne manqueroit pas d'exciter le courroux céleſte: dans d'autres contrées on ordonne à l'homme pécheur de venir périodiquement faire l'aveu de ſes fautes à un Prêtre, qui ſouvent eſt un plus grand pécheur que lui, &c. &c. &c.

§. 154.

Que dirions-nous d'une troupe d'empyriques qui, ſe rendant chaque jour ſur une place publique, viendroient nous exalter la bonté de leurs remedes; les donneroient comme infaillibles, tandis que nous les trouverions remplis des mêmes infirmités qu'ils prétendent guérir? Aurions-nous beaucoup de confiance aux recettes de ces charlatans qui nous

criroient à tue-tête, *prenez de nos remedes, leurs effets ſont immanquables, ils guériſſent tout le monde, excepté nous.* Que penſerions-nous enſuite en voyant ces mêmes charlatans paſſer leur vie à ſe plaindre de ce que leurs remedes ne produiſent jamais rien ſur les malades qui les prennent ? Enfin quelle idée nous formerions-nous de la ſotiſe du vulgaire qui, malgré ces aveux, ne ceſſeroit de payer très chérement des remedes dont tout lui prouveroit l'inefficacité ? Les Prêtres reſſemblent à ces Alchymiſtes qui diſent hardiment qu'ils ont le ſecret de faire de l'or, tandis qu'ils ont à peine un habit pour couvrir leur nudité.

LES Miniſtres de la Religion déclament ſans ceſſe contre la corruption du ſiecle & ſe plaignent hautement du peu de fruit de leurs leçons, en même tems qu'ils nous aſſûrent que la religion eſt le *remede univerſel*, la véritable *Panacée* contre les maux du genre humain. Ces Prêtres ſont très malades eux-mêmes; cependant les hommes continuent de fréquenter leurs boutiques & d'avoir foi à leurs antidotes divins qui, de leur propre aveu, ne guériſſent perſonne !

§. 155.

LA Religion, ſur-tout chez les modernes, en s'emparant de la morale, en a totalement obſcurci les principes. Elle a rendu les hommes inſociables par devoir; elle les a forcés d'être inhumains envers tous ceux qui ne penſoient pas comme eux. Des diſputes théologiques, également inintelligibles pour des partis acharnés les uns contre les autres, ont ébranlé des empires, amené des révolutions, fait périr des Souverains, déſolé l'Europe entiere : ces querelles mépriſables n'ont pu même s'éteindre dans des fleuves de ſang. Depuis l'extinction du paganiſme, les peuples ſe firent un principe religieux d'entrer en fréneſie toutes les fois qu'on vit éclore quelque opinion que leurs Prêtres crurent contraires à la *ſaine doctrine*. Les Sectateurs d'une Religion, qui ne prêche en apparence que la charité, la concorde & la paix, ſe ſont montrés plus féroces que des Cannibales ou des Sauvages, toutes les fois que leurs Docteurs les ont excités à la déſtruction de leurs freres. Il n'eſt point de crimes que les hommes n'aient commis dans l'idée de plaire à la Divinité ou d'appaiſer ſon courroux.

L'IDÉE d'un Dieu terrible, que l'on ſe

peint comme un Deſpote, a dû néceſſairement rendre ſes ſujets méchants. La crainte ne fait que des eſclaves; & des eſclaves ſont lâches, bas, cruels, & ſe croient tout permis, quand il s'agit ou de captiver la bienveillance, ou de ſe souſtraire aux châtimens du maître qu'ils redoutent. La liberté de penſer peut ſeule donner aux hommes de la grandeur d'ame & de l'humanité. La notion d'un Dieu Tyran n'en peut faire que des eſclaves abjects, chagrins, querelleurs, intolérants.

TOUTE Religion qui ſuppoſe un Dieu prompt à s'irriter, jaloux, vindicatif, pointilleux ſur ſes droits ou ſur ſon étiquette; un Dieu aſſez petit pour être bleſſé des opinions qu'on peut avoir de lui; un Dieu aſſez injuſte pour exiger que l'on prenne des notions uniformes ſur ſon compte; une telle religion devient néceſſairement inquiete, inſociable, ſanguinaire; les adorateurs d'un Dieu pareil ne croiront jamais pouvoir ſans crime ſe diſpenſer de haïr, & même de détruire, tous ceux qu'on leur déſignera comme les adverſaires de ce Dieu: ils croiront que ce feroit trahir la cauſe de leur Monarque céleſte, que de vivre en bonne intelligence avec des concitoyens rebelles; aimer

ce que Dieu haît, ne feroit-ce pas s'expofer foi même à fa haîne implacable?

Persécuteurs infâmes, & vous dévôts anthropophages! ne fentirez-vous jamais la folie & l'injuftice de votre humeur intolérante? Ne voyez-vous pas que l'homme n'eft pas plus le maître de fes opinions religieufes, de fa crédulité ou de fon incrédulité, que de la langue qu'il apprend dès l'enfance & qu'il ne peut plus changer? Dire à un homme de penfer comme vous, n'eft-ce pas vouloir qu'un étranger s'exprime de même que vous? Punir un homme pour fes erreurs, n'eft-ce pas le punir d'avoir été éduqué différemment de vous? Si je fuis un incrédule, m'eft-il poffible de bannir de mon efprit les raifons qui ont ébranlé ma foi? Si votre Dieu laiffe aux hommes la liberté de fe damner, dequoi vous mêlez-vous? Etes-vous donc plus prudents & plus fages que ce Dieu dont vous voulez venger les droits?

§. 156.

Il n'eft point de dévôt qui, fuivant fon tempérament, ou ne haïffe, ou ne méprife, ou ne prenne en pitié les adhérents d'une fecte différente de la fienne. La Religion

*dominante* qui n'eſt jamais que celle du ſouverain & des armées), fait toujours ſentir ſa ſupériorité d'une façon très cruelle & trés injurieuſe aux ſectes les plus foibles. Il n'exiſte pas encore de vraie tolérance ſur la terre; par-tout on adore un Dieu jaloux, dont chaque nation ſe croit l'amie, à l'excluſion de toutes les autres.

CHAQUE peuple ſe vante d'adorer ſeul le vrai Dieu, le Dieu univerſel, le Souverain de la nature entiere. Mais quand on vient à examiner ce Monarque du monde, on trouve que chaque ſociété, chaque ſecte, chaque parti ou cabale religieuſe, ne fait de ce Dieu ſi puiſſant qu'un ſouverain chétif, dont les ſoins & les bontés ne s'étendent que ſur un petit nombre de ſujets, qui prétendent avoir ſeuls l'avantage de jouir de ſes faveurs, & qu'il ne s'embaraſſe aucunement des autres.

LES fondateurs des Religions, & des Prêtres qui les maintiennent ſe ſont viſiblement propoſé de ſéparer les nations qu'ils endoctrinoient des autres nations: ils voulurent par des marques diſtinctives ſéparer leur propre troupeau, ils donnerent à leurs adhérents des Dieux ennemis des autres Dieux,

des cultes, des dogmes, des cérémonies à part; ils leur persuaderent sur-tout que les Religions des autres étoient impies & abominables. Par cet indigne artifice, ces fourbes ambitieux s'emparerent exclusivement de l'esprit de leurs sectateurs, les rendirent insociables & leur firent regarder comme des proscrits tous ceux qui n'avoient pas un culte & des idées conformes aux leurs. Voilà comme la Religion est parvenue à fermer les cœurs, & en bannir à jamais l'affection que l'homme doit avoir pour son semblable. La sociabilité, l'indulgence, l'humanité, ces premieres vertus de toute morale, sont totalement incompatibles avec les préjugés religieux.

§. 157.

TOUTE Religion nationale est faite pour rendre l'homme vain, insociable & méchant: le premier pas vers l'humanité est de permettre à chacun de suivre en paix le culte & les opinions qui lui conviennent. Mais cette conduite ne peut plaire aux Ministres de la Religion, qui veulent avoir le droit de tyranniser les hommes jusques dans leurs pensées.

PRINCES aveugles & dévôts! vous haïssez,

vous perſécutez, vous envoyez au ſupplice des hérétiques parce qu'on vous perſuade que ces malheureux déplaiſent à Dieu. Mais ne dites-vous pas que votre Dieu eſt rempli de bonté, comment eſpérez-vous lui plaire par des actes de barbarie qu'il doit néceſſairement déſapprouver? D'ailleurs qui vous a dit que leurs opinions déplaiſent à votre Dieu? ce ſont vos Prêtres. Mais qui vous garantit que vos Prêtres ne ſe trompent point eux mêmes ou ne veulent pas vous tromper? ce ſont ces mêmes Prêtres. Princes! c'eſt donc ſur la périlleuſe parole de vos Prêtres que vous commettez les crimes les plus atroces & les plus avérés, dans l'idée de plaire à la Divinité!

§. 158.

*Jamais*, dit Paſcal, *on ne fait le mal ſi pleinement & ſi gaiement que quand on le fait par un faux principe de conſcience.* (9) Rien de plus dangereux qu'une Religion qui lâche la bride à la férocité du peuple & qui juſtifie à ſes yeux ſes crimes les plus noirs: il ne met plus de bornes à ſa méchanceté, dès qu'il la croit autoriſée par ſon Dieu dont on lui dit que les intérêts peuvent rendre toutes les

(9) V. Penſées de Paſcal. XXXVIII.

actions légitimes. S'agit-il de la Religion? Aussitôt les peuples les plus civilisés redeviennent de vrais sauvages, & se croient tout permis. Plus ils se montrent cruels, & plus ils se supposent agréables à leur Dieu, dont ils s'imaginent que la cause ne peut être soutenue avec trop de chaleur.

TOUTES les religions du monde ont autorisé des forfaits innombrables. Les juifs, enivrés par les promesses de leur Dieu, se sont arrogé le droit d'exterminer des nations entieres. Fondés sur les oracles de leur Dieu les Romains, en vrais brigands, ont conquis & ravagé le monde. Les Arabes, encouragés par leur divin Prophete, ont été porter le fer & la flamme chez les Chrétiens & les Idolâtres. Les Chrétiens, sous prétexte d'étendre leur sainte Religion, ont cent fois couvert de sang l'un & l'autre hémisphere.

DANS tous les événemens favorables à leurs propres intérêts, qu'ils appellent toujours *la cause de Dieu*, les Prêtres nous montrent *le doigt de Dieu*. D'après ces principes les dévôts ont le bonheur de voir *le doigt de Dieu* dans des révoltes, des révolutions, des massacres, des régicides, des forfaits, des prostitutions, des infamies, &, pour peu

que ces choſes contribuent à l'avantage de la Religion, on en eſt quitte alors pour dire, que *Dieu ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour parvenir à ſes fins.* Eſt-il rien de plus capable d'anéantir toute idée de morale dans l'esprit des hommes, que de leur faire entendre que leur Dieu, ſi puiſſant & ſi parfait, eſt ſouvent forcé de ſe ſervir du crime pour accomplir ſes deſſeins?

§. 159.

DÈS qu'on ſe plaint des fureurs & des maux que la Religion a tant de fois enfantés ſur la terre, on nous avertit auſſitôt que ces excès ne ſont point dûs à la religion, mais qu'ils ſont les triſtes effets des paſſions des hommes. Je demanderai cependant qu'eſt-ce qui a déchaîné ces paſſions? C'eſt évidemment la Religion; c'eſt le zêle qui rend inhumain & qui ſert à couvrir les plus grandes infamies. Ces déſordres ne prouvent-ils donc pas que la religion, au lieu de contenir les paſſions des hommes, ne fait que les couvrir d'un manteau qui les ſanctifie, & que rien ne ſeroit plus utile que d'arracher ce manteau ſacré dont les hommes font ſi ſouvent un ſi terrible uſage? Que d'horreurs ſeroient ban-

nies de la Société, si l'on ôtoit aux méchants un prétexte si plausible de la troubler!

Au lieu d'entretenir la paix parmi les hommes, les Prêtres furent pour eux des furies qui les mirent en discorde. Ils alléguerent leur *conscience*, & prétendirent avoir reçu du ciel le droit d'être querelleurs, turbulents, & rebelles. Les Ministres du seigneur ne se croient-ils pas lésés, ne prétendent-ils pas que la Majesté Divine est outragée, toutes les fois que les Souverains ont la témérité de vouloir les empêcher de nuire? Les Prêtres ressemblent à cette femme acariâtre, qui crioit *au feu! au meurtre! à l'assassin!* lorsque son mari lui retenoit les mains pour l'empêcher de le battre lui-même.

## §. 160.

NONOBSTANT les sanglantes tragédies que la religion fait jouer très souvent en ce monde, on ne cesse de nous répéter qu'il ne peut y avoir de morale sans la religion. Si l'on jugeoit des opinions théologiques par leurs effets, on seroit en droit d'avancer que toute morale est parfaitement incompatible avec les opinions religieuses des hommes.

IMITEZ Dieu, nous crie-t-on sans cesse.

Eh ! quelle morale aurions-nous si nous imitions ce Dieu ! quel est donc le Dieu que nous devons imiter ? Est-ce le Dieu du Déiste ? Mais ce Dieu même ne peut être pour nous un modele bien constant de bonté : s'il est l'auteur de tout, il est également l'auteur & du bien & du mal que nous voyons dans le monde : s'il est l'auteur de l'ordre, il est aussi l'auteur du désordre, qui n'auroit point lieu sans sa permission. S'il produit, il détruit ; s'il appelle à la vie, il donne aussi la mort ; s'il accorde l'abondance, les richesses, la prospérité, la paix, il permet ou envoie les disettes, la pauvreté, les calamités, les guerres. Comment prendre pour modele d'une bienfaisance permanente le Dieu du Théisme ou de la Religion Naturelle, dont les dispositions favorables sont à chaque instant démenties par tout ce que nous voyons arriver sous nos yeux ? Il faut à la morale une base moins chancelante que l'exemple d'un Dieu dont la conduite varie & que l'on ne peut dire bon qu'en fermant obstinément les yeux sur le mal qu'à chaque instant il fait ou il permet dans ce monde.

IMITERONS-NOUS le *Jupiter*, *très bon*, *très grand*, de l'Antiquité Payenne ? Imiter un

tel Dieu, c'eſt prendre pour modele un fils rebelle, qui ravit le thrône à ſon pere, & qu'il mutile enſuite. C'eſt imiter un débauché, un adultere, un inceſtueux, un crapuleux, dont la conduite feroit rougir tout mortel raiſonnable. Où en euſſent été les hommes ſous le Paganiſme, s'ils ſe fuſſent imaginé, d'après Platon, que la vertu, conſiſtoit à imiter les Dieux !

FAUDRA-T-IL imiter le Dieu des juifs ? Trouverons-nous dans *Jehova* un modele de notre conduite ? C'eſt un Dieu vraiment ſauvage, vraiment fait pour un peuple ſtupide, cruel & ſans mœurs : c'eſt un Dieu toujours en fureur qui ne reſpire que la vengeance, qui méconnoît la pitié, qui ordonne le carnage, le vol, l'inſociabilité : en un mot, c'eſt un Dieu dont la conduite ne peut ſervir de modele à celle d'un honnête homme, & ne peut être imitée que par un chef de brigands.

IMITERONS-NOUS donc le *Jéſus* des Chrétiens ? Ce Dieu mort pour appaiſer la fureur implacable de ſon pere, nous fournira-t-il un exemple que des hommes doivent ſuivre ? Hélas ! nous ne verrons en lui qu'un Dieu, ou plutôt un fanatique, un miſanthrope, qui

lui-même plongé dans la misere & prêchant des misérables, leur conseillera d'être pauvres, de combattre & d'étouffer la nature, de haïr le plaisir, de chercher la douleur, de se détester eux-mêmes: il leur dira de quitter pour le suivre peres, meres, parens, amis, &c. La belle morale! nous direz-vous. Elle est admirable, sans doute; elle doit être divine, car elle est impraticable pour des hommes. Mais une morale si sublime n'est-elle pas faite pour rendre la vertu haïssable? D'après la morale si vantée de l'*homme-Dieu* des chrétiens, ses disciples sont en ce bas monde des vrais *Tantales* tourmentés d'une soif ardente, qu'il ne leur est point permis d'appaiser. Une semblable morale ne nous donne-t-elle pas une idée bien merveilleuse de l'auteur de la nature? S'il a, comme on l'assûre, tout créé pour l'usage de ses créatures, par quelle bizarrerie leur défend-il l'usage des biens qu'il a créés pour elles? Le plaisir, que l'homme desire sans cesse, n'est-il donc qu'un piege que Dieu a malignement tendu pour surprendre sa foiblesse?

§ 161.

Les sectateurs du Christ voudroient nous faire

faire regarder comme un miracle l'établissement de leur Religion qui se montre en tout contraire à la nature, opposée à tous les penchants du cœur, ennemie des plaisirs des sens. Mais l'austérité d'une doctrine ne la rend que plus merveilleuse aux yeux du vulgaire. La même disposition qui fait respecter comme divins & surnaturels des mysteres inconcevables, fait admirer comme divine & surnaturelle une morale impraticable & supérieure aux forces de l'homme.

ADMIRER une morale & la mettre en pratique, sont deux choses très différentes. Tous les chrétiens ne cessent d'admirer & de vanter la morale de l'Evangile, mais elle n'est pratiquée que par un très petit nombre de saints, admirables pour des gens qui se dispensent eux-mêmes d'imiter leur conduite, sous prétexte que la force ou la grace leur manquent.

TOUT l'univers est infecté plus ou moins d'une morale religieuse, fondée sur l'opinion que pour plaire à la Divinité, il est très nécessaire de se rendre malheureux sur la terre. On voit dans toutes les parties de notre globe des pénitens, des solitaires, des *faquirs*, des fanatiques qui semblent avoir profondé-

ment étudié les moyens de ſe tourmenter en l'honneur d'un être dont tous s'accordent à célébrer la bonté! La Religion par ſon eſſence eſt l'ennemie de la joie & du bien-être des hommes. *Bien-heureux ſont les pauvres*; *bien-heureux ſont ceux qui pleurent*; *bien-heureux ſont ceux qui ſouffrent*, malheur à ceux qui ſont dans l'abondance & dans la joie. Telles ſont les rares découvertes que le Christianiſme annonce!

§. 162.

Qu'est-ce qu'un ſaint dans toutes les religions? C'eſt un homme qui prie, qui jeûne, qui ſe tourmente, qui fuit le monde, qui, comme un hibou, ne ſe plaît que dans la ſolitude, qui s'abſtient de tout plaiſir, qui ſemble effrayé de tout objet qui le détourneroit un moment de ſes méditations fanatiques. Eſt-ce donc là de la vertu? Un être de cette trempe eſt-il bon à lui même, eſt-il utile aux autres? La Société ne ſeroit-elle pas diſſoute, & les hommes ne rentreroient-ils pas dans l'état ſauvage, ſi chacun étoit aſſez fou pour vouloir être un ſaint?

Il eſt évident que la pratique littérale & rigoureuſe de la morale divine des chrétiens

entraîneroit infailliblement la ruine des nations. Un chrétien qui voudroit tendre à la perfection, devroit écarter de ſon eſprit tout ce qui peut le détourner du ciel ſa véritable Patrie; il ne voit ſur la terre que des tentations, des pieges, des occaſions de ſe perdre. Il doit crainde la ſcience comme nuiſible à la foi; il doit fuir l'induſtrie comme un moyen d'obtenir des richeſſes très fatales au ſalut: il doit renoncer aux emplois & aux honneurs comme à des choſes capables d'exciter ſon orgueil, & de le diſtraire du ſoin de penſer à ſon ame. En un mot, la morale ſublime du Chriſt, ſi elle n'étoit impraticable, briſeroit tous les liens de la Société.

UN ſaint dans le monde n'eſt pas un être plus utile qu'un ſaint dans le déſert: le ſaint y porte une humeur chagrine, mécontente & ſouvent turbulente, ſon zêle l'oblige quelquefois en conſcience de troubler la ſociété par des opinions ou des rêves que ſa vanité lui fait prendre pour des inſpirations d'en haut. Les annales de toutes les religions ſont remplies de ſaints inquiets, de ſaints intraitables, de ſaints ſéditieux qui ſe ſont illuſtrés par les ravages que, *pour la plus grande gloire de Dieu*, ils ont porté dans l'univers. Si les

ſaints qui vivent dans la retraite ſont inutiles, ceux qui vivent dans le monde ſont ſouvent très dangereux.

La vanité de jouer un rôle, le deſir de s'illuſtrer aux yeux du vulgaire imbécille par une conduite bizarre, conſtituent communément le caractere diſtinctif des grands ſaints. L'orgueil leur perſuade qu'ils ſont des hommes extraordinaires, fort au-deſſus de la nature humaine, des êtres bien plus parfaits que les autres, des favoris que Dieu regarde avec bien plus de complaiſance que le reſte des mortels. L'humilité, dans un ſaint, n'eſt pour l'ordinaire qu'un orgueil plus rafiné que celui du commun des hommes. Il n'y a qu'une vanité bien ridicule, qui puiſſe déterminer l'homme à faire une guerre continuelle à ſa propre nature!

§. 163.

Une morale qui contredit la nature de l'homme n'eſt point faite pour l'homme. Mais, direz-vous, la nature de l'homme s'eſt dépravée. En quoi conſiſte cette prétendue dépravation? Eſt-ce en ce qu'il a des paſſions? mais les paſſions ne ſont-elles pas de l'eſſence de l'homme? Ne faut-il pas qu'il cherche,

qu'il desire, qu'il aime ce qui est, ou ce qu'il croit être utile à son bonheur ? Ne faut-il pas qu'il craigne & qu'il fuie ce qu'il juge désagréable ou funeste pour lui ? Allumez ses passions pour des objets utiles ; attachez son bien-être à ces mêmes objets ; détournez-le par des motifs sensibles & connus de ce qui peut faire du tort soit à lui même, soit aux autres, & vous en ferez un être raisonnable & vertueux. Un homme sans passions seroit également indifférent sur le vice & la vertu.

DOCTEURS sacrés ! vous nous répétez à tout moment que la nature de l'homme est pervertie ; vous nous criez *que toute chaire a corrompu sa voie* ; vous nous dites que la nature ne nous donne plus que des penchants déréglés. Dans ce cas, vous accusez votre Dieu, qui n'a pas pu, ou qui n'a pas voulu, que cette nature conservât sa perfection primitive. Si cette nature s'est corrompue, pourquoi ce Dieu ne l'a-t-il pas réparée ? Aussitôt le Chrétien m'assûre que la nature humaine est réparée ; que la mort de son Dieu l'a rétablie dans son intégrité. D'où vient donc, lui répliquerai je, prétendez-vous que la nature humaine, nonobstant la mort d'un Dieu,

eſt encore dépravée ? C'eſt donc en pure perte que votre Dieu eſt mort ? Que devient ſa toute-puiſſance & ſa victoire ſur le Diable, s'il eſt vrai que le Diable conſerve encore l'empire que, ſelon vous, il a toujours exercé dans le monde ?

LA mort, ſelon la Théologie chrétienne, eſt la *ſolde du péché*. Cette opinion eſt conforme à celle de quelques nations negres & ſauvages, qui s'imaginent que la mort d'un homme eſt toujours l'effet ſurnaturel de la colere des Dieux. Les Chrétiens croient fermement que le Chriſt les a délivrés du péché, tandis qu'ils ſont à portée de voir que dans leur Religion, comme dans les autres, l'homme eſt ſujet à la mort. Dire que Jéſus Chriſt nous a délivrés du péché, n'eſt-ce pas dire qu'un juge a fait grace à un coupable, tandis que nous voyons qu'il l'envoie au ſupplice ?

§. 164.

SI fermant les yeux ſur tout ce qui ſe paſſe dans le monde, on vouloit s'en rapporter aux partiſans de la religion chrétienne, on croiroit que la venue de leur divin ſauveur a produit la révolution la plus merveilleuſe, & la réforme la plus complette dans les

mœurs des nations. „ Le Meſſie, ſelon Pas-
„ cal, devoit lui ſeul produire un grand peu-
„ ple élu, ſaint & choiſi; le conduire, le
„ nourrir, l'introduire dans le lieu de repos
„ & de ſainteté, le rendre ſaint à Dieu; en
„ faire le temple de Dieu; le ſauver de la
„ colere de Dieu; le délivrer de la ſervitu-
„ de du péché; donner des loix à ce peu-
„ ple; graver ces loix dans ſon cœur; s'of-
„ frir à Dieu pour lui; écraſer la tête du
„ Démon &c. (10) Ce grand homme a ou-
blié de nous montrer le peuple ſur lequel ſon divin Meſſie a produit les effets miraculeux dont il parle avec tant d'emphaſe, il paroît juſqu'à préſent qu'il n'exiſte point ſur la terre.

Pour peu qu'on examine les mœurs des nations chrétiennes, & qu'on écoute les clameurs de leurs Prêtres, on ſera forcé d'en conclure que Jéſus Chriſt leur Dieu a prêché ſans fruit, eſt mort ſans ſuccès; ſes volontés toutes puiſſantes trouvent encore dans les hommes, une réſiſtance dont ce Dieu ou ne peut, ou ne veut pas triompher. La morale de ce Docteur Divin, que ſes diſciples admirent tant & pratiquent ſi peu, n'eſt ſui-

(10) V. Les *Penſées de Mr. Paſcal.* XV

vie dans tout un ſiecle que par une demi-douzaine de ſaints obſcurs, de fanatiques, & de moines ignorés, qui ſeuls auront la gloire de briller dans la cour céleſte; tout le reſte des mortels, quoique racheté par le ſang de ce Dieu, ſera la proie des flammes éternelles.

## §. 165.

QUAND un homme a grande envie de pécher, il ne ſonge gueres à ſon Dieu. Bien plus, quelques crimes qu'il ait commis, il ſe flatte toujours que ce Dieu adoucira pour lui la dûreté de ſes arrêts. Nul mortel ne croit ſérieuſement que ſa conduite puiſſe le damner. Quoiqu'il craigne un Dieu terrible, qui ſouvent le fait trembler; toutes les fois qu'il eſt fortement tenté, il ſuccombe & ne voit enſuite que le Dieu *des miſéricordes* dont l'idée le tranquiliſe. Fait-il le mal? Il eſpere avoir le tems de s'en corriger & ſe promet bien de s'en repentir un jour.

IL eſt dans la Pharmacie Religieuſe des recettes infaillibles pour calmer les conſciences; les Prêtres en tout pays poſſedent des ſecrets ſouverains pour déſarmer la colere du ciel. Cependant, s'il eſt vrai que la Divinité s'appaiſe par des prieres, des offrandes,

des ſacrifices, des pénitences, on n'eſt plus en droit de dire que la religion met un frein aux déréglemens des hommes; ils pécheront d'abord, & chercheront enſuite les moyens d'appaiſer Dieu. Toute religion qui expie & qui promet la rémiſſion des crimes, ſi elle retient quelqu'un, encourage le grand nombre à commettre le mal.

Nonobstant ſon immutabilité, Dieu dans toutes les religions du monde eſt un protée véritable. Ses Prêtres le montrent tantôt armé de ſévérité, tantôt plein de clémence & de douceur; tantôt cruel, impitoyable, & tantôt ſe laiſſant facilement attendrir par les regrets & les larmes des pécheurs. En conſéquence, les hommes n'enviſagent la Divinité que par le côté le plus conforme à leur intérêts préſents. Un Dieu toujours courroucé rebuteroit ſes adorateurs, ou les jetteroit dans le déſeſpoir. Il faut aux hommes un Dieu qui s'irrite & qui s'appaiſe: ſi ſa colere effraie quelques ames peureuſes, ſa clemence raſſûre les méchants déterminés, qui comptent bien d'ailleurs recourir tôt ou tard aux moyens de ſe raccommoder avec lui. Si les jugemens de Dieu font peur à quelques dévôts timorés, qui déja par tempérament &

par habitude ne ſont pas enclins au mal; *les tréſors de la miſéricorde divine* raſſûrent les plus grands criminels qui ont lieu d'eſpérer qu'ils y participeront tout comme les autres.

§ 166.

Les hommes pour la plupart penſent rarement à Dieu, ou du moins n'en ſont pas fort occupés. Son idée a ſi peu de fixité, elle eſt ſi affligeante, qu'elle ne peut arrêter long-tems l'imagination que de quelques rêveurs triſtes & mélancoliques qui ne conſtituent pas le plus grand nombre des habitans de ce monde. Le vulgaire n'y conçoit rien; ſon foible cerveau s'embrouille, dès qu'il veut y penſer. L'homme d'affaires ne ſonge qu'à ſes affaires; le courtiſan à ſes intrigues; les gens du monde, les femmes, les jeunes gens à leurs plaiſirs; la diſſipation efface bientôt en eux les notions fatiguantes de la religion. Les ambitieux, les avares, les débauchés écartent ſoigneuſement des ſpéculations trop foibles pour contrebalancer leurs paſſions diverſes.

A qui eſt-ce que l'idée de Dieu en impoſe? c'eſt à quelques hommes affoiblis, chagrins & dégoutés de ce monde; à quelques per-

ſonnes en qui les paſſions ſont déjà amorties ſoit par l'âge, ſoit par des infirmités, ſoit par les coups de la fortune. La religion n'eſt un frein que pour ceux que leur tempérament ou leurs circonſtances ont déjà mis à la raiſon. La crainte de Dieu n'empêche de pécher que ceux qui ne le veulent pas bien fort ou qui ne ſont plus en état de le faire.

DIRE aux hommes que la Divinité punit les crimes en ce monde, c'eſt avancer un fait que l'expérience contredit à tout moment. Les plus méchants des hommes ſont communément les arbitres du monde, & ceux que la fortune comble de ſes faveurs. Pour nous convaincre des jugemens de Dieu, nous renvoyer à l'autre vie, c'eſt nous renvoyer à des conjectures, pour détruire des faits dont on ne peut douter.

§. 167.

PERSONNE ne ſonge à l'autre vie quand, il eſt fortement épris des objets qu'il rencontre ici bas. Aux yeux d'un amant paſſionné, la préſence de ſa maîtreſſe éteint les feux de l'enfer, & ſes charmes effacent tous les plaiſirs du Paradis. Femme! vous quittez, dites-vous, votre amant pour votre Dieu!

c'eſt que votre amant n'eſt plus le même à vos yeux, ou c'eſt que votre amant vous quitte, & qu'il faut remplir le vuide qui s'eſt fait dans votre cœur.

RIEN de plus ordinaire que de voir des ambitieux, des pervers, des hommes corrompus & ſans mœurs qui ont de la Religion & qui montrent quelquefois même du zêle pour ſes intérêts : s'ils ne la pratiquent point, ils ſe promettent de la pratiquer un jour; ils la mettent en réſerve comme un remede qui tôt ou tard leur ſera néceſſaire pour ſe tranquilliſer ſur le mal qu'ils ont encore deſſein de faire. D'ailleurs le parti des dévôts & des Prêtres étant un parti très nombreux, très agiſſant, très puiſſant, il n'eſt pas étonnant de voir les fourbes & les frippons rechercher ſon appui pour parvenir à leurs fins. L'on nous dira, ſans doute, que beaucoup d'honnêtes gens ſont religieux ſincérement & ſans profit; mais la droiture du cœur eſt-elle toujours accompagnée de lumieres ?

ON nous cite un grand nombre de ſavants, d'hommes de génie qui ont été fortement attachés à la religion. Celà prouve que des hommes de génie peuvent avoir des préjugés, peuvent être puſillanimes, peuvent a-

voir une imagination qui les séduit & les empêche d'examiner les objets de sang froid. Pascal ne prouve rien en faveur de la Religion, sinon qu'un homme de génie peut avoir un coin de folie, & n'est plus qu'un enfant quand il est assez foible pour écouter ses préjugés. Pascal nous dit lui même que *l'esprit peut-être fort & étroit, & aussi étendu que foible.* (11) Il avoit dit plus haut: *on peut avoir le sens droit & n'aller pas également à toutes choses, car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres.*

## §. 168.

QU'EST-CE que la vertu suivant la Théologie? *c'est*, nous dit on, *la conformité des actions de l'homme avec la volonté de Dieu.* Mais qu'est-ce que Dieu? C'est un être que personne n'est capable de concevoir, & que par conséquent chacun modifie à sa façon. Qu'est-ce que la volonté de Dieu? C'est ce que des hommes qui ont vu Dieu ou que Dieu a inspirés nous ont dit être la volonté de Dieu. Qui sont ceux qui ont vu Dieu? Ce sont ou des fanatiques, ou des fourbes,

(11) V. *Pensées de Mr. Pascal.* XXXI.

ou des ambitieux que l'on ne peut gueres en croire ſur leur parole.

FONDER la morale ſur un Dieu que chaque homme ſe peint diverſement, que chacun compoſe à ſa maniere, que chacun arrange ſuivant ſon propre tempérament & ſon propre intérêt, c'eſt évidemment fonder la morale ſur le caprice & ſur l'imagination des hommes; c'eſt la fonder ſur les fantaiſies d'une ſecte, d'une faction, d'un parti, qui croiront avoir l'avantage d'adorer un vrai Dieu, à l'excluſion de tous les autres.

ETABLIR la morale ou les devoirs de l'homme ſur la volonté Divine, c'eſt la fonder ſur la volonté, les rêveries, les intérêts de ceux qui font parler Dieu, ſans jamais avoir à craindre d'en être démenti. Dans toute religion les Prêtres ſeuls ont le droit de décider de ce qui plaît ou déplaît à leur Dieu; l'on eſt toujours aſſûré qu'ils décideront que c'eſt ce qui leur plaît ou leur déplaît à eux-mêmes.

LES dogmes, les cérémonies, la morale & les vertus que préſcrivent toutes les religions du monde, n'ont été viſiblement calculé que pour étendre le pouvoir ou augmenter les émolumens des fondateurs & des miniſtres de

ces religions. Les dogmes ſont obſcurs, inconcevables, effrayants, & par là même très propres à égarer l'imagination & à rendre le vulgaire plus docile aux volontés de ceux qui veulent le dominer. Les cérémonies & les pratiques procurent des richeſſes ou de la conſidération aux Prêtres. La morale & les vertus religieuſes conſiſtent dans une foi ſoumiſe qui empêche de raiſonner, dans une humilité dévote qui aſſûre à des Prêtres la ſoumiſſion de leurs eſclaves ; dans une zêle ardent lorſqu'il s'agit de la religion, c'eſt-à-dire quand il s'agit des intérêts de ces Prêtres. Toutes les vertus religieuſes n'ont évidemment pour objet que l'utilité des miniſtres de la Religion.

§. 169.

QUAND on reproche aux Théologiens la ſtérilité de leurs vertus *Théologales*, ils nous vantent avec emphaſe la *charité*, cet amour tendre du prochain dont le chriſtianiſme fait un devoir eſſentiel à ſes diſciples. Mais hélas ! que devient cette prétendue charité, dès qu'on examine la conduite des miniſtres du ſeigneur ? Demandez leur s'il faut aimer ſon prochain ou lui faire du bien, quand il eſt un impie, un hérétique, un incrédule, c'eſt-à-

dire, quand il ne penſe pas comme eux ? Demandez leur s'il faut tolérer les opinions contraires à celles de la Religionr qu'ils profeſſent ? Demandez leur ſi le Souverain peut montrer de l'indulgence pour ceux qui ſont dans l'erreur? Auſſitôt leur charité diſparoît, & le clergé dominant vous dira, que *le Prince ne porte le glaîve que pour ſoutenir les intérêts du Très-haut* ; il vous dira que par amour pour le prochain, il faut le perſécuter, l'emprisonner, l'exiler, le brûler. Vous ne trouverez de la tolérance que chez quelques Prêtres perſécutés eux-mêmes, qui mettront de côté la charité chrétienne, dès qu'ils auront le pouvoir de perſécuter à leur tour.

La Religion chrétienne, prêchée dans ſon origine par des mendiants & des hommes très miſérables, ſous le nom de *charité*, recommande très fortement l'aumône: la Religion de Mahomet en fait également un devoir indiſpenſable. Rien n'eſt, ſans doute, plus conforme à l'humanité, que de ſecourir les malheureux, de vêtir l'homme nud, de tendre une main bienfaiſante à quiconque a beſoin. Mais ne feroit-il pas plus humain & plus charitable de prévenir la miſere & d'empêcher les pauvres de pulluler ? Si la Religion,

gion, au lieu de divinifer les Princes, leur eût appris à refpecter la propriété de leurs fujets, à être juftes, à n'exercer que leurs droits légitimes, on ne verroit pas un fi grand nombre de mendiants dans leurs Etats. Un gouvernement avide, injufte, tyrannique multiplie la mifere; la rigueur des impôts produit le découragement, la pareffe, la pauvreté, qui font à leur tour éclore des vols, des affaffinats & des crimes de toute efpece. Si les Souverains avoient plus d'humanité, de charité, d'équité, leurs Etats ne feroient pas peuplés de tant de malheureux, qu'il devient impoffible de foulager leur mifere.

LES Etats Chrétiens & Mahométans font remplis d'hôpitaux vaftes & richement dotés, dans lefquels on admire la pieufe charité des Rois & des Sultans qui les ont élevés. N'eût-il donc pas été plus humain de bien gouverner les peuples, de leur procurer l'aifance, d'exciter & de favorifer l'induftrie & le commerce, de les laiffer jouir en fûreté du fruit de leurs travaux, que de les écrafer fous un joug defpotique, de les appauvrir par des guerres infenfées, de les réduire à la mendicité pour fatisfaire un luxe effréné, &

de bâtir enſuite des monumens ſomptueux qui ne peuvent contenir qu'une très petite portion de ceux qu'on a rendu miſérables? La Religion par ſes vertus n'a fait que donner le change aux hommes; au lieu de prévenir les maux, elle n'y appliqua jamais que des remedes impuiſſants.

Les Miniſtres du ciel ont toujours ſçu tirer parti pour eux-mêmes, des calamités des autres: la miſere publique fut, pour ainſi dire, leur élément: ils ſe ſont rendus par-tout les adminiſtrateurs des biens des pauvres, les diſtributeurs des aumônes, les dépoſitaires des charités: par là ils étendirent & ſoutinrent en tout tems leur pouvoir ſur les malheureux qui compoſent communément la partie la plus nombreuſe, la plus inquiete, la plus ſéditieuſe dans la Société. Ainſi les plus grands maux tournent au profit des miniſtres du ſeigneur!

Les Prêtres des Chrétiens nous diſent que les biens qu'ils poſſedent, ſont *les biens des pauvres*, & prétendent, à ce titre, que leurs poſſeſſions ſont ſacrées. En conſéquence les Souverains & les Peuples ſe ſont empreſſés d'accumuler dans leurs mains, des terres, des revenus, des tréſors. Sous prétexte de cha-

rité nos guides ſpirituels ſont devenus très opulents, & jouiſſent aux yeux des nations appauvries, de biens qui n'étoient deſtinés que pour les malheureux; ceux-ci, loin d'en murmurer, applaudiſſent à une ſainte générosité qui enrichit l'Egliſe; mais qui bien rarement contribue à ſoulager les pauvres.

SUIVANT les principes du Chriſtianiſme, la pauvreté eſt elle-même une vertu, & c'eſt celle que les Souverains & les Prêtres font le plus rigoureuſement obſerver à leurs eſclaves. D'après ces idées, un grand nombre de pieux chrétiens ont renoncé, de plein gré, aux richeſſes périſſables de la terre, ont diſtribué leur patrimoine aux pauvres, & ſe ſont retirés dans des déſerts pour y vivre dans une indigence volontaire. Mais bientôt cet entouſiaſme, ce goût ſurnaturel pour la miſere fut forcé de céder à la nature. Les ſucceſſeurs de ces pauvres volontaires vendirent aux peuples dévôts, leurs prieres & leur interceſſion puiſſante auprès de la Divinité; ils devinrent riches & puiſſants; ainſi des moines, des ſolitaires, vécurent dans l'oiſiveté, & ſous prétexte de charité, dévorerent effrontément la ſubſtance du pauvre.

LA pauvreté d'eſprit eſt celle dont la Re-

ligion fit toujours le plus de cas. La vertu fondamentale de toute Religion, c'est-à-dire, la plus utile à ses ministres, c'est *la foi.* Elle consiste dans une crédulité sans bornes, qui fait croire sans examen tout ce que les interprêtes de la Divinité ont intérêt que l'on croie. A l'aide de cette vertu merveilleuse, les Prêtres sont devenus les arbitres & du juste & de l'injuste, & du bien & du mal: il leur fut très facile de faire commettre des crimes, quand ils eurent besoin de crimes pour faire valoir leurs intérêts. La foi implicite a été la source des plus grands attentats qui se soient commis sur la terre.

§. 170.

Celui qui le premier a dit aux nations, que lorsqu'on avoit fait tort aux hommes, il falloit en demander pardon à Dieu, l'appaiser par des présens, lui offrir des sacrifices, a visiblement détruit les vrais principes de la morale. D'après ces idées, les hommes s'imaginent que l'on peut obtenir du Roi du Ciel, comme des Rois de la terre, la permission d'être injuste & méchant, ou du moins le pardon du mal que l'on peut faire.

La Morale est fondée sur les rapports,

les besoins, les intérêts constants des habitans de la terre: les rapports qui subsistent entre les hommes & Dieu, ou sont parfaitement inconnus, ou sont imaginaires. La Religion, en associant Dieu avec les hommes, a visiblement affoibli ou détruit les liens qui les unissent entre eux. Les mortels s'imaginent pouvoir impunément se nuire les uns aux autres, en faisant une réparation convenable à l'Etre tout-puissant, à qui l'on suppose le droit de remettre toutes les offenses faites à ses créatures.

EST-IL rien de plus propre à rassûrer les méchants ou à les enhardir au crime, que de leur persuader qu'il existe un être invisible qui a le droit de leur pardonner les injustices, les rapines, les perfidies, les outrages qu'ils peuvent faire à la Société? Encouragés par ces funestes idées, nous voyons que les hommes les plus pervers se livrent aux plus grands crimes, & croient les réparer en implorant la miséricorde Divine: leur conscience est en repos, dès qu'un Prêtre les assûre que le ciel est désarmé par un répentir sincere, très inutile au monde; ce Prêtre les console au nom de la Divinité, s'ils consentent, en réparation de leurs fautes, à par-

tager avec ſes miniſtres les fruits de leurs brigandages, de leurs fraudes & de leurs méchancetés.

UNE morale liée à la Religion, lui eſt néceſſairement ſubordonnée. Dans l'eſprit d'un dévôt, Dieu doit paſſer avant ſes créatures; il vaut mieux lui obéir qu'aux hommes. Les intérêts du Monarque céleſte doivent l'emporter ſur ceux des chétifs mortels. Mais les intérêts du ciel ſont viſiblement les intérêts des miniſtres du ciel; d'où il ſuit évidemment que dans toute religion les Prêtres, ſous prétexte des intérêts du ciel ou de la gloire de Dieu, pourront diſpenſer des devoirs de la morale humaine, quand ils ne s'accorderont pas avec les devoirs que Dieu eſt eſt droit d'impoſer. D'ailleurs celui qui a le pouvoir de pardonner les crimes, ne doit-il pas avoir le droit d'en commander?

§. 171.

ON ſe tue de nous dire, que ſans un Dieu il ne peut y avoir *d'obligation morale*; qu'il faut aux hommes & aux Souverains eux-mêmes un légiſlateur aſſez puiſſant pour les obliger. L'obligation morale ſuppoſe une loi; mais cette loi naît des rapports éternels & néceſ-

ſaires des choſes entre elles, rapports qui n'ont rien de commun avec l'exiſtence d'un Dieu. Les regles de la conduite des hommes découlent de leur propre nature qu'ils ſont à portée de connoître, & non de la nature divine dont ils n'ont nulle idée: ces regles nous obligent, c'eſt-à-dire, que nous nous rendons eſtimables ou mépriſables, aimables ou haïſſables, dignes de récompenſes ou de châtimens, heureux ou malheureux, ſuivant que nous nous conformons à ces regles ou que nous nous en écartons. La loi qui oblige l'homme à ne ſe pas nuire à lui-même, eſt fondée ſur la nature d'un être ſenſible qui, de quelque façon qu'il ſoit venu dans ce monde, ou quelque puiſſe être ſon ſort dans un monde à venir, eſt forcé par ſon eſſence actuelle de chercher le bien-être & de fuir le mal, d'aimer le plaiſir & de craindre la douleur. La loi qui oblige l'homme à ne pas nuire aux autres & à leur faire du bien, eſt fondée ſur la nature des êtres ſenſibles vivants en ſociété, qui ſont par leur eſſence forcés de mépriſer ceux qui ne leur font aucun bien, & de déteſter ceux qui s'oppoſent à leur félicité.

Soit qu'il exiſte un Dieu, ſoit qu'il n'en

exiſte point, ſoit que ce Dieu ait parlé, ſoit qu'il n'ait point parlé, les devoirs moraux des hommes ſeront toujours les mêmes, tant qu'ils auront la nature qui leur eſt propre; c'eſt à-dire tant qu'ils ſeront des êtres ſenſibles. Les hommes ont-ils donc beſoin d'un Dieu qu'ils ne connoiſſent pas, d'un légiſlateur inviſible, d'une Religion myſtérieuſe, de craintes chimériques, pour comprendre que tout excès tend évidemment à les détruire, que pour ſe conſerver il faut s'en abſtenir, que pour ſe faire aimer des autres il faut leur faire du bien, que leur faire du mal eſt un ſûr moyen de s'attirer leur vengeance & leur haîne?

*Avant la loi point de péché.* Rien de plus faux que cette maxime. Il ſuffit que l'homme ſoit ce qu'il eſt, ou ſoit un être ſenſible, pour diſtinguer ce qui lui fait plaiſir de ce qui lui déplaît. Il ſuffit qu'un homme ſache qu'un autre homme eſt un être ſenſible comme lui, pour qu'il ne puiſſe pas ignorer ce qui lui eſt utile ou nuiſible. Il ſuffit que l'homme ait beſoin de ſon ſemblable, pour qu'il ſache qu'il doit craindre d'exciter en lui des ſentimens défavorables à lui-même. Ainſi l'être ſentant & penſant n'a beſoin que de ſentir & de pen-

ſer, pour découvrir ce qu'il doit faire & pour lui-même & pour les autres. Je ſens, & un autre ſent comme moi; voilà le fondement de toute morale.

§. 172.

Ce n'eſt que par ſa conformité avec la nature de l'homme que nous pouvons juger de la bonté d'une morale. D'après cette comparaiſon, nous ſommes en droit de la rejetter ſi nous la trouvons contraire au bien-être de notre eſpece. Quiconque a médité ſérieuſement la Religion & ſa Morale ſurnaturelle, quiconque en a peſé d'une main ſûre les avantages & les déſavantages, demeurera convaincu que l'une & l'autre ſont nuiſibles aux intérêts du genre humain ou directement oppoſées à la nature de l'homme.

„ Peuples, aux armes! il s'agit de la cau-
„ ſe de votre Dieu. Le ciel eſt outragé! La
„ foi eſt en péril! A l'impiété! au blaſphê-
„ me! à l'héréſie!" Par le pouvoir magique de ces mots redoutables, auxquels les peuples ne comprirent jamais rien, les Prêtres fûrent de tout tems les maîtres de ſoulever les nations, de détrôner des Rois, d'allumer des guerres civiles, de mettre les hom-

mes aux prifes. Quand par hazard on examine les importants objets qui ont excité la colere céleſte & produit tant de ravages ſur la terre, il ſe trouve que les folles rêveries & les bizarres conjectures de quelque Théologien qui ne s'entendoit pas lui-même, ou les prétentions du clergé ont briſé tous les liens de la Société, & baigné le genre humain dans ſon ſang & ſes larmes.

§. 173.

LES Souverains de ce monde, en aſſociant la Divinité au gouvernement de leurs Etats, en ſe donnant pour ſes lieutenants & ſes repréſentants ſur la terre, en reconnoiſſant que c'eſt d'elle qu'ils tiennent leur pouvoir, ont dû néceſſairement ſe donner ſes miniſtres pour rivaux ou pour maîtres. Eſt-il donc étonnant que ſouvent les Prêtres aient fait ſentir aux Rois la ſupériorité du Monarque céleſte? N'ont-ils pas plus d'une fois fait connoître aux Princes temporels, que le pouvoir le plus grand eſt forcé de céder au pouvoir ſpirituel de l'opinion? Rien de plus difficile que de ſervir deux maîtres, ſur-tout quand ils ne ſont point d'accord ſur ce qu'ils demandent à leurs ſujets.

L'ASSOCIATION de la Religion avec la Politique a néceſſairement introduit une légiſlation double dans les Etats. La loi de Dieu, interprétée par ſes Prêtres, ſe trouva ſouvent contraire à la loi du Souverain ou à l'intérêt de l'Etat. Quand les Princes ont de la fermeté & ſe ſont aſſûrés de l'amour de leurs ſujets, la loi de Dieu eſt quelquefois obligée de ſe prêter aux intentions ſages du Souverain temporel : mais le plus ſouvent l'autorité ſouveraine eſt obligée de reculer devant l'autorité divine, c'eſt-à-dire devant l'intérêt du clergé. Rien de plus dangereux pour un Prince que de *mettre la main à l'encenſoir*, c'eſt-à-dire, de vouloir réformer les abus conſacrés par la Religion. Dieu n'eſt jamais plus en colere que lorſqu'on touche aux droits divins, aux privileges, aux poſſeſſions, aux immunités de ſes Prêtres.

LES ſpéculations métaphyſiques ou les opinions religieuſes des hommes n'influent ſur leur conduite que quand ils les jugent conformes à leurs intérêts. Rien ne prouve cette vérité d'une façon plus convaincante que la conduite d'un grand nombre de Princes relativement à la puiſſance ſpirituelle à laquelle on les voit très ſouvent réſiſter. Un Souve-

rain, persuadé de l'importance & des droits de la Religion, ne devroit-il pas se croire en conscience obligé de recevoir avec respect les ordres de ses Prêtres, & les regarder comme des ordres de la Divinité même? Il fut un tems où les Rois & les peuples, plus conséquents & convaincus des droits de la puissance spirituelle, se rendoient ses esclaves, lui cédoient en toute occasion, & n'étoient que des instrumens dociles dans ses mains: cet heureux tems n'est plus; par une étrange inconséquence on voit quelquefois les plus dévôts Monarques s'opposer aux entreprises de ceux qu'ils regardent pourtant comme les Ministres de Dieu. Un Souverain, bien pénétré de religion ou de respect pour son Dieu, devroit se tenir sans cesse prosterné devant ses Prêtres, & les regarder comme ses Souverains véritables. Est-il une puissance sur la terre qui ait le droit de se mesurer avec celle du Très-Haut?

§ 174.

LES Princes, qui se croient intéressés à faire durer les préjugés de leurs sujets, ont-ils donc bien réfléchi aux effets qu'ont produit & que peuvent encore produire des Dé-

magogues privilégiés, qui ont le droit de parler quand ils veulent, & d'enflammer au nom du ciel les paſſions de pluſieurs millions de ſujets? Quels ravages ne cauſeroient pas ces harangueurs ſacrés, s'ils s'entendoient pour troubler un Etat, comme ils ont fait ſi ſouvent!

RIEN de plus onéreux & de plus ruineux pour la plupart des nations, que le culte de leurs Dieux. Par-tout leurs Miniſtres, non ſeulement conſtituent le premier ordre dans l'Etat, mais encore jouiſſent de la portion la plus ample des biens de la Société, & ſont en droit de lever des impôts continuels ſur leurs concitoyens. Quels avantages réels ces organes du Très-Haut procurent-ils donc aux peuples pour les profits immenſes qu'ils en tirent? En échange de leurs richeſſes & de leurs bienfaits, leur donnent-ils autre choſe que des myſteres, des hypotheſes, des cérémonies, des queſtions ſubtiles, des querelles interminables que très ſouvent les Etats ſont encore obligés de payer de leur ſang?

## §. 175.

LA Religion, qui ſe donne pour le plus ferme appui de la morale, lui ôte évidem-

ment ſes vrais mobiles pour leur ſubſtituer des mobiles imaginaires, des chimeres inconcevables qui, étant viſiblement contraires au bon ſens, ne peuvent être crus fermement par perſonne. Tout le monde nous aſſûre qu'il croit fermement un Dieu qui récompenſe & punit: tout le monde ſe dit perſuadé de l'exiſtence d'un enfer & d'un paradis; cependant voyons-nous que ces idées rendent les hommes meilleurs, ou contrebalancent dans l'eſprit du plus grand nombre d'entre eux, les intérêts les plus légers? Chacun nous aſſûre qu'il eſt effrayé des jugemens de Dieu, & chacun ſuit ſes paſſions, quand il ſe croit ſûr d'échapper aux jugemens des hommes.

LA crainte des puiſſances inviſibles eſt rarement auſſi forte que la crainte des puiſſances viſibles. Des ſupplices inconnus ou éloignés frappent bien moins le peuple, qu'une potence dreſſée ou que l'exemple d'un pendu. Il n'eſt gueres de courtiſan qui craigne à beaucoup près autant la colere de ſon Dieu, que la diſgrace de ſon maître. Une penſion, un titre, un ruban ſuffiſent pour faire oublier & les tourmens de l'enfer & les plaiſirs de la cour céleſte. Les careſſes d'une femme l'emportent tous les jours ſur les menaces du

Très-Haut. Une plaiſanterie, un ridicule, un bon mot font plus d'impreſſion ſur l'homme du monde, que toutes les notions graves de ſa Religion.

Ne nous aſſûre-t-on pas *qu'un bon peccavi* ſuffit pour appaiſer la Divinité ? Cependant on ne voit pas que ce *bon peccavi* ſe diſe bien ſincérement ; du moins eſt-il très rare de voir les grands voleurs reſtituer, même à l'article de la mort, des biens qu'ils ſavent avoir injuſtement acquis. Les hommes ſe perſuadent, ſans doute, qu'il ſe feront aux feux éternels, s'ils ne peuvent s'en garantir. Mais *il eſt avec le ciel des accommodemens* : en donnant à l'Egliſe une portion de leur fortune, il y a très peu de dévôts frippons qui ne meurent fort tranquiles ſur la façon dont ils ſe ſont enrichis en ce monde.

## §. 176.

De l'aveu même des plus ardents défenſeurs de la Religion & de ſon utilité, rien de plus rare que les converſions ſinceres ; à quoi l'on pourroit ajouter, rien de plus infructueux pour la Société. Les hommes ne ſe degoûtent du monde, que lorſque le monde eſt dégoûté d'eux ; une femme ne ſe donne

à Dieu, que lorſque le monde ne veut plus d'elle. Sa vanité trouve dans la dévotion un rôle qui l'occupe, & la dédommage de la ruine de ſes charmes. Des pratiques minutieuſes lui font paſſer le tems; les cabales, les intrigues, les déclamations, la médiſance, le zêle lui fourniſſent des moyens de s'illuſtrer & de ſe faire conſidérer dans le parti dévôt.

Si les dévôts ont le talent de plaire à Dieu & à ſes Prêtres, ils ont rarement celui de plaire à la Société ou de s'y rendre utiles. La Religion, pour un dévôt, eſt un voile qui couvre & juſtifie toutes ſes paſſions, ſon orgueil, ſa mauvaiſe humeur, ſa colere, ſa vengeance, ſon impatience, ſes rancunes. La dévotion s'arroge une ſupériorité tyrannique qui bannit du commerce la douceur, l'indulgence & la gaieté: elle donne le droit de cenſurer les autres, de reprendre, de déchirer les profanes pour la plus grande gloire de Dieu. Il eſt très ordinaire d'être dévôt & de n'avoir aucunes des vertus ou des qualités néceſſaires à la vie ſociale.

## §. 177.

On aſſûre que le dogme d'une autre vie eſt de la plus grande importance pour le repos des

des ſociétés; on s'imagine que, ſans lui, les hommes n'auroient plus ici bas de motifs pour bien faire. Qu'eſt-il beſoin de terreurs & de fables pour faire ſentir à tout homme raiſonnable la façon dont il doit ſe comporter ſur la terre? Chacun de nous ne voit-il pas qu'il a le plus grand intérêt à mériter l'approbation, l'eſtime, la bienveillance des êtres qui l'environnent; & de s'abſtenir de tout ce qui peut lui attirer le blâme, les mépris & le reſſentiment de la Société? Quelque courte que ſoit la durée d'un feſtin, d'une converſation, d'une viſite, chacun ne veut-il pas y jouer un rôle décent, agréable pour lui-même & pour d'autres? Si la vie n'eſt qu'un paſſage, tâchons de le rendre facile, il ne peut l'être, ſi nous manquons d'égards pour ceux qui cheminent avec nous.

LA religion, triſtement occupée de ſes ſombres rêveries, ne nous repréſente l'homme que comme un pélerin ſur la terre: elle en conclut que, pour voyager plus ſûrement, il doit faire bande à part, renoncer aux douceurs qu'il rencontre, ſe priver des amuſemens qui pourroient le conſoler des fatigues & des ennuis de la route. Une philoſophie ſtoïque & chagrine nous donne quelquefois

des conſeils auſſi peu ſenſés que la Religion. Mais une philoſophie plus raiſonnable nous invite à répandre des fleurs ſur le chemin de la vie; à en écarter la mélancolie & les terreurs paniques; à nous lier d'intérêts avec nos compagnons de voyage; à nous diſtraire par la gaieté & par des plaiſirs honnêtes des peines & des traverſes auxquelles nous nous trouvons ſi ſouvent expoſés: elle nous fait ſentir que, pour voyager avec agrément, nous, devons nous abſtenir de ce qui pourroit nous devenir nuiſibles à nous-mêmes, & fuir avec grand ſoin ce qui pourroit nous rendre odieux à nos aſſociés.

## §. 178.

On demande quels motifs un athée peut avoir de bien faire? Il peut avoir le motif de ſe plaire à lui-même, de plaire à ſes ſemblables, de vivre heureux & tranquile; de ſe faire aimer & conſidérer des hommes, dont l'exiſtence & les diſpoſitions ſont bien plus ſûres & plus connues, que celles d'un être impoſſible à connoître. Celui qui ne craint pas les Dieux, peut-il craindre quelque choſe? Il peut craindre les hommes; il peut craindre le mépris, le déshonneur, les châ-

timens & la vengeance des loix : enfin il peut ſe craindre lui-même & les remors qu'éprouvent tous ceux qui ont la conſcience d'avoir encouru ou mérité la haîne de leurs ſemblables.

La conſcience eſt le témoignage intérieur que nous nous rendons à nous-mêmes d'avoir agi de façon à mériter l'eſtime ou le blâme des êtres avec qui nous vivons. Cette conſcience eſt fondée ſur la connoiſſance évidente que nous avons des hommes, & des ſentimens que nos actions doivent produire en eux. La conſcience du dévôt conſiſte à ſe perſuader qu'il a plu ou déplu à ſon Dieu, dont il n'a nulle idée, & dont les intentions obſcures & douteuſes ne lui ſont expliquées que par des hommes ſuſpects, qui ne connoiſſent pas plus que lui, l'eſſence de la Divinité & qui ſont très peu d'accord ſur ce qui peut lui plaire ou lui déplaire. En un mot, la conſcience de l'homme crédule eſt dirigée par des hommes qui ont eux-mêmes une conſcience erronée, ou dont l'intérêt étouffe les lumieres.

Un Athée peut-il avoir de la conſcience? Quels ſont ſes motifs pour s'abſtenir des vices cachés & des crimes ſecrets que les au-

tres hommes ignorent, & ſur leſquels les loix n'ont point de priſe? Il peut s'être aſſûré par une expérience conſtante qu'il n'eſt point de vice qui, par la nature des choſes, ne ſe puniſſe lui-même. Veut-il ſe conſerver? Il évitera tous les excès qui pourroient endommager ſa ſanté; il ne voudra point traîner une vie languiſſante qui le rendroit à charge & à lui-même & aux autres. Quant aux crimes ſecrets, il s'en abſtiendra par la crainte d'être forcé d'en rougir à ſes propres yeux, auxquels il ne peut ſe ſouſtraire. S'il a de la raiſon, il connoîtra le prix de l'eſtime qu'un honnête homme doit avoir pour lui-même. Il ſçaura d'ailleurs que des circonſtances ineſpérées peuvent dévoiler aux yeux des autres, la conduite qu'il ſe ſent intéreſſé de leur cacher. L'autre monde ne fournit aucuns motifs de bien faire, à celui qui n'en trouve point ici bas.

§. 179.

„ L'ATHÉE de ſpéculation, nous dira le
„ Théiſte, peut être un honnête homme,
„ mais ſes écrits formeront des athées poli-
„ tiques. Des Princes & des Miniſtres, n'é-
„ tant plus retenus par la crainte de Dieu,

„ ſe livreront ſans ſcrupule aux plus affreux „ excès. " Mais quelle que l'on puiſſe ſuppoſer la dépravation d'un athée ſur le thrône, peut-elle jamais être plus forte & plus nuiſible que celle de tant de conquérants, de tyrans, de perſécuteurs, d'ambitieux, de courtiſans pervers qui, ſans être des athées, qui même étant ſouvent très religieux & très dévôts, ne laiſſent pas de faire gémir l'humanité ſous le poids de leurs crimes? Un Prince athée peut-il faire plus de mal au monde qu'un Louis XI. un Philippe II. un Richelieu, qui tous ont allié la Religion avec le crime? Rien de moins ordinaires que des Princes athées; mais rien de plus commun que des Tyrans & des Miniſtres très méchants & très Religieux.

## §. 180.

TOUT homme dont l'eſprit ſe livre à la réflexion ne peut s'empêcher de connoître ſes devoirs, de découvrir les rapports ſubſiſtants entre les hommes, de méditer ſa propre nature, de démêler ſes beſoins, ſes penchants, ſes deſirs, & de s'appercevoir de ce qu'il doit à des êtres néceſſaires à ſon propre bonheur. Ces réflexions conduiſent naturellement à la connoiſſance de la morale la plus eſſentielle

pour des êtres qui vivent en ſociété. Tout homme qui aime à ſe replier ſur lui-même, à étudier, à chercher les principes des choſes, n'a pas pour l'ordinaire des paſſions bien dangereuſes : ſa paſſion la plus forte ſera de connoître la vérité, & ſon ambition de la montrer aux autres. La philoſophie eſt propre à cultiver & le cœur & l'eſprit. Du côté des mœurs & de l'honnêteté celui qui réfléchit & raiſonne, n'a-t-il pas évidemment de l'avantage ſur celui qui ſe fait un principe de ne point raiſonner ?

SI l'ignorance eſt utile aux Prêtres & aux oppreſſeurs du genre humain, elle eſt très funeſte à la Société. L'homme dépourvu de lumieres ne jouit pas de ſa raiſon; l'homme dépourvu de raiſon & de lumieres, eſt un ſauvage qui peut à chaque inſtant être entraîné dans le crime. La morale, ou la ſcience des devoirs, ne s'acquiert que par l'étude de l'homme & de ſes rapports. Celui qui ne réfléchit point par lui même, ne connoît point la vraie morale & marche d'un pas peu ſûr dans le chemin de la vertu. Moins les hommes raiſonnent, & plus ils ſont méchants. Les Sauvages, les Princes, les Grands, les gens de la lie du peuple ſont communément

les plus méchants des hommes, parce qu'ils ſont ceux qui raiſonnent le moins.

Le dévôt ne réfléchit jamais & ſe garde bien de raiſonner. Il craint tout examen; il ſuit l'autorité, & ſouvent même une conſcïence erronée lui fait un ſaint devoir de commettre le mal. L'Incrédule raiſonne, il conſulte l'expérience & la préfere au préjugé. S'il a raiſonné juſte, ſa conſcience s'éclaire; il trouve pour bien faire, des motifs plus réels que le dévôt, qui n'a d'autres motifs que ſes chimeres & qui jamais n'écoute la raiſon. Les motifs de l'Incrédule ne ſont-ils pas aſſez puiſſants pour contrebalancer ſes paſſions? Eſt-il aſſez borné pour méconnoître les intérêts les plus réels qui devroient le contenir? eh bien! il ſera vicieux & méchant; mais pour lors il ne ſera ni pire ni meilleur que tant d'hommes crédules qui, nonobſtant la Religion & ſes préceptes ſublimes, ne laiſſent pas de ſuivre une conduite que cette Religion condamne. Un aſſaſſin crédule eſt-il donc moins à craindre, qu'un aſſaſſin qui ne croit rien? Un tyran bien dévôt eſt-il moins un tyran, qu'un tyran indévôt?

§. 181.

RIEN de plus rare au monde que des hommes conséquents. Leurs opinions n'influent sur leur conduite, que lorsqu'elles se trouvent conformes à leurs tempéramens, à leurs passions, à leurs intérêts. Les opinions religieuses, d'après l'expérience journaliere, produisent beaucoup de mal contre très peu de bien; elles sont nuisibles, parce qu'elles s'accordent fort souvent avec les passions des tyrans, des ambitieux, des fanatiques & des prêtres; elles ne sont d'aucun effet, parce qu'elles sont incapables de contrebalancer les intérêts présents du plus grand nombre des hommes. Les principes religieux sont toujours mis de côté, quand ils s'opposent à des desirs ardents; sans être incrédule on se conduit alors comme si l'on ne croyoit rien.

ON risquera toujours de se tromper, quand on voudra juger des opinions des hommes par leur conduite, ou de leur conduite par leurs opinions. Un homme très religieux, nonobstant les principes insociables & cruels d'une Religion sanguinaire, sera quelquefois, par une heureuse inconséquence, humain, tolérant, modéré; pour lors les principes de sa Religion ne s'accordent pas avec la douceur de

ſon caractere. Un libertin, un débauché, un hypocrite, un adultere, un frippon nous montreront ſouvent qu'ils ont les idées les plus vraies ſur les mœurs. Pourquoi ne les mettent-ils pas en pratique? C'eſt que leurs tempéramens, leurs intérêts, leurs habitudes ne s'accordent point avec leurs théories ſublimes. Les principes ſéveres de la Morale Chrétienne, que tant de gens font paſſer pour divine, n'influent que très foiblement ſur la conduite de ceux qui les prêchent aux autres. Ne nous diſent-ils pas tous les jours, *de faire ce qu'ils prêchent & de ne pas faire ce qu'ils font.*

LES partiſans de la religion déſignent aſſez communément les Incrédules ſous le nom de *libertins*. Il peut très bien ſe faire que beaucoup d'Incrédules aient des mœurs déréglées; ces mœurs ſont dûes à leurs tempéramens, & non à leurs opinions. Mais que fait leur conduite à ces opinions? Un homme ſans mœurs ne peut-il donc pas être bon médecin, bon architecte, bon géometre, bon logicien, bon métaphyſicien, bon raiſonneur? avec une conduite irréprochable, on peut être un ignorant ſur bien des choſes & raiſonner très mal. Quand il s'agit de la vérité, il nous

importe peu de qui elle nous vienne. Ne jugeons pas des hommes par leurs opinions, ni des opinions par les hommes : jugeons des hommes par leur conduite, & de leurs opinions par leur conformité avec l'expérience, la raison, l'utilité du genre humain.

§ 182.

Tout homme qui raisonne devient bientôt incrédule, parce que le raisonnement lui prouve que la Théologie n'est qu'un tissu de chimeres; que la Religion est contraire à tous les principes du bon sens; qu'elle porte une teinte de faussetés dans toutes les connoissances humaines. L'homme sensible devient incrédule, parce qu'il voit que la Religion loin de rendre les hommes plus heureux, est la source premiere des plus grands désordres & des calamités permanentes dont l'espece humaine est affligée. L'homme qui cherche son bien-être & sa propre tranquilité, examine sa religion & s'en détrompe, parce qu'il trouve aussi incommode qu'inutile, de passer sa vie à trembler devant des phantômes qui ne sont faits pour en imposer qu'à des femmelettes ou à des enfants.

Si quelquefois le libertinage, qui ne rai-

ſonne gueres, conduit à l'irréligion, l'homme réglé dans ſes mœurs peut avoir des motifs très légitimes pour examiner ſa religion & pour la bannir de ſon eſprit. Trop foibles pour en impoſer aux méchants, en qui le vice a jetté de profondes racines, les terreurs religieuſes affligent, tourmentent, accablent des imaginations inquietes. Les ames ont-elles du courage & du reſſort? Elles ont bientôt ſecoué un joug qu'elles ne portoient qu'en frémiſſant. Sont-elles foibles & craintives? Elles traînent ce joug pendant toute leur vie; elles vieilliſſent en tremblant, ou du moins elles vivent dans des incertitudes accablantes.

LES Prêtres ont fait de Dieu un être ſi malin, ſi farouche, ſi propre à chagriner, qu'il eſt très peu d'hommes au monde qui ne deſiraſſent au fond du cœur que ce Dieu n'exiſtât pas. On ne vit point heureux, quand on tremble toujours. Vous adorez un Dieu terrible; ô dévôt! eh bien! vous le haiſſez, vous voudriez qu'il ne fût pas. Peut-on ne pas deſirer l'abſence ou la deſtruction d'un maître, dont l'idée ne fait que tourmenter l'eſprit? Ce ſont les couleurs noires dont les Prêtres ſe ſervent pour peindre la Divi-

nité qui, révoltant les cœurs, forcent à la haïr & à la rejetter.

§. 183.

Si la crainte a fait les Dieux, la crainte ſoutient leur empire dans l'eſprit des mortels: on les a de ſi bonne heure accoutumés à friſſonner au ſeul nom de la Divinité, qu'elle eſt devenue pour eux un ſpectre, un lutin un loup-garoux qui les tourmente, & dont l'idée leur ôte le courage même de vouloir ſe raſſûrer. Ils craignent que le ſpectre inviſible ne les frappe, s'ils ceſſoient un inſtant d'avoir peur. Les dévôts craignent trop leur Dieu pour l'aimer ſincérement; ils le ſervent en eſclaves qui, dans l'impoſſibilité d'échapper à ſa puiſſance, prennent le parti de flatter leur maître & qui, à force de mentir, ſe perſuadent à la fin qu'ils ont pour lui de l'amour. Ils font de néceſſité vertu. L'amour des dévôts pour leur Dieu & des eſclaves pour leurs deſpotes, n'eſt qu'un hommage ſervile & ſimulé qu'ils rendent à la force, auquel le cœur ne prend aucune part.

§. 184.

Les docteurs Chrétiens ont fait leur Dieu

ſi peu digne d'amour, que pluſieurs d'entre eux ont cru devoir diſpenſer de l'aimer, blaſphême qui fait frémir d'autres docteurs moins ſinceres. St. Thomas, ayant prétendu qu'on eſt obligé d'aimer Dieu auſſitôt qu'on a l'uſage de ſa raiſon, le Jéſuite Sirmond lui répond que *c'eſt bientôt.* Le Jéſuite Vasquez aſſûre qu'*il ſuffit d'aimer Dieu à l'article de la mort.* Hurtado, moins facile, dit qu'*il faut aimer Dieu tous les ans.* Henriquez ſe contente qu'on l'aime *tous les cinq ans*; Sotus, *tous les dimanches.* Surquoi fondés? demande le pere Sirmond, qui ajoute que Suarez veut *qu'on aime Dieu quelquefois :* mais en quel tems? il vous en fait juge; il n'en ſait rien lui même. *Or*, dit-il, *ce qu'un ſi ſavant Docteur ne ſait pas, qui pourra le ſavoir?* Le même Jéſuite Sirmond continue en diſant, que *Dieu ne nous ordonne pas de l'aimer d'un amour d'affection, & ne nous promet pas le ſalut à condition de lui donner notre cœur, c'eſt aſſez de lui obéir, & de l'aimer d'un amour effectif en exécutant ſes ordres; c'eſt là le ſeul amour que nous lui devons; & il ne nous a pas tant commandé de l'aimer que de ne point le haïr.* (12) Cette doctrine paroît hérétique, impie, abo-

(12) Voyez *Apologie des lettres Provinciales.* Tome II.

minable aux Janséniſtes, qui par la ſévérité révoltante qu'ils attribuent à leur Dieu, le rendent encore bien moins aimable que les Jéſuites leurs adverſaires; ceux-ci, pour s'attirer des adhérents, peignent Dieu ſous des traits capables de raſſûrer les mortels les plus pervers. Ainſi rien de moins décidé pour les Chrétiens, que la queſtion importante ſi l'on peut, ou ſi l'on doit aimer ou ne pas aimer Dieu. Parmi leurs guides ſpirituels, les uns prétendent qu'il faut l'aimer de tout ſon cœur malgré toutes ſes rigueurs; d'autres, comme le P. Daniel, trouvent qu'*un acte de pur amour de Dieu eſt l'acte le plus héroïque de la vertu chrétienne, & que la foibleſſe humaine ne peut gueres s'élever ſi haut.* Le Jéſuite Pintereau va plus loin; il dit que *c'eſt un privilege de la nouvelle alliance, que la délivrance du joug fâcheux de l'amour divin.* (13)

## §. 185.

C'EST toujours le caractere de l'homme qui décide du caractere de ſon Dieu; chacun s'en fait un pour lui-même & d'après lui même. L'homme gai, qui ſe livre à la diſſipation & aux plaiſirs ne peut pas ſe figurer que

(13) V. Ibidem.

ſon Dieu puiſſe être auſtere & rébarbatif; il lui faut un Dieu facile avec lequel on puiſſe entrer en composition. L'homme ſévere, chagrin, bilieux, d'une humeur âcre, veut un Dieu qui lui reſſemble, un Dieu qui faſſe trembler, & regarde comme des pervers ceux qui n'admettent qu'un Dieu commode & facile à gagner. Les héréſies, les querelles, les ſchiſmes ſont néceſſaires. Les hommes étant conſtitués, organiſés, modifiés d'une façon qui ne peut être préciſément la même, pourroient-ils être d'accord ſur une chimere qui n'exiſte jamais que dans leurs propres cerveaux?

LES diſputes non moins cruelles qu'interminables qui s'élevent ſans ceſſe entre les miniſtres du ſeigneur ne ſont pas de nature à leur attirer la confiance de ceux qui les conſiderent d'un œil impartial. Comment ne pas ſe jetter dans l'incrédulité la plus complette à la vûe de principes ſur leſquels ceux mêmes qui les enſeignent aux autres ne ſont jamais d'accord? Comment ne point former des doutes ſur l'exiſtence d'un Dieu, dont l'idée varie d'une façon ſi marquée dans les têtes de ſes miniſtres? Comment ne pas finir par rejetter totalement un Dieu qui n'eſt

qu'un amas informe de contradictions ? Comment s'en rapporter à des Prêtres que nous voyons perpétuellement occupés à se combattre, à se traiter d'impies, & d'hérétiques, à se déchirer, à se persécuter sans pitié, sur la maniere dont ils entendent les prétendues vérités qu'ils annoncent au monde!

§. 186.

L'EXISTENCE d'un Dieu est la base de toute religion. Cependant jusqu'ici cette importante vérité n'a point encore été démontrée, je ne dis pas de maniere à convaincre les Incrédules, mais d'une maniere propre à satisfaire les Théologiens eux-mêmes. L'on a vu de tout tems des penseurs profondément occupés à imaginer des preuves nouvelles de la vérité la plus intéressante pour les hommes! Quels ont été les fruits de leurs méditations & de leurs arguments ? Ils ont laissé la chose au même point ; ils n'ont rien démontré ; presque toujours ils ont excité les clameurs de leurs confreres qui les ont accusés d'avoir mal défendu la meilleure des causes.

§. 187.

LES Apologistes de la Religion nous répetent

petent chaque jour que les passions seules font les incrédules ; ,, c'est, disent-ils, l'orgueil ,, & le desir de se distinguer qui font les a- ,, thées ; ils ne cherchent d'ailleurs à effacer ,, l'idée de Dieu de leur esprit, que parce qu'- ,, ils ont lieu de craindre ses jugemens ri- ,, goureux. " Quelque soient les motifs qui portent les hommes à l'irréligion, il s'agit d'examiner s'ils ont rencontré la vérité. Nul homme n'agit sans motifs; examinons d'abord les arguments, nous examinerons les motifs ensuite; & nous verrons s'ils ne sont pas légitimes & plus sensés que ceux de tant de dévôts crédules, qui se laissent guider par des maîtres peu dignes de la confiance des hommes.

Vous dites donc, ô Prêtres du seigneur, que les passions font les incrédules: vous prétendez qu'ils ne renoncent à la religion que par intérêt, ou parce qu'elle contredit leurs penchants déréglés; vous assûrez qu'ils n'attaquent vos Dieux, que parce qu'ils appréhendent leurs rigueurs. Eh! vous mêmes, en défendant cette religion & ses chimeres, êtes-vous donc vraiment exempts de passions ou d'intérêts? Qui est-ce qui retire les émolumens de cette religion pour laquelle les

Prêtres font éclater tant de zêle ? Ce font les Prêtres. A qui la Religion procure-t-elle du pouvoir, du crédit, des honneurs, des richesses ? C'est aux Prêtres. Qui est-ce qui fait la guerre en tout pays à la raison, à la science, à la vérité, à la philosophie, & les rend odieuses aux souverains & aux peuples ? Ce sont les Prêtres. Qui est-ce qui profite sur la terre de l'ignorance des hommes & de leurs vains préjugés ? Ce sont les Prêtres. Vous êtes, ô Prêtres, récompensés, honorés & payés pour tromper les mortels & vous faites punir ceux qui les détrompent. Les folies des hommes vous procurent des bénéfices, des offrandes, des expiations; les vérités les plus utiles ne procurent à ceux qui les annoncent que des chaînes, des supplices, des bûchers. Que l'univers juge entre nous.

§. 188.

L'ORGUEIL & la vanité furent & seront toujours des vices inhérents au sacerdoce. Est-il rien de plus capable de rendre des hommes altiers & vains, que la prétention d'exercer un pouvoir émané du ciel, de posséder un caractere sacré, d'être les envoyés

& les Miniſtres du Très-Haut ? Ces diſpoſitions ne ſont-elles pas continuellement alimentées par la crédulité des peuples, par les déférences & les reſpects des ſouverains, par les immunités, les privileges, les diſtinctions dont on voit jouir le clergé ? Le vulgaire eſt en tout pays, bien plus dévoué à ſes guides ſpirituels, qu'il prend pour des hommes divins, qu'à ſes ſupérieurs temporels qu'il ne regarde que comme des hommes ordinaires. Le curé d'un village y joue un bien plus grand rôle, que le ſeigneur ou que le juge. Un Prêtre, chez les Chrétiens, ſe croit fort au deſſus d'un Roi ou d'un Empereur. Un Grand d'Eſpagne, ayant parlé vivement à un Moine, celui-ci lui dit arrogamment, *apprenez à reſpecter un homme qui a tous les jours votre Dieu dans ſes mains, & votre Reine à ſes pieds.*

LES Prêtres ont-ils donc bien le droit d'accuſer les incrédules d'orgueil ? Se diſtinguent-ils eux-mêmes par une rare modeſtie on par une profonde humilité ? N'eſt-il pas évident que le deſir de dominer les hommes, eſt de l'eſſence même de leur mêtier ? Si les miniſtres du ſeigneur étoient vraiment modeſtes, les verroit-on ſi avides de reſpects ; ſi prompts à

s'irriter de toutes les contradictions; si décisifs, si cruels à se venger de ceux dont les opinions les blessent ? La science modeste ne fait-elle pas sentir combien la vérité est difficile à démêler ? Quelle autre passion qu'un orgueil effréné, peut rendre des hommes si farouches, si vindicatifs, si dépourvus d'indulgence & de douceur ? Quoi de plus présomptueux que d'armer des nations & de faire couler des flots de sang pour établir ou défendre de futiles conjectures ?

Vous dites, ô Docteurs ! que c'est la présomption qui fait seule des athées : apprenez leur donc ce que c'est que votre Dieu; instruisez-les de son essence; parlez-en d'une façon intelligible; dites-en des choses raisonnables & qui ne soient pas ou contradictoires ou impossibles. Si vous êtes hors d'état de les satisfaire; si jusqu'ici nul d'entre vous n'a pu démontrer l'existence de Dieu d'une façon claire & convaincante; si de votre aveu son essence est aussi voilée pour vous que pour le reste des mortels; pardonnez à ceux qui ne peuvent admettre ce qu'ils ne peuvent ni entendre ni concilier; ne taxez pas de présomption ou de vanité ceux qui ont la sincérité d'avouer leur ignorance; n'accusez pas de fo-

lie ceux qui ſe trouvent dans l'impoſſibilité de croire des contradictions ; & rougiſſez une bonne foi d'exciter la haine des peuples & la fureur des ſouverains contre des hommes qui ne penſent pas comme vous ſur un être dont vous-mêmes n'avez aucune idée. Eſt-il rien de plus téméraire & de plus extravaguant que de raiſonner d'un objet que l'on ſe reconnoît dans l'impoſſibilité de concevoir ?

Vous nous répétez ſans ceſſe, que c'eſt la corruption du cœur qui produit l'athéiſme, que l'on ne ſecoue le joug de la Divinité, que parce qu'on craint ſes jugemens redoutables. Mais pourquoi nous peignez-vous votre Dieu ſous des traits ſi choquants qu'ils deviennent inſoutenables ? Pourquoi ce Dieu ſi puiſſant permet-il qu'il y ait des cœurs ſi corrompus ? Comment ne point faire des efforts pour ſecouer le joug d'un tyran qui, pouvant faire ce qu'il veut du cœur des hommes, conſent qu'ils ſe pervertiſſent, les endurcit, les aveugle, leur refuſe ſes graces, afin d'avoir la ſatisfaction de les punir par des châtimens éternels, d'avoir été endurcis, aveuglés & de n'avoir pas eu les graces qu'il leur a refuſées ? Il faut que les Théologiens & les

Prêtres ſe croient bien ſûrs des graces du ciel & d'un avenir heureux, pour ne point déteſter un maître auſſi bizarre que le Dieu qu'ils nous annoncent. Un Dieu qui damne éternellement eſt évidemment le plus odieux des êtres que l'eſprit humain puiſſe inventer.

§. 189.

NUL homme ſur la terre n'eſt véritablement intéreſſé au maintien de l'erreur : elle eſt forcée tôt ou tard de céder à la vérité. L'intérêt général finit par éclairer les mortels ; les paſſions elles-mêmes contribuent quelquefois à briſer pour eux quelques chaînons des préjugés. Les paſſions de quelques ſouverains n'ont-elles pas anéanti depuis deux ſiecles dans quelques contrées de l'Europe, le pouvoir tyrannique qu'un Pontife trop altier exerçoit autrefois ſur tous les Princes de ſa ſecte ? La politique, devenue plus éclairée, a dépouillé le clergé des biens immenſes que la crédulité avoit accumulés dans ſes mains. Cet exemple mémorable ne devroit-il pas faire ſentir aux Prêtres mêmes, que les préjugés n'ont qu'un tems, & que la vérité ſeule eſt capable d'aſſûrer un bien-être ſolide ?

EN careſſant les ſouverains ; en leur for-

geant des droits divins ; en les divinisant, en leur livrant les peuples pieds & poings liés, les Ministres du Très-Haut n'ont-ils pas vu qu'ils travailloient à en faire des Tyrans ? N'ont-ils donc pas lieu d'appréhender que les idoles gigantesques, qu'ils élevent jusqu'aux nues, ne les écrasent un jour eux-mêmes de leur énorme poids ? Mille exemples ne leur prouvent-ils pas qu'ils doivent craindre que ces lions déchaînés, après avoir dévoré les nations, ne les dévorent à leur tour ?

Nous respecterons les Prêtres, quand ils deviendront citoyens. Qu'ils se servent, s'ils peuvent, de l'autorité du ciel pour faire peur à ces Princes qui sans cesse désolent la terre. Qu'ils ne leur adjugent plus le droit affreux d'être injustes impunément. Qu'ils reconnoissent que nul sujet d'un Etat n'est intéressé à vivre sous la tyrannie ; qu'ils fassent sentir aux souverains qu'ils ne sont point intéressés eux-mêmes à exercer un pouvoir qui, les rendant odieux, nuiroit à leur propre sûreté, à leur propre puissance, à leur propre grandeur. Enfin que les Prêtres & les Rois détrompés reconnoissent que nulle puissance n'est sûre, si elle ne se fonde sur la vérité, la raison & l'équité.

§. 150.

LES Ministres des Dieux, en faisant une guerre sanglante à la raison humaine, qu'ils devroient développer, agissent évidemment contre leurs propres intérêts. Quel seroit leur pouvoir, leur considération, leur empire sur les hommes les plus sages? Quelle seroit la reconnoissance des peuples pour eux si, au lieu de s'occuper de leurs disputes vaines, ils se fussent appliqués à des sciences vraiment utiles; s'ils eussent cherché les vrais principes de la physique, du gouvernement & des mœurs! Qui oseroit reprocher son opulence & son crédit à un corps qui, consacrant son loisir & son autorité au bien public, se serviroit de l'un pour méditer, & de l'autre pour éclairer également les esprits des souverains & des sujets!

PRÊTRES! laissez-là vos chimeres, vos dogmes inintelligibles, vos querelles méprisables: reléguez dans les Régions imaginaires ces phantômes, qui ne pouvoient vous être utiles que dans l'enfance des nations. Prenez enfin le ton de la raison. Au lieu de sonner le tocsin de la persécution contre vos adversaires; au lieu d'entretenir les peuples de disputes insensées; au lieu de leur prêcher

des vertus inutiles & fanatiques, prêchez-nous une morale humaine & sociable; prêchez-nous des vertus réellement utiles au monde; devenez les apôtres de la raison, les lumieres des nations, les défenseurs de la liberté, les réformateurs des abus, les amis de la vérité; & nous vous bénirons, nous vous honorerons, nous vous chérirons; tout vous assûrera un empire éternel sur les cœurs de vos concitoyens.

## §. 191.

Les philosophes de tout tems ont pris dans les nations le rôle qui sembloit destiné aux ministres de la religion. La haine de ceux-ci pour la philosophie, ne fût jamais qu'une jalousie de métier. Tous les hommes accoutumés à penser, au lieu de chercher à se nuire & à se décrier, ne devroient-ils pas réunir leurs efforts pour combattre l'erreur, pour chercher la vérité, & sur-tout pour mettre en fuite les préjugés dont les souverains & les sujets souffrent également, & dont les fauteurs eux-mêmes finissent tôt ou tard par être les victimes?

Entre les mains d'un gouvernement éclairé, les Prêtres deviendroient les plus utiles des

citoyens. Des hommes, déjà richement ſtipendiés par l'Etat, & diſpenſés du ſoin de pourvoir à leur propre ſubſiſtance, auroient-ils rien de mieux à faire que de s'inſtruire eux-mêmes, afin de ſe mettre en état de travailler à l'inſtruction des autres ? Leur eſprit ne feroit-il pas plus ſatisfait de découvrir des vérités lumineuſes, que de s'égarer ſans fruit dans d'épaiſſes ténebres ? Seroit-il plus difficile de démêler les principes ſi clairs d'une morale faite pour l'homme, que les principes imaginaires d'une morale divine & théologique ? Les hommes les plus ordinaires auroient-ils autant de peine à fixer dans leurs têtes les notions ſimples de leurs devoirs, que de charger leur mémoire de myſteres, de mots inintelligibles, de définitions obſcures, auxquelles il leur eſt impoſſible de jamais rien concevoir ? Que de tems & de peines perdues, pour apprendre & enſeigner aux hommes des choſes qui ne leur ſont d'aucune utilité réelle !

Que de reſſources pour l'utilité publique, pour encourager le progrès des ſciences, & l'avancement des connoiſſances, pour l'éducation de la jeuneſſe, ne préſenteroient pas à des Souverains bien intentionnés tant de Mo-

nafteres, qui dans un grand nombre de pays dévorent les nations fans aucuns fruits pour elles ! mais la fuperftition, jaloufe de fon empire exclufif, femble n'avoir voulu former que des êtres inutiles. Quel parti ne pourroit-on pas tirer d'une foule de cénobites des deux fexes, que nous voyons en tant de contrées fi amplement dotés pour ne rien faire ? Au lieu de les occuper de contemplations ftériles, de prieres machinales, de pratiques minutieufes; au lieu de les accabler de jeûnes & d'auftérités, que n'excite-t-on entre eux une émulation falutaire qui les porte à chercher les moyens de fervir utilement le monde, auquel des vœux fatals les obligent de mourir ? Au lieu de remplir dans la jeuneffe les efprits de leurs éleves de fables, de dogmes ftériles, de puérilités, pourquoi n'oblige-t-on, ou n'invite-t-on pas les Prêtres à leur apprendre des chofes vraies & à en faire des citoyens utiles à la Patrie? De la maniere dont on éleve les hommes, ils ne font utiles qu'au clergé qui les aveugle, & aux Tyrans qui les dépouillent.

§ 192.

LES partifans de la crédulité accufent fou-

vent les incrédules d'être de mauvaiſe foi, parce qu'on les voit quelquefois chanceler dans leurs principes, changer d'opinions dans la maladie, & ſe rétracter à la mort. Quand le corps eſt dérangé, la faculté de raiſonner ſe dérange communément avec lui. L'homme infirme & caduc, aux approches de ſa fin, s'apperçoit quelquefois lui-même que ſa raiſon l'abandonne; il ſent que le préjugé revient. Il eſt des maladies dont le propre eſt d'abbatre le courage, de rendre puſillanime & d'affoiblir le cerveau; il en eſt d'autres qui, en détruiſant le corps, ne troublent point la raiſon. Quoiqu'il en ſoit, un incrédule qui ſe dédit dans la maladie, n'eſt ni plus rare, ni plus extraordinaire qu'un dévôt, qui ſe permet de négliger, en ſanté, les devoirs que ſa religion lui preſcrit de la façon la plus formelle.

CLÉOMENES, Roi de Sparte, ayant montré peu de reſpect pour les Dieux pendant le cours de ſon regne, devint ſuperſtitieux à la fin de ſes jours; dans la vue d'intéreſſer le ciel en faveur de ſes jours, il fit venir auprès de lui une foule de Prêtres & de ſacrificateurs. Un de ſes amis lui en ayant montré ſa ſurpriſe, *de quoi vous étonnez-vous*, lui dit

Cléomenes, *je ne ſuis plus ce que j'étois; & n'étant plus le même, je ne puis plus penſer de la même maniere.*

LES Miniſtres de la Religion démentent aſſez ſouvent dans leur conduite journaliere les principes rigoureux qu'ils enſeignent aux autres, pour que les incrédules à leur tour ſe croient en droit de les accuſer de mauvaiſe foi. Si quelques incrédules démentent, ſoit à la mort, ſoit durant la maladie, les opinions qu'ils ſoutenoient en ſanté, les Prêtres ne démentent-ils pas en ſanté, les opinions ſévéres de la Religion qu'ils ſoutiennent? Voyons-nous donc un grand nombre de Prélats humbles, généreux, dépourvus d'ambition, ennemis du faſte & des grandeurs, amis de la pauvreté? Enfin voyons-nous la conduite de beaucoup de Prêtres Chrétiens s'accorder avec la morale auſtere du Chriſt, leur Dieu & leur modele?

§. 193.

L'ATHÉISME, nous dit-on, rompt tous les liens de la Société. Sans la croyance d'un Dieu, que devient la ſainteté des ferments? Comment lier un athée, qui ne peut ſérieuſement atteſter la Divinité? Mais le ferment

donne-t-il donc plus de force à l'obligation où nous sommes de remplir les engagemens contractés ? Quiconque est assez intrépide pour mentir, sera-t-il moins intrépide pour se parjurer ? Celui qui est assez lâche pour manquer à sa parole, ou assez injuste pour violer ses engagemens, au mépris de l'estime des hommes, n'y sera pas plus fidele pour avoir pris tous les Dieux à témoins de ses sermens. Ceux qui se mettent au dessus des jugemens des hommes, se mettent bientôt au-dessus des jugements de Dieu. Les Princes ne sont-ils pas de tous les mortels les plus prompts à jurer, & les plus prompts à violer les sermens qu'ils ont faits ?

## §. 194.

*Il faut*, nous dit-on sans cesse, *il faut une religion au peuple. Si les personnes éclairées n'ont pas besoin du frein de l'opinion, il est du moins nécessaire à des hommes grossiers, en qui l'éducation n'a point développé la raison.* Est-il donc bien vrai que la religion soit un frein pour le peuple ? Voyons-nous que cette religion l'empêche de se livrer à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la brutalité, à la violence, à la fraude, à toutes sortes d'excès ?

Un peuple qui n'auroit aucune idée de la Divinité, pourroit-il se conduire d'une façon plus détestable, que tant de peuples crédules parmi lesquels on voit régner la dissolution & les vices les plus indignes des êtres raisonnables ? Au sortir de ses Temples, ne voit-on pas l'artisan ou l'homme du peuple se jetter tête baissée dans ses déréglemens ordinaires, & se persuader que les hommages périodiques qu'il a rendus à son Dieu, le mettent en droit de suivre sans remors ses habitudes vicieuses & ses penchants habituels ? Enfin, si les peuples sont si grossiers & si peu raisonnables, leur stupidité n'est-elle point dûe à la négligence des Princes, qui ne s'embarassent aucunement de l'éducation publique, ou qui s'opposent à l'instruction de leurs sujets ? Enfin la déraison des peuples n'est-elle pas visiblement l'ouvrage des Prêtres, qui, au lieu d'instruire les hommes dans une morale sensée, ne les entretiennent jamais que de fables, de rêveries, de pratiques, de chimeres & de fausses vertus dans lesquelles ils font tout consister ?

La religion n'est pour le peuple qu'un vain appareil de cérémonies, auquel il tient par habitude, qui amuse ses yeux, qui remue

paſſagérement ſon eſprit engourdi, ſans influer ſur ſa conduite, & ſans corriger ſes mœurs : de l'aveu même des miniſtres des autels, rien de plus rare que cette Religion *intérieure* & *ſpirituelle*, qui ſeule eſt capable de régler la vie de l'homme & de triompher de ſes penchants. En bonne foi, dans le peuple le plus nombreux & le plus dévôt, eſt-il bien des têtes capables de ſavoir les principes de leur ſyſtême religieux, & qui leur trouvent aſſez de force pour étouffer leurs inclinations perverſes ?

BIEN des gens nous diront qu'il vaut mieux avoir un frein quelconque, que de n'en avoir aucun. Ils prétendront que ſi la Religion n'en impoſe pas au grand nombre, elle ſert au moins à contenir quelques individus, qui, ſans elle, ſe livreroient au crime ſans remors. Il faut, ſans doute, un frein aux hommes, mais il ne leur faut pas un frein imaginaire ; il leur faut des freins réels & viſibles, il leur faut des craintes véritables, bien plus propres à les contenir, que des terreurs paniques & des chimeres. La religion ne fait peur qu'à quelques eſprits puſillanimes que la foibleſſe de leur caractere rend déjà peu redoutables à leurs concitoyens. Un gouvernement équitable,

ble, des loix séveres, une morale bien faine en impofent également à tout le monde; il n'eft au moins perfonne qui ne foit forcé d'y croire, & qui ne fente le danger de ne s'y pas conformer.

§. 195.

ON demandera peut-être fi l'athéifme raifonné peut convenir à la multitude. Je réponds que tout fyftême qui demande de la difcuffion, n'eft pas fait pour la multitude. A quoi peut donc fervir de prêcher l'athéisme ? Celà peut au moins faire fentir à tous ceux qui raifonnent, que rien n'eft plus extravaguant que de s'inquiéter foi-même, & que rien n'eft plus injufte que d'inquiéter les autres pour des conjectures deftituées de fondement. Quant au vulgaire, qui jamais ne raifonne, les argumens d'un athée ne font pas plus faits pour lui, que les fyftêmes d'un Phyficien, les obfervations d'un Aftronome, les expériences d'un Chimifte, les calculs d'un Géometre, les recherches d'un Médecin, les deffins d'un Architécte, les plaidoyers d'un Avocat, qui tous travaillent pour le peuple à fon infçu.

LES argumens métaphyfiques de la Théo-

logie & les diſputes religieuſes qui occupent depuis long-tems tant de profonds rêveurs, ſont-ils donc plus faits pour le commun des hommes, que les argumens d'un athée? Bien plus, les principes de l'athéiſme, fondés ſur le bon-ſens naturel, ne ſont-ils pas plus intelligibles, que ceux d'une Théologie que nous voyons hériſſée de difficultés inſolubles pour les eſprits mêmes les plus exercés? Le peuple en tout pays poſſede une religion, à laquelle il n'entend rien, qu'il n'examine point, & qu'il ſuit par routine; ſes Prêtres s'occupent ſeuls de la Théologie, trop ſublime pour lui. Si par hazard le peuple venoit à perdre cette Théologie inconnue, il pourroit ſe conſoler de la perte d'une choſe qui, non ſeulement lui eſt parfaitement inutile, mais encore, qui produit en lui des fermentations très dangereuſes.

Ce feroit une entrepriſe bien folle que d'écrire pour le vulgaire, ou de prétendre tout d'un coup le guérir de ſes préjugés. On n'écrit que pour ceux qui liſent & qui raiſonnent; le peuple ne lit gueres & raiſonne encore moins. Les perſonnes ſenſées & paiſibles s'éclairent, les lumieres ſe répandent peu à peu & parviennent à la longue à frap-

per les yeux du peuple même. D'un autre côté, ceux qui trompent les hommes, ne prennent-ils pas ſouvent eux-mêmes le ſoin de les détromper ?

§. 196.

Si la Théologie eſt une branche de commerce utile aux Théologiens, il eſt très démontré qu'elle eſt & ſuperflue & nuiſible au reſte de la Société. L'intérêt des hommes parvient à leur deſſiler les yeux tôt ou tard. Les Souverains & les peuples reconnoîtront, ſans doute, un jour, l'indifférence & le profond mépris que mérite une ſcience futile qui ne ſert qu'à troubler les hommes, ſans les rendre meilleurs. On ſentira l'inutilité de tant de pratiques diſpendieuſes qui ne contribuent nullement à la félicité publique; on rougira de tant de querelles pitoyables qui ceſſeront d'altérer la tranquillité des Etats, dès qu'on ceſſera d'y attacher une importance ridicule.

Princes! au lieu de prendre part aux combats inſenſés de vos Prêtres; au lieu d'épouſer follement leurs querelles impertinentes; au lieu de prétendre ſoumettre tous vos ſujets à des opinions uniformes, occupez-

vous de leur bonheur en ce monde & ne vous inquiétez pas du ſort qui les attend dans un autre. Gouvernez les équitablement; donnez leur de bonnes loix, reſpectez leur liberté & leur propriété; veillez à leur éducation; encouragez les dans leurs travaux; récompenſez leurs talents & leurs vertus; réprimez la licence; & ne vous occupez pas de leur façon de penſer ſur des objets inutiles & pour eux & pour vous; alors vous n'aurez plus beſoin de fictions pour vous faire obéir; vous deviendrez les ſeuls guides de vos ſujets; leurs idées ſeront uniformes ſur les ſentimens d'amour & de reſpect qui vous ſeront dûs. Les fables théologiques ne ſont utiles qu'aux tyrans qui méconnoiſſent l'art de régner ſur des êtres raiſonnables.

§. 197.

FAUT-IL donc de puiſſants efforts de génie, pour comprendre que ce qui eſt au-deſſus de l'homme, n'eſt pas fait pour des hommes; que ce qui eſt ſurnaturel, n'eſt pas fait pour des êtres naturels; que des myſteres impénétrables ne ſont pas faits pour des eſprits bornés? Si des Théologiens ſont aſſez fous pour diſputer entre eux ſur des objets qu'ils recon-

noissent inintelligibles pour eux-mêmes, la Société doit-elle donc prendre part à leurs folles querelles? Faut-il que le sang des peuples coule pour faire valoir les conjectures de quelques rêveurs entêtés? S'il est très difficile de guérir les Théologiens de leur manie, & les peuples de leurs préjugés, il est au moins très facile d'empêcher que les extravagances des uns, & la sotise des autres ne produisent des effets pernicieux. Qu'il soit permis à chacun de penser comme il voudra; mais qu'il ne lui soit jamais permis de nuire pour sa façon de penser. Si les chefs des nations étoient plus justes & plus sensés, les opinions théologiques n'intéresseroient pas plus la tranquillité publique, que les disputes des Physiciens, des Médecins, des Grammairiens & des Critiques. C'est la tyrannie des Princes qui fait que les querelles théologiques ont des conséquences sérieuses pour les Etats. Quand les Rois cesseront de se mêler de Théologie, les disputes des Théologiens ne seront plus à craindre.

CEUX qui nous vantent si fort l'importance & l'utilité de la Religion, devroient bien nous montrer les heureux effets qu'elle produit & les avantages que les disputes & les spécula-

tions abſtraites de la Théologie peuvent procurer aux portefaix, aux artiſans, aux laboureurs, aux harangeres, aux femmes, & à tant de valets corrompus dons nous voyons les grandes villes remplies. Les gens de cette eſpece ont tous de la religion; ils ont ce qu'on appelle *la foi du Charbonier*; leurs Curés croient pour eux; ils adherent de bouche à la croyance inconnue de leurs guides; ils écoutent aſſidûment les ſermons, ils aſſiſtent réguliérement aux cérémonies; ils croiroient faire un grand crime de transgreſſer aucunes des ordonnances auxquelles, dès leur enfance, on leur a dit de ſe conformer. Quel bien pour les mœurs réſulte-t-il de tout celà? Aucun; ils n'ont nulle idée de la morale, & vous les voyez ſe permettre toutes les friponneries, les fraudes, les rapines & les excès que la loi ne punit pas.

Le peuple dans le vrai n'a nulle idée de ſa religion: ce qu'il appelle religion n'eſt qu'un attachement aveugle à des opinions inconnues & à des pratiques myſtérieuſes. Dans le fait, ôter la religion au peuple, c'eſt ne lui rien ôter. Si l'on parvenoit à ébranler ou à guérir ſes préjugés, on ne feroit que diminuer ou anéantir la confiance dangereuſe qu'il a dans

des guides intéreſſés, & lui apprendre à ſe défier de ceux qui, ſous prétexte de religion, le portent très ſouvent à des excès funeſtes.

§. 198.

Sous prétexte d'inſtruire & d'éclairer les hommes, la religion les retient réellement dans l'ignorance & leur ôte juſqu'au deſir de connoître les objets qui les intéreſſent le plus. Il n'exiſte point pour les peuples d'autre regle de conduite, que celle qu'il plaît à leurs Prêtres de leur indiquer. La religion tient lieu de tout; mais, ténébreuſe elle-même, elle eſt plus propre à égarer les mortels, qu'à les guider dans la route de la ſcience & du bonheur: la phyſique, la morale, la légiſlation, la politique ſont des énigmes pour eux. L'homme aveuglé par ſes préjugés religieux, eſt dans l'impoſſibilité de connoître ſa propre nature, de cultiver ſa raiſon, de faire des expériences; il craint la vérité, dès quelle ne s'accorde pas avec ſes opinions. Tout concourt à rendre les peuples dévôts, mais tout s'oppoſe à ce qu'ils ſoient humains, raiſonnables, vertueux. La Religion ne ſemble avoir pour objet que de retrécir le cœur & l'eſprit des hommes.

La guerre qui ſubſiſta toujours entre les Prêtres & les meilleurs eſprits de tous les ſiecles, vient de ce que les ſages s'apperçurent des entraves que la ſuperſtition voulut donner en tout tems à l'eſprit humain, qu'elle prétendit retenir dans une enfance éternelle: elle ne l'occupa que de fables; elle l'accabla de terreurs; elle l'effraya par des phantômes qui l'empêcherent de marcher en avant. Incapable de ſe perfectioner elle-même, la Théologie oppoſa des barrieres inſurmontables aux progrès des connoiſſances véritables; elle ne parut occupée que du ſoin de tenir les nations & leurs chefs dans l'ignorance la plus profonde de leurs vrais intérêts, de leurs rapports, de leurs devoirs, des motifs réels qui peuvent les porter à bien faire. Elle ne fait qu'obſcurcir la morale, rendre ſes principes arbitraires, la ſoumettre aux caprices des Dieux ou de leurs Miniſtres. Elle convertit l'art de gouverner les hommes, en une tyrannie myſtérieuſe qui devient le fléau des nations. Elle change les Princes, en des deſpotes injuſtes & licentieux, & les peuples, en des eſclaves ignorants qui ſe corrompent pour mériter la faveur de leurs maîtres.

§. 199.

Pour peu qu'on ſe donne la peine de ſuivre l'hiſtoire de l'eſprit humain, on reconnoîtra ſans peine que la Théologie s'eſt bien gardée d'en reculer les bornes. Elle commença d'abord par le repaître de fables qu'elle débita comme des vérités ſacrées. Elle fit éclore la Poéſie, qui remplit l'imagination des peuples de ſes fictions puériles: elle ne les entretint que de ſes Dieux & de leurs faits incroyables. En un mot, la Religion traita toujours les hommes comme des enfans qu'elle endormit par des contes, que ſes miniſtres voudroient continuer à faire encore paſſer pour des vérités inconteſtables.

Si les Miniſtres des Dieux firent quelquefois des découvertes utiles, ils eûrent toujours ſoin de leur donner un ton énigmatique, & de les envelopper des ombres du myſtere. Les Pythagores & les Platons pour acquérir quelques futiles connoiſſances, furent obligés de ramper aux pieds des Prêtres, de ſe faire initier à leurs myſteres, d'eſſuyer les épreuves qu'ils voulurent leur impoſer: c'eſt à ce prix qu'il leur fut permis de puiſer leurs notions exaltées, ſi ſéduiſantes encore pour tous ceux qui n'admirent que ce qui eſt

parfaitement inintelligible. Ce fut chez des Prêtres Egyptiens, Indiens, Chaldéens; ce fut dans les écoles de ces rêveurs, intéressés par état à dérouter la raison humaine, que la philosophie fut obligée d'emprunter ses premiers rudimens: obscure ou fausse dans ses principes; mêlée de fictions & de fables; uniquement faite pour éblouir l'imagination, cette philosophie ne marcha qu'en chancelant & ne fit que balbutier; au lieu d'éclairer l'esprit, elle l'aveugla & le détourna d'objets vraiment utiles.

LES Spéculations Théologiques & les rêveries mystiques des anciens sont même de nos jours en possession de faire la loi dans une grande partie du monde philosophique: adoptées par la Théologie moderne, on ne peut encore s'en écarter sans hérésie. Elles nous entretiennent d'*Etres Aëriens*, d'*Esprits*, d'*Anges*, de *Démons*, de *Génies* & d'autres phantômes qui font l'objet des méditations de nos plus profonds penseurs, & qui servent de base à la *métaphysique*; science abstraite & futile, sur laquelle les plus grands génies se sont vainement exercés depuis des milliers d'années. Ainsi des hypotheses imaginées par quelques rêveurs de Memphis &

de Babylone, demeurent les fondemens d'une ſcience révérée pour ſon obſcurité, qui la fait paſſer pour merveilleuſe & divine.

Les premiers Légiſlateurs des nations furent des Prêtres; les premiers Mythologues & Poëtes furent des Prêtres; les premiers Savants furent des Prêtres; les premiers Médecins furent des Prêtres. Entre leurs mains la ſcience devint une choſe ſacrée, interdite aux profanes: ils ne parlerent que par des allégories, des emblêmes, des énigmes, des oracles ambigus: moyens très propres à exciter la curioſité, à faire travailler l'imagination, & ſur-tout à inſpirer au vulgaire étonné, un ſaint reſpect pour des hommes que l'on crut inſtruits par le ciel, capables d'y lire les deſtinées de la terre, & qui ſe donnoient hardiment pour les organes de la Divinité.

§ 200.

Les Religions de ces Prêtres antiques ont diſparu, ou plutôt elles n'ont fait que changer de forme. Quoique nos Théologiens modernes les regardent comme des impoſteurs, ils ont eu ſoin de recueillir bien des fragments épars de leurs ſyſtêmes religieux, dont l'enſemble n'exiſte plus pour nous: nous

retrouvons encore dans nos religions modernes non feulement leurs dogmes métaphyfiques que la Théologie n'a fait que r'habiller d'une autre façon ; mais encore nous y voyons des reftes remarquables de leurs pratiques fuperftitieufes, de leur théurgie, de leur magie, de leurs enchantemens. On ordonne encore aux Chrétiens de méditer avec refpect les monumens qui leur reftent des Légiflateurs, des Prêtres, des *Prophetes* de la Religion Hébraïque qui, felon les apparences, avoit emprunté de l'Egypte les notions bizarres dont nous la voyons remplie. Ainfi des extravagances imaginées par des fourbes ou des rêvéurs idolâtres, font encore des opinions facrées pour les Chrétiens !

POUR peu que l'on jette les yeux fur l'hiftoire, on trouve des conformités frappantes entre toutes les religions des hommes. Par toute la terre, on voit les notions religieufes affliger & réjouir périodiquement les peuples; par-tout on voit des rites, des pratiques, fouvent abominables, des myfteres redoutables occuper les efprits & devenir les objets de leurs méditations. On voit les différentes fuperftitions emprunter les unes des autres & leurs rêveries abftraites & leurs cérémo-

rémonies. Les religions ne ſont pour l'ordinaire que des rapſodies informes combinées par de nouveaux Docteurs, qui pour les compoſer ſe ſont ſervis des matériaux de leurs prédéceſſeurs, en ſe réſervant le droit d'ajouter ou de retrancher ce qui ne convenoit point à leurs vûes préſentes. La Religion d'Egypte ſervit évidemment de baſe à la Religion de Moyſe, qui en bannit le culte des idoles; Moyſe ne fut qu'un Egyptien ſchismatique. Le Chriſtianiſme n'eſt qu'un Judaïsme réformé. Le Mahométiſme eſt compoſé du Judaïſme, du Chriſtianiſme & de l'ancienne Religion d'Arabie, &c.

§. 201.

DEPUIS l'antiquité la plus reculée juſqu'à nous, la Théologie fut ſeule en poſſeſſion de régler la marche de la philoſophie: quels ſecours lui a-t-elle prêtés? Elle la changea en un jargon inintelligible, propre à rendre incertaines les vérités les plus claires; elle convertit l'art de raiſonner, en une ſcience de mots; elle jetta l'eſprit humain dans les régions aëriennes de la métaphyſique, où il s'occupa ſans ſuccès à ſonder des abîmes inutiles & dangereux. Aux cauſes phyſiques &

ſimples ; cette philoſophie ſubſtitua des cauſes ſurnaturelles, ou plutôt des cauſes vraiment *occultes* : elle expliqua des phénomenes difficiles par des agents plus inconcevables que ces phénomenes. Elle remplit le diſcours de mots vuides de ſens ; incapables de rendre raiſon des choſes, plus propres à obſcurcir qu'à éclairer, & qui ne ſemblent inventés que pour décourager l'homme, le mettre en garde contre les forces de ſon eſprit, lui donner de la défiance contre les principes de la raiſon & de l'évidence, & entourer la vérité d'un rempart inſurmontable.

§. 202.

Si l'on vouloit en croire les partiſans de la religion, ſans elle rien ne pourroit s'expliquer dans le monde ; la nature ſeroit une énigme continuelle ; l'homme ſeroit dans l'impoſſibilité de ſe comprendre lui-même. Mais au fond, qu'eſt-ce que cette religion nous explique ? Plus on l'examine, & plus on trouve que ſes notions théologiques ne ſont propres qu'à embrouiller toutes nos idées ; elles changent tout en myſteres ; elles nous expliquent des choſes difficiles par des choſes impoſſibles. Eſt-ce donc expliquer les choſes

que de les attribuer à des agents inconnus, à des puiſſances inviſibles, à des cauſes immatérielles ? L'eſprit humain eſt-il bien éclairci quand dans ſon embarras, on le renvoie *aux profondeurs des tréſors de la ſageſſe divine*, ſur leſquelles on lui répete à tout moment qu'il porteroit envain ſes regards téméraires ? La nature Divine, à laquelle on ne conçoit rien, peut-elle faire concevoir la nature de l'homme que l'on trouve déjà ſi difficile à expliquer ?

DEMANDEZ à un Philoſophe Chrétien quelle eſt l'origine du monde ? Il vous répondra, que c'eſt Dieu qui a créé l'univers. Qu'eſt-ce que Dieu ? On n'en ſait rien. Qu'eſt-ce que créer ? On n'en a nulle idée. Quelle eſt la cauſe des peſtes, des famines, des guerres, des ſéchereſſes, des inondations, des tremblements de terre ? C'eſt la colere de Dieu. Quels remedes oppoſer à ces calamités ? Des prieres, des ſacrifices, des proceſſions, des offrandes, des cérémonies ſont, nous dit-on, les vrais moyens de déſarmer la fureur céleſte. Mais pourquoi le ciel eſt-il en courroux ? C'eſt que les hommes ſont méchants. Pourquoi les hommes ſont-ils méchants ? C'eſt que leur natu-

re eſt corrompue. Quelle eſt la cauſe de cette corruption ? C'eſt, vous dit auſſitôt un Théologien d'Europe, parce que le premier homme, ſéduit par la premiere femme, a mangé d'une pomme à laquelle ſon Dieu lui avoit défendu de toucher. Qui eſt-ce qui engagea cette femme à faire une telle ſotiſe ? C'eſt le Diable Mais qui a crée le Diable ? C'eſt Dieu. Pourquoi Dieu a t-il créé ce Diable, deſtiné à pervertir le genre humain ? On n'en ſçait rien, c'eſt un myſtere caché dans le ſein de la Divinité.

LA terre tourne-t-elle au-tour du ſoleil ? Il y a deux ſiecles que le Phyſicien dévôt vous auroit répondu que l'on ne pouvoit le penſer ſans blaſphême, vû qu'un pareil ſyſtême ne pouvoit s'accorder avec les livres ſaints que tout chrétien révere comme inſpirés par la Divinité même. Qu'en penſe-t-on aujourd'hui ? Nonobſtant l'inſpiration divine, les Philoſophes Chrétiens ſont enfin parvenus à s'en rapporter plutôt à l'évidence qu'au témoignage de leurs livres inſpirés.

QUEL eſt le principe caché des actions & des mouvements du corps humain ? C'eſt l'ame. Qu'eſt-ce qu'une ame ? C'eſt un eſprit. Qu'eſt-ce qu'un eſprit ? C'eſt une ſubſtance

qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni parties. Comment une telle ſubſtance peut-elle ſe concevoir ? Comment peut-elle mouvoir un corps ? On n'en ſçait rien, c'eſt un myſtere. Les bêtes ont-elles des ames ? Le Cartéſien vous aſſûre que ce ſont des machines. Mais ne les voyons-nous pas agir, ſentir, penſer d'une façon très ſemblable à l'homme ? illuſion pure. Mais de quel droit privez-vous les bêtes de l'ame que, ſans y rien connoître, vous attribuez à l'homme ? C'eſt que les ames des bêtes embarraſſeroient nos Théologiens, qui contents de pouvoir effrayer & damner les ames immortelles des hommes, n'ont pas le même intérêt à damner celles des bêtes. Telles ſont les ſolutions puériles que la philoſophie, toujours menée en liſieres par la Théologie, fut obligée d'enfanter pour expliquer les problêmes du monde phyſique & moral !

§. 203.

COMBIEN de ſubterfuges & de tours de force tous les penſeurs anciens & modernes n'ont-ils pas employés pour éviter de ſe mettre aux priſes avec les Miniſtres des Dieux, qui furent dans tous les tems les

vrais tyrans de la penſée ! Combien les Deſcartes, les Mallebranches, les Leibnitz & tant d'autres ont-ils été forcés d'imaginer d'hypotheſes & de détours, afin de concilier leurs découvertes avec les rêveries & les bévues que la Religion avoit rendues ſacrées ! Avec quelles précautions les plus grands philoſophes ne ſe ſont-ils pas enveloppés, au riſque même d'être abſurdes, inconſéquents, inintelligibles, toutes les fois que leurs idées ne s'accordoient pas avec les principes de la Théologie ! Des Prêtres vigilants furent toujours attentifs à éteindre les ſyſtêmes qui ne pouvoient cadrer avec leurs intérêts. La Théologie fut en tout tems le lit de Procuſte ſur lequel ce brigand étendoit les étrangers ; il leur coupoit les membres, quand ils étoient plus longs, ou les faiſoit allonger par des chevaux, quand ils étoient plus courts, que le lit ſur lequel il les forçoit de ſe placer.

QUEL eſt l'homme ſenſé, fortement épris de l'amour des ſciences, intéreſſé au bien-être des humains, qui puiſſe réfléchir ſans dépit & ſans douleur à la perte de tant de têtes profondes, laborieuſes & ſubtiles, qui depuis des ſiecles ſe ſont follement épuiſées ſur des chimeres toujours inutiles, & très

fouvent nuifibles à notre efpece? Que de lumieres n'auroient pas pu jetter dans les esprits, tant de penfeurs fameux, fi au lieu de s'occuper d'une vaine Théologie & de fes difputes impertinentes, ils euffent porté leur attention fur des objets intelligibles & vraiment importants pour les hommes? La moitié des efforts qu'ont couté au génie les opinions religieufes; la moitié des dépenfes qu'ont couté aux nations leurs cultes frivoles, n'auroient-elles pas fuffi pour les éclairer parfaitement fur la morale, la politique, la phyfique, la médecine, l'agriculture &c.? La fuperftition abforbe prefque toujours l'attention, l'admiration & les tréfors des peuples; ils ont une religion très coûteufe; mais ils n'ont pour leur argent ni lumieres, ni vertus, ni bonheur.

## §. 204.

QUELQUES Philofophes anciens & modernes ont eu le courage de prendre l'expérience & la raifon pour guides, & de s'affranchir des chaînes de la fuperftition. Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton & quelques autres Grecs ont ofé déchirer le voile épais du préjugé, & délivrer la philofophie des

entraves théologiques. Mais leurs ſyſtêmes trop ſimples, trop ſenſibles, trop dénués de merveilleux pour des imaginations amoureuſes de chimeres, furent obligés de céder aux conjectures fabuleuſes des Platons, des Socrates, des Zénons. Chez les modernes Hobbes, Spinoſa, Bayle, &c. ont marché ſur les traces d'Epicure, mais leur doctrine ne trouva que très peu de ſectateurs dans un monde encore trop enivré de fables pour écouter la raiſon.

DANS tous les âges, on ne put ſans un danger imminent, s'écarter des préjugés que l'opinion avoit rendus ſacrés. Il ne fut point permis de faire des découvertes en aucun genre; tout ce que les hommes les plus éclairés ont pu faire, a été de parler à mots couverts, & ſouvent, par une lâche complaiſance, d'allier honteuſement le menſonge à la vérité. Pluſieurs eurent une *double doctrine*, l'une publique & l'autre cachée; la clef de cette derniere s'étant perdue, leurs ſentimens véritables deviennent ſouvent inintelligibles, & par conſéquent inutiles pour nous.

COMMENT les Philoſophes modernes a qui, ſous peine d'être perſécutés de la fa-

çon la plus cruelle, l'on crioit de renoncer à la raiſon, de la ſoumettre à la foi, c'eſt-à-dire à l'autorité des Prêtres; comment, dis-je, des hommes ainſi liés, auroient-ils pu donner un libre eſſor à leur génie, perfectionner la raiſon, accélérer la marche de l'eſprit humain? Ce ne fut qu'en tremblant que les plus grands hommes entrevirent la vérité; très rarement eurent-ils le courage de l'annoncer; ceux qui ont oſé le faire, ont été communément punis de leur témérité. Graces à la Religion, il ne fut jamais permis de penſer tout haut, ou de combattre les préjugés dont l'homme eſt par-tout la victime & la dupe.

§. 205.

TOUT homme qui a l'intrépidité d'annoncer des vérités au monde, eſt ſûr de s'attirer la haîne des Miniſtres de la Religion; ceux-ci appellent à grands cris les puiſſances à leur ſecours; ils ont beſoin de l'aſſiſtance des Rois pour ſoutenir & leurs argumens & leurs Dieux. Ces clameurs ne décelent que trop la foibleſſe de leur cauſe.

*On eſt dans l'embarras quand on crie au ſecours.*

IL n'eſt point permis d'errer en matiere de

religion : ſur tout autre objet on ſe trompe impunément, on a pitié de ceux qui s'égarent, & l'on ſçait quelque gré aux perſonnes qui découvrent des vérités nouvelles ; mais dès que la Théologie ſe juge intéreſſée, ſoit dans les erreurs, ſoit dans les découvertes, un ſaint zêle s'allume, les ſouverains exterminent, les peuples entrent en frénéſie, les nations ſont en rumeur ſans ſavoir pourquoi.

EST-IL rien de plus affligeant, que de voir la félicité publique & particuliere dépendre d'une ſcience futile, dépourvuë de principes, qui n'eut jamais de baſe que dans l'imagination malade, qui ne préſente à l'eſprit que des mots vuides de ſens ? En quoi peut conſiſter l'utilité ſi vantée d'une religion que perſonne ne peut comprendre, qui tourmente ſans ceſſe ceux qui ont la ſimplicité de s'en occuper, qui eſt incapable de rendre les hommes meilleurs, & qui ſouvent leur fait un mérite d'être injuſtes & méchants ? Eſt-il une folie plus déplorable & qui doive être plus juſtement combattue, que celle qui, loin de procurer aucun bien à la race humaine, ne fait que l'aveugler, lui cauſer des tranſports, la rendre miſérable en la privant de la vérité qui ſeule peut adoucir la rigueur de ſon ſort ?

§. 206.

La Religion n'a fait en tout tems que remplir l'esprit de l'homme de ténebres & le retenir dans l'ignorance de ses vrais rapports, de ses vrais devoirs, de ses intérêts véritables. Ce n'est qu'en écartant ses nuages & ses phantômes que nous découvrirons les sources du vrai, de la raison, de la morale, & les motifs réels qui doivent nous porter à la vertu. Cette Religion nous donne le change & sur les causes de nos maux & sur les remedes naturels que nous pourrions y appliquer: loin de les guérir, elle ne peut que les aggraver, les multiplier & les rendre plus durables. Disons donc avec un célebre moderne, *la Théologie est la boëte de Pandore; & s'il est impossible de la refermer, il est au moins utile d'avertir que cette boëte si fatale est ouverte.* (14)

(14) Mylord Bolingbroke dans ses *œuvres posthumes.*

F I N.





